This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

(La Kaan)
- KPC
~~L7 C~~

~~428-D-19~~

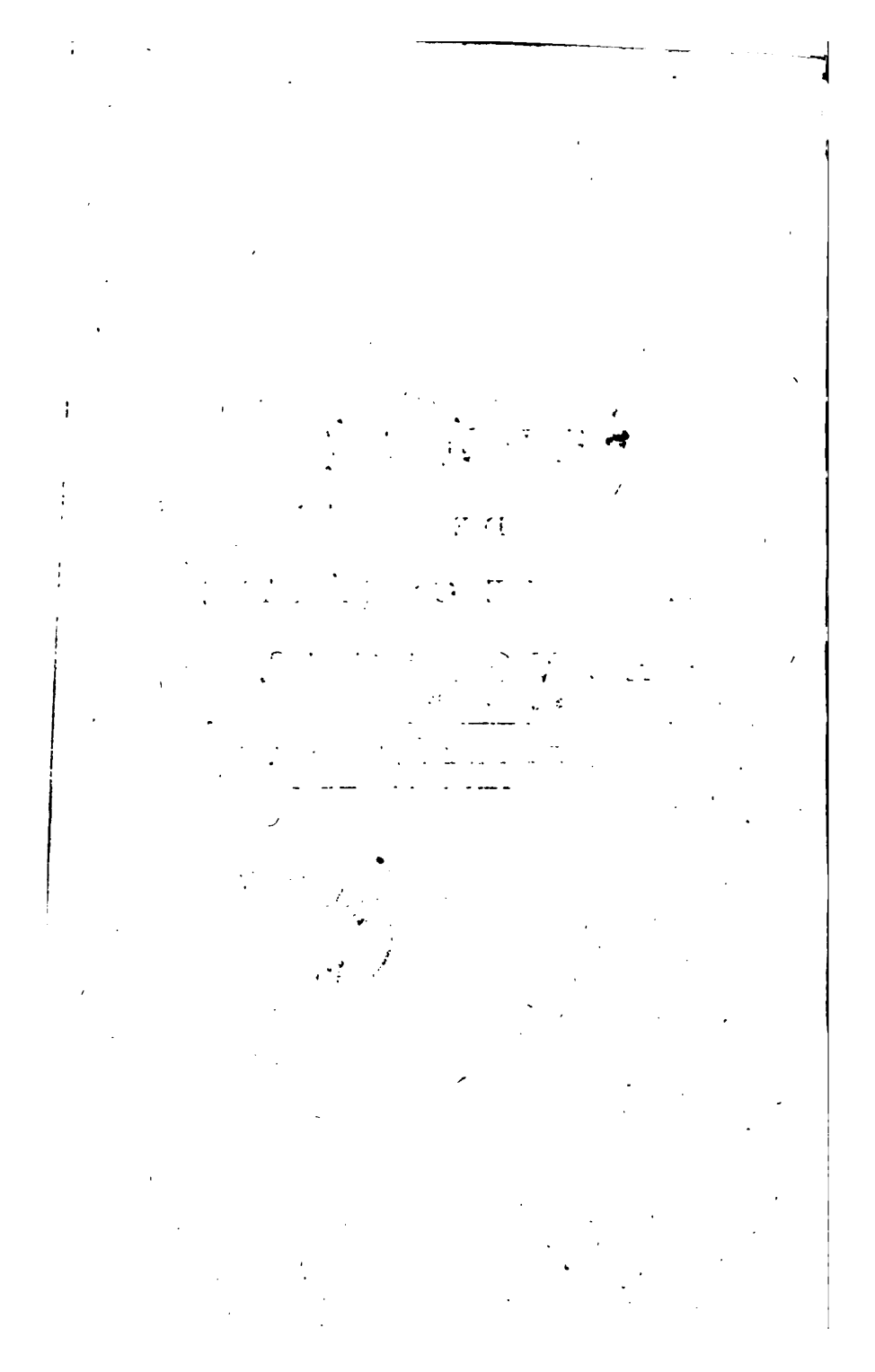
ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

TOME DIX-NEUVIÈME.



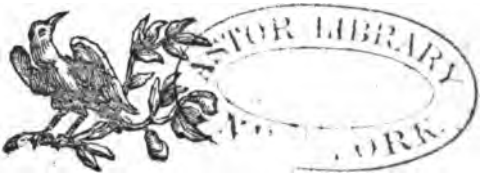
ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré; les mœurs des Habitans, la Religion, les Uſages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures; enrichie de Cartes géographiques & de figures.

Par M. DE LA HARPE, *de l'Académie Françaiſe.*

TOME DIX-NEUVIÈME.



A PARIS,
HÔTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES.

QUATRIEME PARTIE.

Voyages autour du Monde.

LIVRE SIXIEME.

Nouveaux Voyages dans la mer du Sud.

INTRODUCTION.

QUOIQUE nous ayons conſacré le premier Livre de cette dernière partie de notre Abrégé à la deſcription détaillée des voyages les plus

Introduction

Introduction

célèbres qu'on ait faits autour du globe, cependant pour ramener l'attention du Lecteur sur des faits si importans, nous croyons ne pouvoir mieux faire que de placer ici un résumé très-succinct de l'objet & du résultat de ces grands voyages, tracé par M. de Bougainville, qui lui-même a eu l'honneur de suivre les traces de ces fameux navigateurs dans toute la circonférence méridionale des deux hémisphères. Ce précis, très-bien fait, servira d'Introduction à l'Histoire des derniers voyages, entrepris de nos jours dans les mers australes.

« Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaisseaux Espagnols, parti de Séville, trouva le détroit qui porte son nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites îles désertes dans le sud de la ligne, ensuite les *îles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revenu en Espagne, seul des cinq, par le cap de Bonne-Espérance, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite. Ainsi fut démontrée physiquement, pour la première fois, la sphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Drack, Anglais, partit de Plymouth avec

cinq vaiſſeaux, le 15 ſeptembre 1577, y rentra avec un ſeul le 3 novembre 1580. Il fit le ſecond le tour du globe. La reine Eliſabeth vint manger à ſon bord, & ſon vaiſſeau nommé *le Pélican*, fut ſoigneuſement conſervé à Deptford dans un baſſin, avec une inſcription honorable ſur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack ſont fort incertaines. On marque ſur les cartes dans la mer du ſud une côte ſous le cercle polaire, plus quelques îles au nord de la ligne, plus auſſi au nord la *nouvelle Albion*.

Le chevalier Thomas Cavendish, Anglais, partit de Plymouth le 21 juillet 1586, avec trois vaiſſeaux, y rentra avec deux le 9 ſeptembre 1588. Ce voyage, le troiſième fait autour du monde, ne produiſit aucune découverte.

Olivier de Noort, Hollandais, ſortit de Rotterdam le 2 juillet 1598, avec quatre vaiſſeaux, paſſa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il ſe rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Eſpérance, & rentra à Rotterdam avec un ſeul vaiſſeau, le 26 août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du ſud.

Georges Spilberg, Allemand au ſervice de la Hollande, fit voile de Zélande le 8 août

Introduction

1614, avec ſix navires, perdit deux vaiſſeaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traverſa, fit des courſes ſur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où ſans rien découvrir dans ſa route, il paſſa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ſes vaiſſeaux rentrerent dans les ports de Hollande le premier juillet 1617.

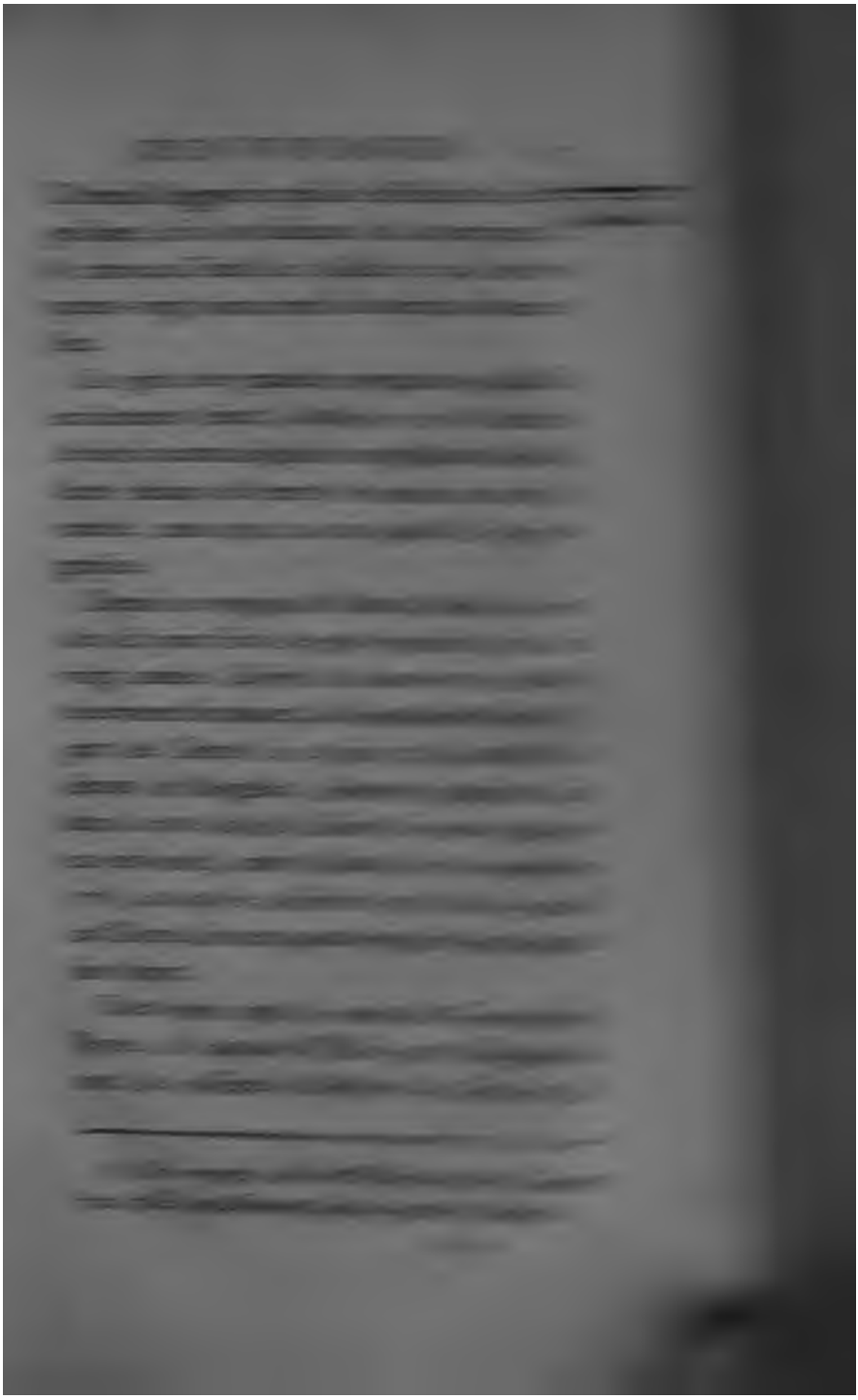
Preſque dans le même-temps, Jacques Lemaire & Schouten immortaliſaient leur nom. Ils ſortent du Texel le 14 juin 1615, avec les vaiſſeaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du ſud en doublant le cap de Horn; y découvrent par quinze degrès quinze minutes de latitude ſud, & environ cent quarante-deux degrès de longitude occidentale de Paris, *l'île des Chiens*; par quinze degrès de latitude ſud à cent lieues dans l'oueſt, *l'île ſans Fonds*; par quatorze degrés quarante-ſix minutes ſud, & quinze lieues plus à l'oueſt, *l'île Water*; à vingt lieues de celle-là dans l'oueſt, *l'île des Mouches*; par les ſeize degrés dix minutes ſud, & de cent ſoixante-treize à cent ſoixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux îles, *celle des Cocos*, & *celle des Traîtres*; cinquante lieues plus oueſt, *celle d'Eſpérance*, puis l'*île de Horn*, par quatorze degrés cinquante-ſix minutes de latitude ſud, environ cent ſoixante-dix-neuf

Introduction

latitude auſtrale, & à quatre-vingt lieues de la côte des Patagons, l'*île Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglais deux, ſans la trouver.

Wood Roger, Anglais, ſortit de Briſtol le 2 août 1708, paſſa le cap de Horn, fit la guerre ſur les côtes Eſpagnoles juſqu'en Californie, d'où par une route frayée déjà pluſieurs fois, il paſſa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne-Eſpérance, il territ aux Dunes le premier octobre 1711.

Dix ans après, Roggewin, Mecklenburgeois, au ſervice de la Hollande, ſortit du Texel avec trois vaiſſeaux; il entra dans la mer du ſud par le cap de Horn, y chercha *la terre de Davis* ſans la trouver; découvrit dans le ſud du Tropique auſtral l'*île de Pâques*, dont la latitude eſt incertaine; puis, entre le quinzième & le ſeizième parallele auſtral, les *îles Pernicieuſes*, où il perdit un de ſes vaiſſeaux; puis à-peu-près dans la même latitude, les *îles Aurore*, *Veſpres*, *le Labyrinthe* compoſé de ſix îles, & l'île de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit enſuite ſous le douzième parallele ſud, trois îles, qu'il nomma *îles de Bauman*, & enfin ſous le onzième parallele auſtral, les *îles de Thienhoven* & *Groningue*; naviguant enſuite le long de la nouvelle Guinée & des terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ſes vaiſſeaux furent confiſqués.



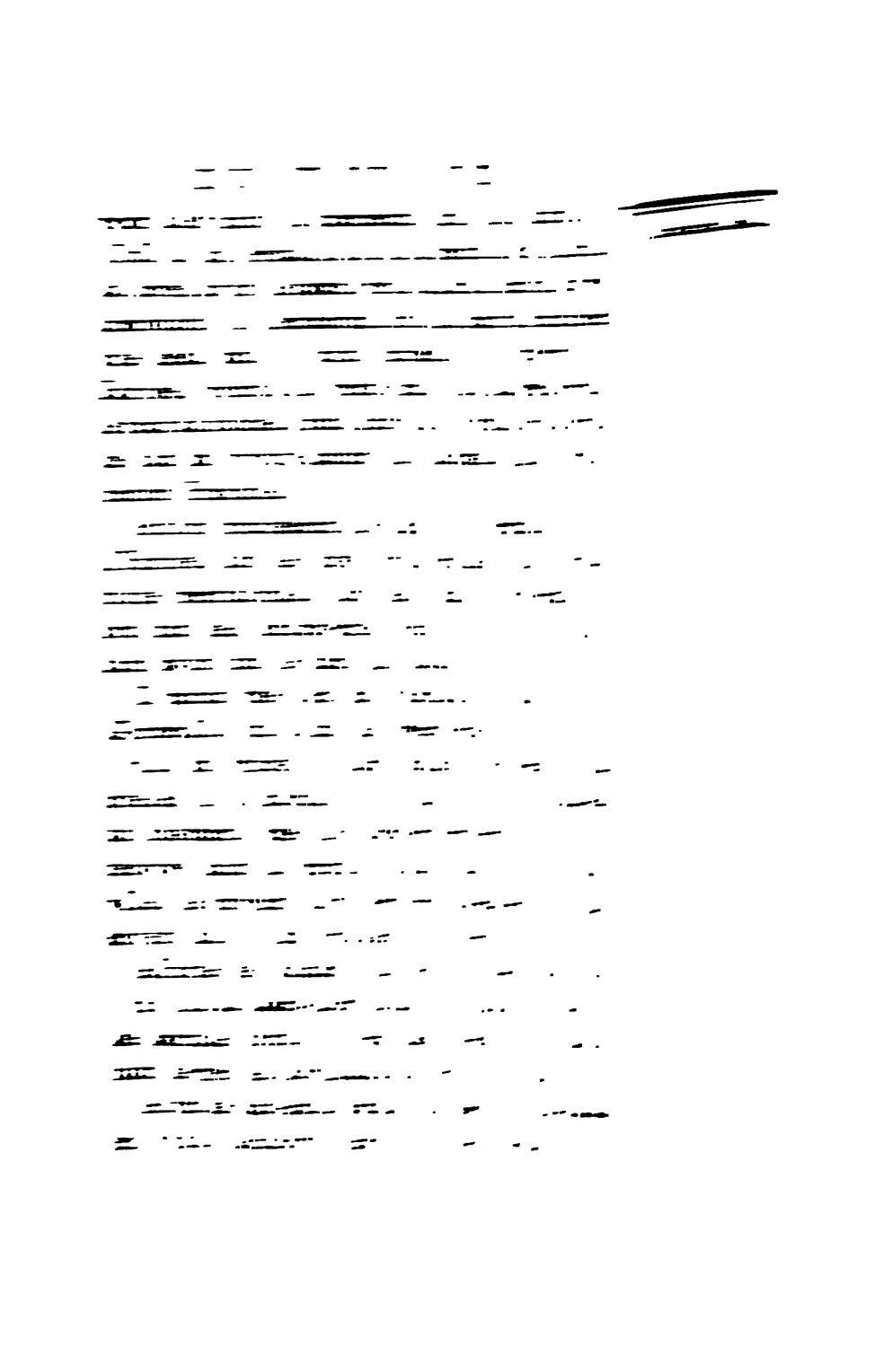
Introduction

traverse le détroit de Magellan, est séparé du *Swallow*, que commandait le capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du sud; il y découvre une île environ par le dix-huitième parallele à peu près en août 1766; il remonte vers la ligne, passe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Espérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de mai de la même année.

Son compagnon Carteret, après avoir essuyé beaucoup de misères dans la mer du sud, arrive à Macassar au mois de mars 1768, avec perte de presque tout son équipage, à Batavia le 15 Septembre, au cap de Bonne-Espérance à la fin de décembre.

On voit que de ces treize voyages autour du monde, aucun n'appartient à la nation Française, & que six seulement ont été faits avec l'esprit de découverte; savoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallis; les autres navigateurs, qui n'avaient pour objet que de s'enrichir par les courses sur les Espagnols, ont suivi des routes connues sans étendre la connaissance du globe.

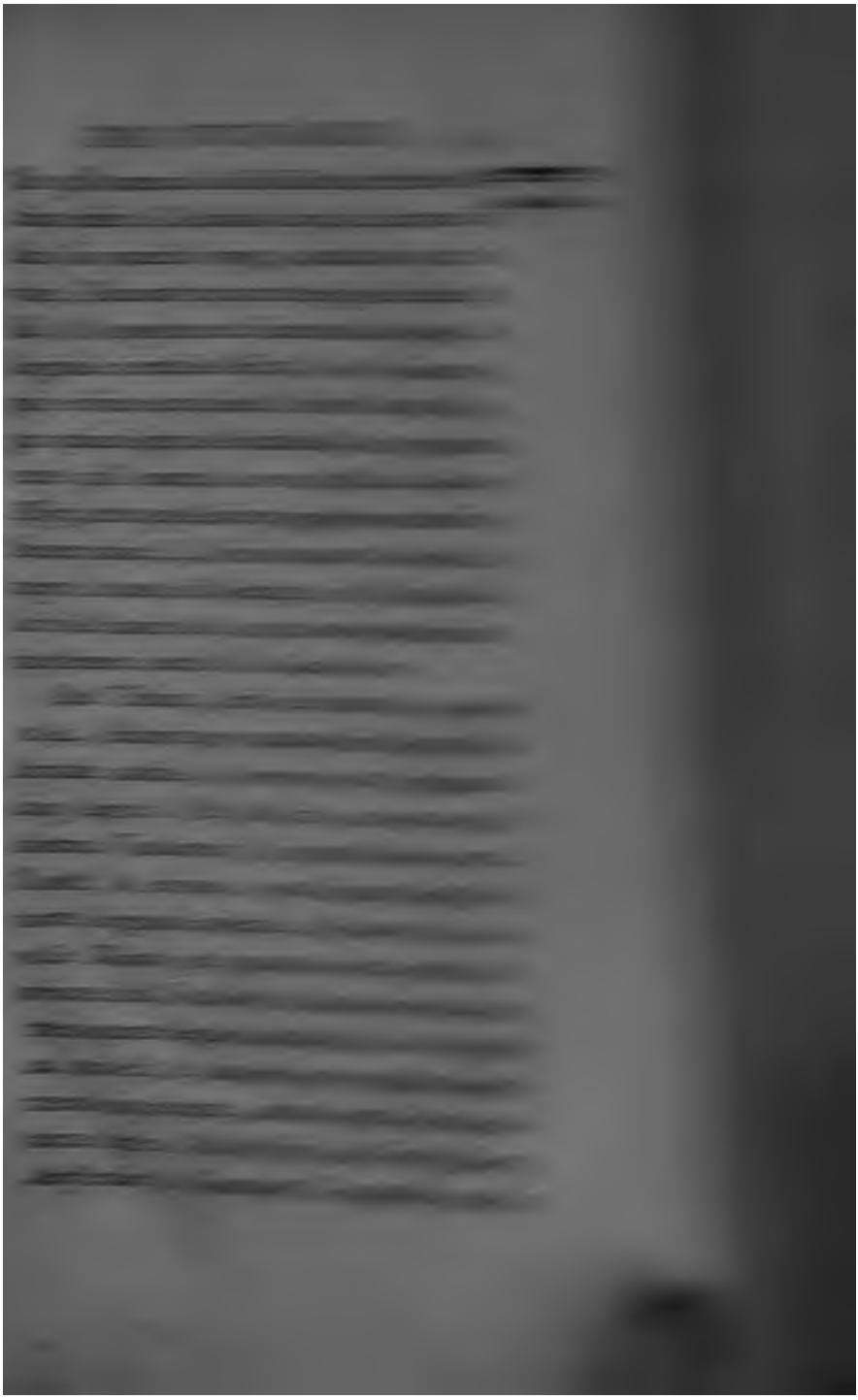
En 1714, un Français nommé *la Barbinais le Gentil*, était parti sur un vaisseau particulier,



Introduction

Fernand de Quiros, devenu depuis célèbre par ſes propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvième & le onzième parallele méridional, environ par cent huit degrés à l'oueſt de Paris, les *îles Saint-Pierre*, *Magdelaine* & *La Dominique* & *Chriſtine*, qu'il nomma *les Marquiſes de Mendoce*, du nom de Dona Iſabella de Mendoce, qui était du voyage; environ vingt-quatre degrés plus à l'oueſt, il découvrit les *îles Saint-Bernard*; preſque à deux cent lieues dans l'oueſt de celle-ci, l'*île Solitaire*, & enfin l'*île Sainte-Croix*, ſituée à-peu-près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigua de-là aux Larrones, enfin aux Philippines, où n'arriva pas le général Mindana : on n'a pas ſçu ce qu'était devenu ſon navire.

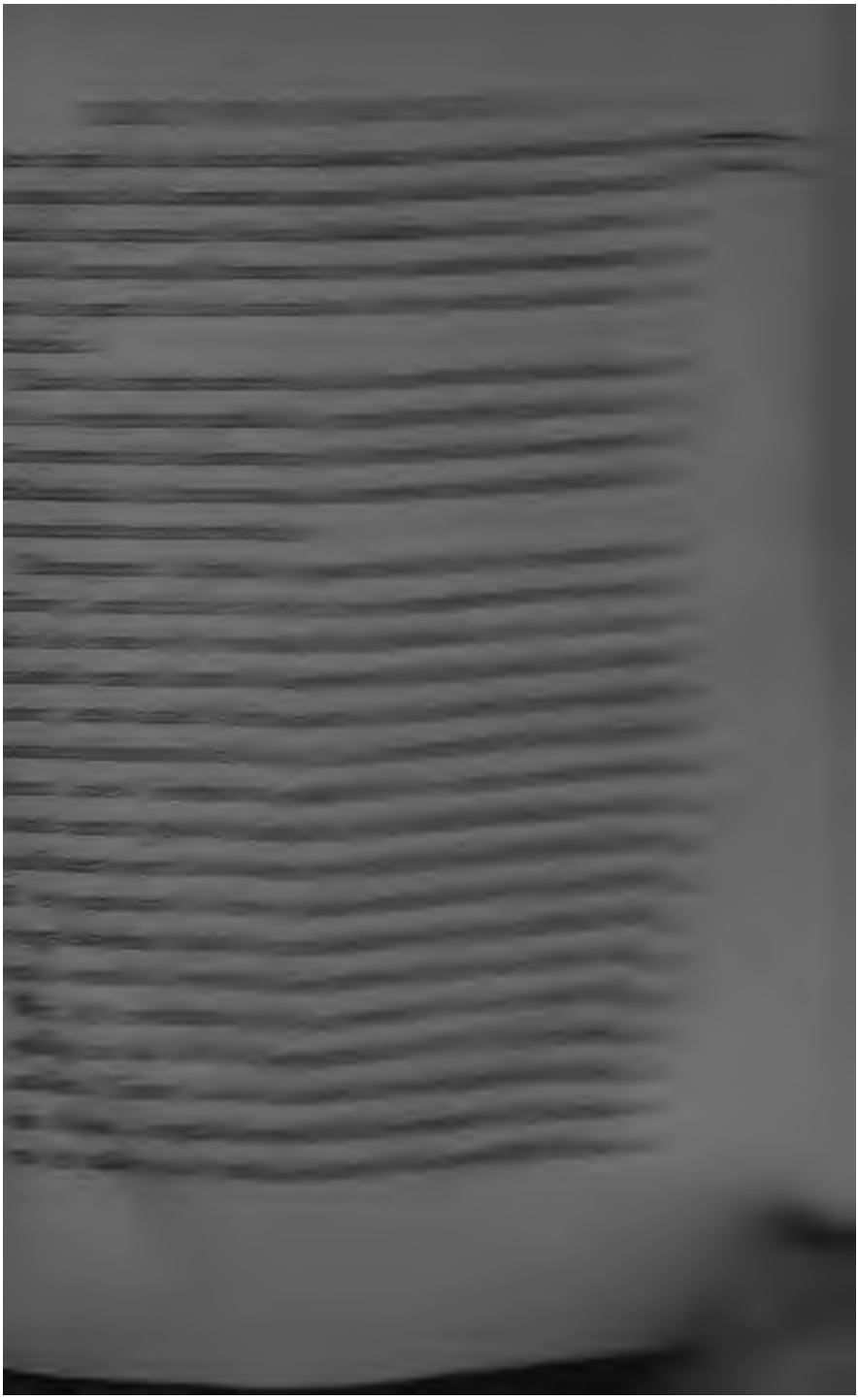
Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné Mindana, avait ramené au Pérou Dona Iſabella. Il en repartit avec deux vaiſſeaux le 21 décembre 1605, & prit ſa route à-peu-près dans l'oueſt. Il découvrit d'abord une petite île vers le vingt-cinquième degré de latitude ſud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés ſud, ſept ou huit autres îles baſſes & preſque noyées, qui portent ſon nom; & par le treizième degré de latitude ſud, environ cent cinquante-ſept degrés à l'oueſt de Paris,



Introduction

recherches plus loin, & revint à Batavia en passant entre la nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *nouvelle Hollande* à une vaſte ſuite, ſoit de terres, ſoit d'îles, qui s'étend depuis le ſixième juſqu'au trente-quatrième degré de latitude auſtrale, entre le cent cinquième & le cent quarantième degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il était juſte de la nommer ainſi, puiſque ce ſont preſque tous navigateurs Hollandais qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La première terre découverte en ces parages, fut la terre de *Concorde*, autrement appellée d'*Endracht*, du nom du vaiſſeau que montait celui qui l'a trouvée en 1616, par le vingt-quatre & vingt-cinquième degré de latitude ſud. En 1618, une autre partie de cette terre, ſituée à-peu-près ſous le quinzième parallele, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'eſt pas le même que celui nommé depuis *Vandiemen* par Taſman. En 1619, Jean d'*Edels* donna ſon nom à une portion méridionale de la nouvelle Hollande. Une autre portion, ſituée entre le trentième & le trente-troiſième paralleles, reçut celui de *Leuwin*. Pierre *de Nuitz* en 1627, donna le ſien à une côte qui paraît faire la ſuite de celle de Leuwin dans l'oueſt. Guillaume *de Witt* appella de ſon nom



Introduction

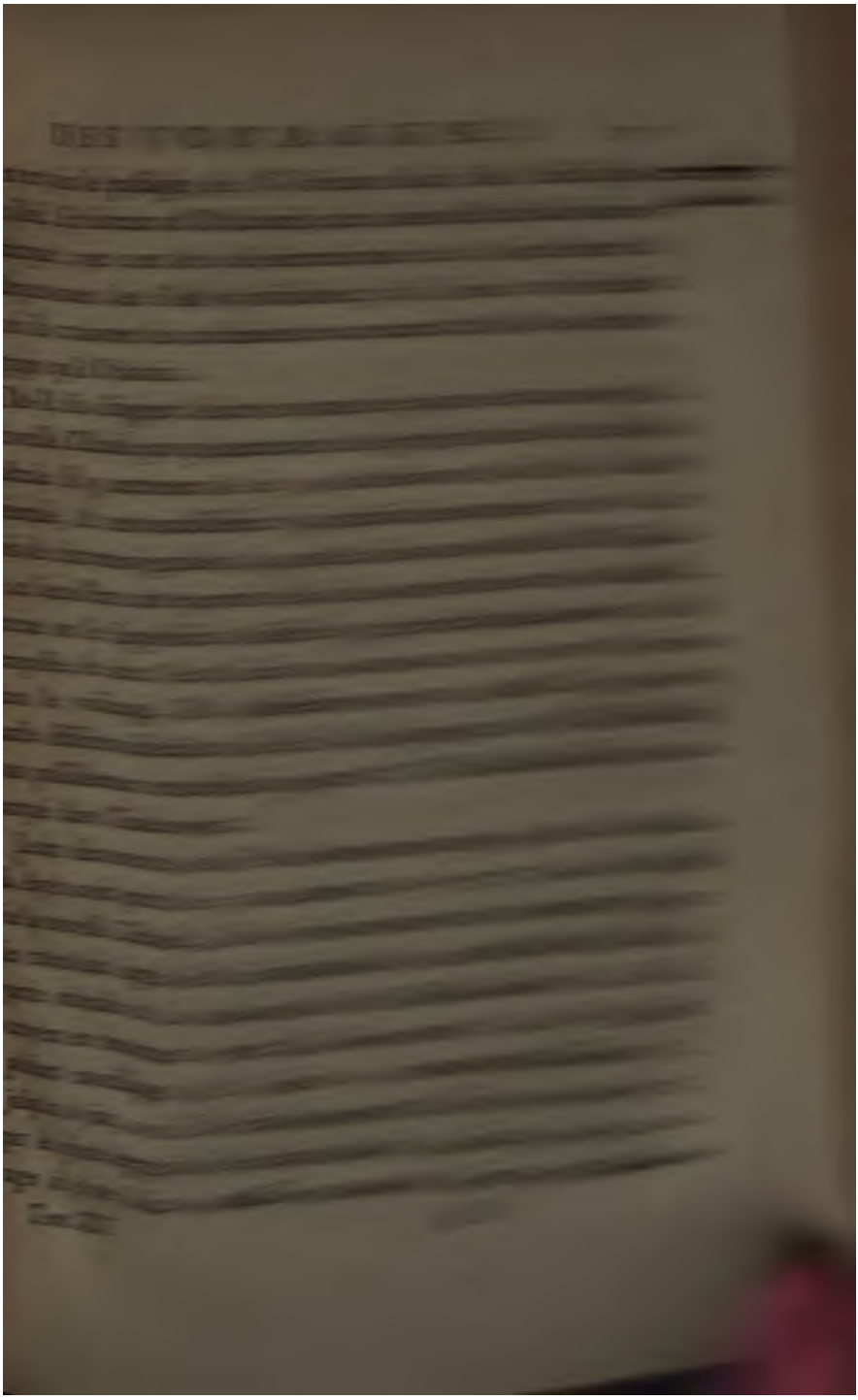
velle Bretagne la grande île qui forme ce détroit à l'eſt, & reprit ſa courſe pour Timor le long de la nouvelle Guinée. C'eſt ce même Dampierre qui, depuis 1683 juſqu'en 1691, tantôt flibuſtier, tantôt commerçant, avait fait le tour du monde en changeant de navires.

Tel eſt, continue M. de Bougainville, l'expoſé ſuccinct des divers voyages autour du globe, & des découvertes différentes faites dans le vaſte océan Pacifique, juſqu'au temps de notre départ. Depuis notre retour en France, des navigateurs Anglais ſont revenus d'un nouveau voyage autour du monde, & ce voyage me paraît être celui des modernes de cette eſpèce où on a fait le plus de découvertes en tous genres (1). Le nom du navire eſt l'*Endeavour*; il était commandé par le capitaine Cooke, & portait MM. Bancks & Solander, deux ſavans illuſtres.

Partis de Plymouth le 25 août 1768, ils arrivent à la terre de Feu le 16 janvier 1769 après deux relâches, l'une à Madere, l'autre à Rio-Janéiro. Ils s'arrêtent cinq jours à la baie de Bon-Succès, & ayant doublé le cap de Horn, ils dirigent leur route ſur Otahiti. Du 13 avril au 13 juillet ils ſéjournent dans cette île, où ils obſer-

(1) Ce voyage & un ſecond du même genre, entrepris par le même Capitaine, termineront notre abrégé.

vent



Introduction

raſſé ; ils reſtent échoués vingt-trois heures, & paſſent deux mois à ſe radouber dans un petit port, voiſin de ce rocher qui avait failli leur être fatal. Après avoir été pluſieurs autres fois en riſque dans ces parages funeſtes, ils trouvent enfin par dix degrés de latitude auſtrale un détroit entre la nouvelle Hollande & les terres de la nouvelle Guinée, par lequel ils débouchent dans la mer des Indes.

Inſatiables de recherches, ils viſitent encore les côtes méridionales & occidentales de la nouvelle Guinée, viennent enſuite ranger la côte méridionale de l'île Java, paſſent le détroit de la Sonde, & arrivent le 9 octobre à Batavia. Ils y ſéjournent deux mois, relâchent enſuite au cap de Bonne-Eſpérance, à l'île Sainte-Hélene, & mouillent enfin aux Dunes le 15 Juillet 1771, ayant enrichi le monde de grandes connaiſſances en géographie & de découvertes intéreſſantes dans les trois règnes de la nature ».

On vient de voir comment M. de Bougainville, juge ſi éclairé en cette matière, s'explique ſur les quatre Commodores Anglais, à qui nous devons la relation des derniers voyages dans la mer du ſud. Nous allons voir comment s'expriment les traducteurs Français de ces mêmes voyages, & le témoignage qu'ils rendent aux auteurs.

Introduction

étaient commandés par des officiers choisis dans un corps de marine où le courage & les talens sont communs. Le quatrième voyage sur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires; c'est une expédition vraiment philosophique. Le capitaine Cook était accompagné de plusieurs savans & artistes, qui réunissaient au plus grand zèle des connaissances de tous les genres. Jamais voyageurs, en découvrant des terres nouvelles & des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, observé les hommes avec plus d'attention, de circonspection, de sagesse & de lumière.

Ce qu'il est sur-tout intéressant de remarquer, c'est l'esprit d'humanité & de justice avec lequel ces navigateurs se sont fait un devoir de traiter les peuples sauvages qu'ils ont trouvés; c'est la bonne foi qu'ils mettent dans le trafic, la patience avec laquelle ils supportent les insultes & les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences & des infidelités qu'il leur est si aisé de punir. Quand on compare cette conduite avec la férocité & l'inhumanité des premiers conquérans du nouveau monde, on aime à sentir ce qu'on doit à cet esprit philosophique qui distingue notre siècle, que protégent aujourd'hui tous les souverains de l'Europe, & qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont quel-

Introduction

appella *baie des aſſaſſins*; & l'on ſuppoſait d'ailleurs que cette région faiſait partie du continent méridional. Les cartes plaçaient dans l'océan pacifique des îles imaginaires qu'on n'a point trouvées, & elles repréſentaient comme n'étant occupés que par la mer de grands eſpaces où l'on a découvert pluſieurs îles. Enfin les phyſiciens penſaient que depuis le degré de latitude ſud auquel les navigateurs s'étaient arrêtés, il pouvait y avoir juſqu'au pôle auſtral un continent fort étendu.

Les navigateurs Anglais, dans les quatre voyages qu'ils viennent de faire, ont reconnu que la côte orientale de la *nouvelle Hollande*, appellée aujourd'hui *nouvelle Galles méridionale*, était un pays beaucoup plus grand que l'Europe, & le capitaine Cook a déterminé avec préciſion le giſſement des côtes. La *nouvelle Bretagne* eſt compoſée de deux îles & non pas d'une ſeule comme on l'imaginait, & ces deux îles ſont ſéparées par un canal, nommé *canal Saint-George*. On a fait le tour de la *nouvelle Zélande*, & la carte qu'on en a dreſſée eſt peut-être plus exacte que celle de certaines côtes d'Europe: quelques auteurs avaient penſé que de l'île de *George III* à la *nouvelle Zélande* il pouvait y avoir un continent; le capitaine Cook aſſure qu'ils ſe ſont trompés. On a découvert un grand

Introduction

» & comme il y a lieu de croire qu'on peut
» trouver dans la mer Atlantique, entre le cap
» de *Bonne-Eſperance* & le détroit de *Magellan*,
» des terres & des îles fort conſidérables inconnues juſqu'ici aux puiſſances de l'Europe,
» ſituées dans des latitudes commodes pour la
» navigation & dans des climats propres à la
» production de différentes denrées utiles au
» commerce ; enfin comme les îles de Sa Majeſté, appellées *îles de Pepys* & *îles de Falkland*,
» ſituées dans l'eſpace qu'on vient de déſigner,
» n'ont pas encore été examinées avec aſſez de
» ſoin, pour qu'on puiſſe avoir une idée exacte
» de leurs côtes & de leurs productions, quoiqu'elles aient été découvertes & viſitées par
» des navigateurs Anglais ; Sa Majeſté, ayant
» égard à ces conſidérations, & n'imaginant
» aucune conjoncture auſſi favorable à une
» entrepriſe de ce genre, que l'état de paix
» profonde dont jouiſſent heureuſement ſes
» royaumes, a jugé à propos de la mettre à exé-
» cution, &c. ».

Le *Dauphin* était un vaiſſeau de guerre du ſixième rang, monté de vingt-quatre canons : ſon équipage était compoſé de cent cinquante matelots, avec trois lieutenans & trente-ſept bas officiers.

La *Tamar* était un *ſloup* monté de ſeize

Introduction

Marqueſas de Mendoça, ou celles de *Rotterdam* & *Amſterdam*, étaient les endroits les plus propres que l'on connût alors pour faire cette obſervation.

En conſéquence de ces délibérations, la Société préſenta au roi un mémoire, en date du mois de février 1768, par lequel elle ſuppliait Sa Majeſté de donner des ordres pour cette expédition. Sa Majeſté y ayant égard, ſignifia aux commiſſaires de l'Amirauté que ſon intention était de faire équiper un vaiſſeau pour tranſporter des obſervateurs dans la partie des mers du ſud, que la Société Royale jugerait la plus convenable à ſon objet. Au commencement du mois d'avril ſuivant, la Société reçut une lettre du ſecrétaire de l'Amirauté, qui lui donnait avis qu'on avait choiſi une barque de trois cent ſoixante-dix tonneaux pour cette expédition : ce bâtiment était appellé *l'Endeavour*; le commandement en fut donné au lieutenant de vaiſſeau Jacques Cook, officier dont les talens pour l'aſtronomie & la navigation étaient connus, & qui fut en même-temps nommé par la Société Royale pour obſerver le paſſage de Vénus, de concert avec M. Charles Green, aſtronome qui avait été pendant long-temps Aide du docteur Bradley, à l'obſervatoire royal de Greenwich.

Introduction

un charpentier, ayant chacun un aide; d'un canonnier, un cuiſinier, un écrivain, deux quartier-maîtres, un armurier, un voilier, trois officiers de poupe, quarante-un bons matelots, douze ſoldats de Marine & neuf domeſtiques, formant en tout quatre-vingt-quatre perſonnes, outre le commandant. On lui donna des vivres pour dix-huit mois, & il prit à bord dix canons & douze pierriers, avec une quantité ſuffiſante de munitions & d'autres choſes néceſſaires. Il fut réglé auſſi qu'après que l'obſervation du paſſage de Vénus ſerait faite, l'*Endeavour* ſuivrait le projet général de faire des découvertes dans les mers du ſud. Le réſultat des différentes expéditions de ces vaiſſeaux a été rédigé d'après les journaux tenus par les commandans, leſquels ont été remis entre mes mains par les commiſſaires de l'Amirauté ».

Avant de conduire nos lecteurs au détroit de Magellan qui a toujours été le premier pas des navigateurs que nous allons ſuivre, c'eſt ici le lieu de placer les différens témoignages pour ou contre l'exiſtence d'une race de géants dans cette contrée, témoignages recueillis dans un ouvrage Français qui a pour titre: *Hiſtoire des navigations aux terres Auſtrales.*

« C'eſt une choſe bien étrange que cette » totale contrariété de rapports de tant de té-

Introduction

» avait eu autrefois ſur la terre une race de » géants fameuſe par ſes violences, ainſi que » par ſes crimes.

» On me raconta, dit la Barbinais, que pendant un déluge dont le Pérou fut inondé, les » Indiens ſe retirèrent ſur les plus hautes montagnes, pour attendre que toutes les eaux » fuſſent écoulées. Lorſqu'ils deſcendirent dans » la plaine, ils y trouvèrent des hommes d'une » taille démeſurée qui leur firent une guerre » cruelle. Ceux qui échappèrent à leur barbarie, » furent obligés de chercher un aſyle dans les » cavernes des montagnes. Après s'être tenus » cachés pendant pluſieurs années, ils virent » paraître au milieu des airs un jeune homme » qui foudroya les géants, & par la défaite de » ces cruels ennemis, ils ſe retrouvèrent maîtres de leurs anciennes demeures. Mes guides » me montrèrent pluſieurs marques de la foudre » imprimée ſur un rocher, & des os d'une grandeur extraordinaire, qu'ils regardent comme » les reſtes de leurs géants. On ne ſait en quel » temps ce déluge eſt arrivé.

» L'ynca Garcilaſſo, dans ſon hiſtoire du » Pérou, rapporte que ſelon la tradition commune, on vit arriver dans des bateaux de » joncs, vers la pointe *Sainte Hélène*, une troupe » de géants ſi hauts, que les naturels du pays

Introduction

» peu près ſemblables à ce que l'on raconte des
» géants de notre ancien monde. Les os des
» géants qu'on trouve quelquefois en Amérique,
» tels qu'on en montrait en 1550 à *Mexico* &
» ailleurs, ne ſont probablement que des os de
» grands animaux peu connus. Ce n'eſt qu'à la
» vue même d'une telle race d'hommes qu'on
» doit ſe décider ſur leur exiſtence, ou du
» moins qu'à celle d'un ſquelette entier; ainſi
» quoique Turner rapporte qu'en 1610 il a fait
» voir, à la Cour de Londres, l'os de la cuiſſe
» d'un de ces hommes, à la vue duquel on
» connaiſſait par les proportions, que le géant
» était d'une grandeur démeſurée, je regarde
» encore la preuve donnée par ce naturaliſte
» comme inſuffiſante, malgré ce qu'il ajoute
» qu'il a lui-même vu ſur les côtes du Bréſil
» près de la rivière de *Plata*, des géants qui
» vont entièrement nuds : la partie de leur
» crâne derrière la tête eſt applatie & ronde,
» leurs femmes ont de longs cheveux noirs,
» auſſi rudes que le crin d'un cheval, ils ſont
» excellens archers, & portent en outre pour
» armes deux boules maſſives, dont ils ſe ſer-
» vent également bien, ſoit à lancer, ſoit à
» frapper. Il dit en avoir vu un de douze pieds
» de haut, qui était à la vérité le plus grand
» de toute la contrée.

» Mais

Introduction

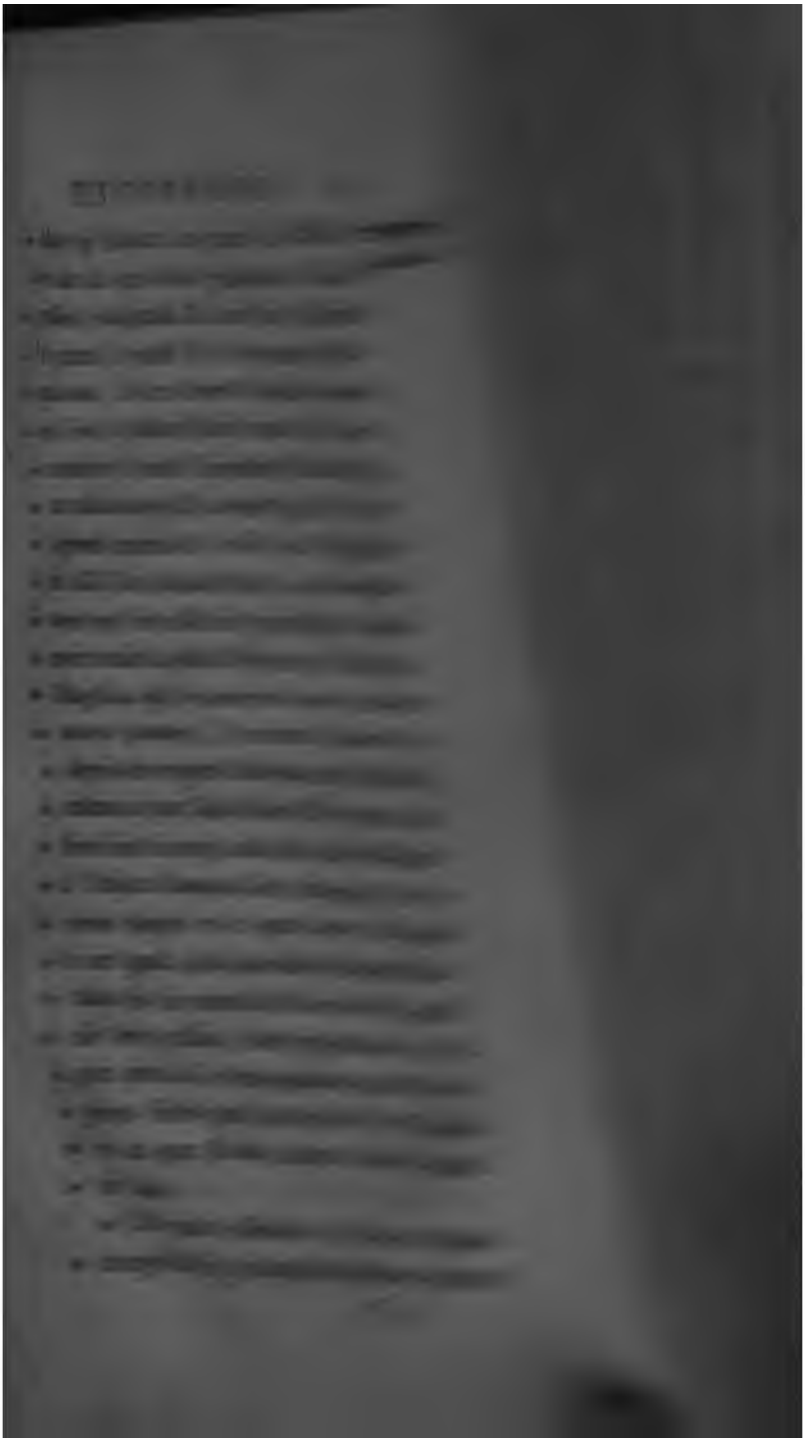
» de l'autre canton ne ſont pas les mêmes ; ſi
» les premiers ont été vus quelquefois dans
» le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un
» ſi médiocre éloignement du port *Saint-Julien*,
» où il paraît qu'eſt leur habitation ordinaire.
» L'équipage de Magellan les y a vus pluſieurs
» fois, a commercé avec eux, tant à bord des
» navires que dans leurs propres cabanes ; Ma-
» gellan en emmena deux priſonniers ſur les
» vaiſſeaux, l'un deſquels fut baptiſé avant ſa
» mort, & enſeigna pluſieurs mots de ſa langue
» à *Pigafette*, dont celui-ci dreſſa un petit dic-
» tionnaire. Rien de plus poſitif que tous ces
» faits, & de moins ſujet à l'illuſion.

» J'affirme, dit Knivet, qu'étant au port
» *Deſiré*, j'ai meſuré des cadavres trouvés
» dans des ſépultures, & des traces des habitans
» ſur le ſable, dont la taille eſt de quatorze,
» quinze & ſeize empans de hauteur. J'ai ſou-
» vent vu au Bréſil un de ces Patagons qu'on
» avait pris au port *Saint-Julien* : quoique ce ne
» fût qu'un jeune homme, il avait déja treize
» empans de haut. Nos Anglais, priſonniers au
» Bréſil, m'ont aſſuré qu'ils en avaient vu de
» pareils ſur la côte *Magellanique*. Sebald de
» Wert raconte qu'il a vu dans le détroit même,
» de ces géants qui arrachaient des arbres d'un
» empan de diamètre. Il y a vu des femmes de

» grande & de médiocre taille. O
» Noort apperçut au port *Désiré* des
» de haute ſtature (il ne dit pas des ge
» ſe battit dans le détroit contre une n
» géants de taille médiocre. Il en fit ſix
» niers, qu'il emmena à bord; l'un d
» raconta dans la ſuite qu'il y avait dan
» diverſes nations, quatre deſquelles ét
» la grandeur ordinaire; mais qu'au de
» pays, dans un territoire nommé *Co*
» avait un peuple de géants nommé *Tir*
» qui venait faire la guerre aux autre
» Silberg a vu dans la *terre de Feu* un ho
» très-haute ſtature : les ſépultures qu'il
» n'étaient que des gens d'une moyenn
» Aris-Claſz, commis ſur la flotte de le
» homme très-digne de foi, déclare
» viſité les ſépulcres ſur la côte des Pa
» on y vit la vérité de ce que les précéde
» gateurs avaient raconté, & que les
» enfermés dans ces tombeaux étaient
» mes de dix ou onze pieds de haut.
» un examen fait de ſang-froid, où l'ép
» n'a pu groſſir les objets. D'autres,
» Nodal & Richard Hawkins, ſe ſont
» de dire que ces ſauvages ſont grands
» la tête plus que les Européens, & de
» ſtature que les gens de l'équipage le

Introduction

» laient des *géants*. Tous ces témoignages ſont
» anciens; en voici quelques autres du ſiècle
» même où nous vivons. En 1704, les capitaines
» Harington & Carman, commandans deux vaiſ-
» ſeaux Français, l'un de *Saint-Malo*, l'autre de
» *Marſeille*, virent une fois ſept de ces géants
» dans la baie de *Poſſeſſion*; une autre fois ſix,
» & une troiſième fois une troupe de plus de
» deux cent hommes, mêlée de ceux-ci & de
» gens d'une taille ordinaire. Les Français eurent
» une entrevue avec eux, & n'en reçurent aucun
» mal. Nous tenons ce fait de M. Fréſier, direc-
» teur des fortifications de Bretagne, homme
» fort connu & fort eſtimé. Il n'a pas vu lui-
» même ces ſavages; mais il raconte qu'étant
» au *Chili*, dom Pedro Molina, gouverneur de
» l'île *Chiloë*, & pluſieurs autres témoins ocu-
» laires, lui ont dit qu'il y avait dans l'inté-
» rieur des terres une nation d'Indiens nommés
» par leurs voiſins *Caucohues*, qui viennent quel-
» quefois juſqu'aux habitations Eſpagnoles, &
» qui ont juſqu'à neuf ou dix pieds de haut.
» Ce ſont, diſaient-ils, de ces Patagons qui
» habitent la côte déſerte de l'eſt, dont les
» anciennes relations ont parlé. Les Eſpagnols
» qui habitent l'Amérique méridionale ſur les
» côtes de la mer du ſud, dit Raveneau de
» Luſſan, ont pour ennemis certains Indiens



Introduction

» contre, ſur un fait ſi curieux. En les voyant, » on ne peut guères ſe défendre de croire que » tous ont dit vrai, c'eſt-à-dire, que chacun » d'eux a rapporté les choſes telles qu'il les a » vûes; d'où il faut conclure que l'exiſtence de » cette eſpèce d'hommes particulière eſt un » fait réel, & que ce n'eſt pas aſſez pour le » traiter d'apocryphe, qu'une partie des marins » n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort » bien vu. C'eſt auſſi l'opinion de M. Fréſier, » écrivain judicieux, qui a été à portée de » raſſembler les témoignages ſur les lieux » mêmes.

» Il paraît conſtant que les habitans des deux » rives du détroit ſont de la taille ordinaire, » & que l'eſpèce particulière faiſait, il y a deux » ſiècles, ſa demeure habituelle ſur les côtes » déſertes, ſoit dans quelques miſérables cahu- » tes au fond des bois, ſoit dans des cavernes » ou rochers preſque inacceſſibles, comme nous » l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons » par ſon récit que dès ce temps, où les navires » d'Europe commençaient à fréquenter ce paſ- » ſage, ils s'y tenaient cachés tant qu'ils apper- » cevaient des vaiſſeaux en mer, raiſon pour » laquelle on ne pouvait les découvrir, quoi- » qu'on apperçût à tout moment des marques » récentes de leur ſéjour ſur une côte que l'on

Introduction

» qui, croyant que la bouſſole ne va pas bien
» quand il y a un corps mort ſur le vaiſſeau, ne
» veulent point ſouffrir de cadavre à bord; mais
» il eſt aiſé de ſe mettre au-deſſus de ce préjugé
» puérile, ſi jamais l'équipage d'un vaiſſeau
» trouve moyen d'avoir un homme de cette
» eſpèce en ſon pouvoir, & l'occaſion mérite
» aſſurément d'être cherchée ».

Il y a lieu de croire que les témoignages réunis des derniers navigateurs, particulièrement du commodore Byron, du capitaine Wallis & du capitaine Carteret, officiers qui ſont encore vivans, dont on ne peut attaquer la véracité, & qui non-ſeulement ont vu les Patagons & converſé avec eux, mais qui les ont même meſurés, diſſiperont tous les doutes qui ont pu ſubſiſter juſqu'à préſent ſur leur exiſtence & leur taille extraordinaire.

A l'égard des moyens violens qu'il a fallu quelquefois employer pour ſe procurer la connaiſſance de ces nouvelles régions, écoutons le langage de M. Hawkeſworth : c'eſt celui de la raiſon même.

« Je ne puis terminer ce diſcours ſans exprimer la peine que j'ai reſſentie en racontant le malheur de ces pauvres ſauvages, qui dans le cours des expéditions de nos navigateurs, ont péri par nos armes à feu, lorſqu'ils voulaient repouſſer

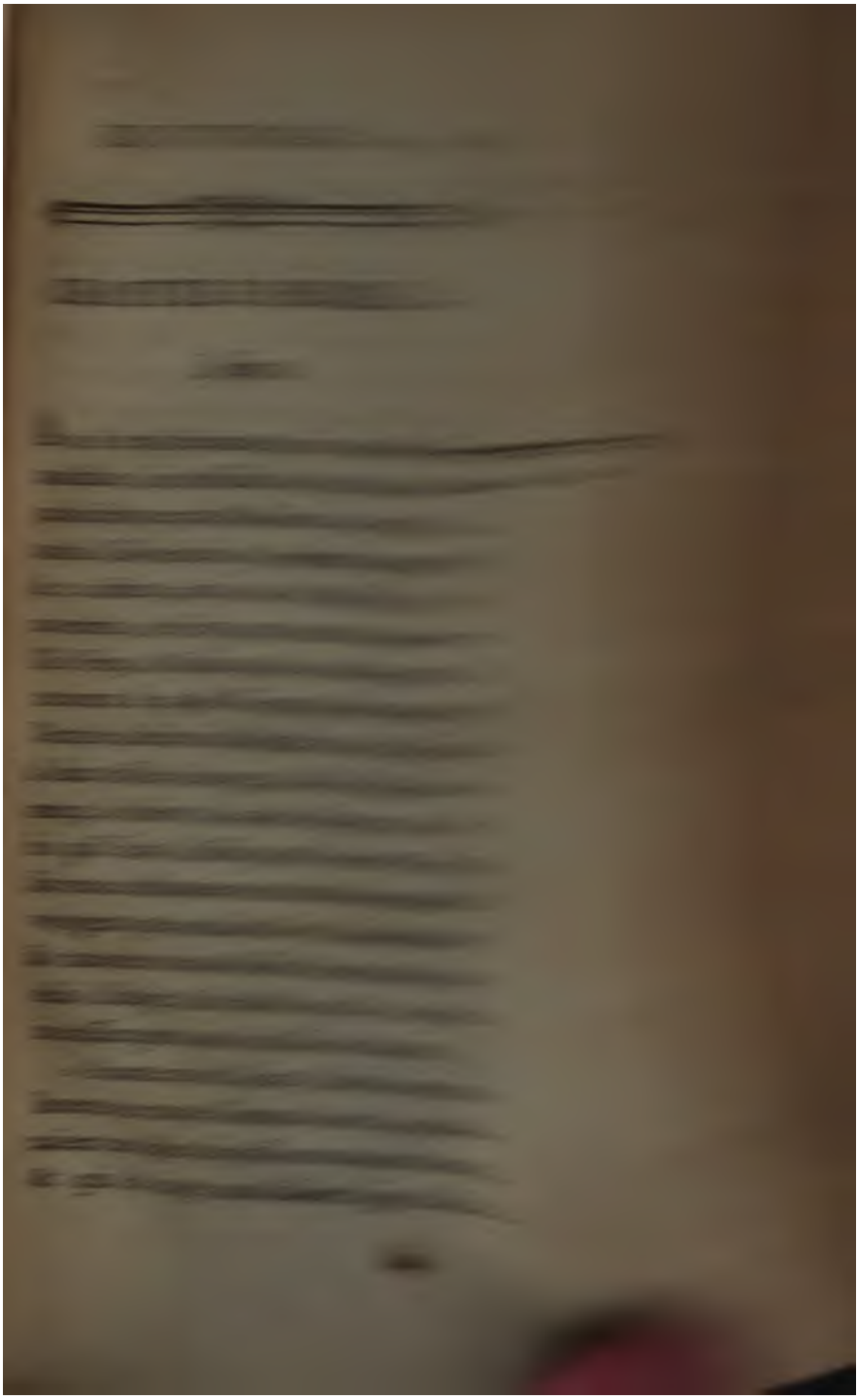
Introduction

vrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes; je répondrai que d'après les ſeuls principes ſur leſquels cette opinion peut être fondée, il ne pourrait être permis en aucun cas d'expoſer la vie des hommes pour des avantages de même eſpèce que ceux qu'on ſe propoſe en découvrant des terres nouvelles. S'il n'eſt pas permis de s'expoſer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connaiſſances humaines, il ne le ſera pas davantage d'expoſer la vie de ſes concitoyens pour étendre ſon commerce avec des peuples déja connus. Si l'on ajoûte que le danger auquel ceux-ci ſe ſoumettent eſt volontaire, au lieu que l'Indien ſe trouve malgré lui expoſé au riſque de perdre la vie, la conſéquence ſera encore la même; car il eſt univerſellement convenu, d'après les principes du Chriſtianiſme, que nous n'avons pas plus de droit ſur notre propre vie que ſur la vie des autres, & le ſuicide étant regardé comme une eſpèce de meurtre très-criminel, tout homme ſera coupable d'expoſer ſa propre vie pour un motif qui ne lui permettrait pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on peut donc, ſans crime, ſacrifier la vie des hommes dans des entrepriſes qui n'ont pour but que de ſatisfaire des beſoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connaiſſances, il n'y

Introduction

raîtra certainement extravagante & abſurde (1); car quoique le commerce & les arts nuiſent en quelques occaſions à la vie des hommes, en d'autres ils ſervent à la conſerver; ils ſubviennent aux beſoins de la nature ſans rapine & ſans violence, & en préſentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de ſe diviſer en ces tribus particulières, qui, chez les peuples ſauvages, ſe font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue, par-tout où le gouvernement civil, les connaiſſances & les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paraît donc raiſonnable de conclure que les progrès des ſciences & du commerce ſont en dernière analyſe un avantage pour tous les hommes, & que la perte de la vie qui peut en réſulter pour quelques individus, eſt au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général ».

(1) C'eſt pourtant la conſéquence qui réſulte de tous les Ouvrages de J. J. Rouſſeau ſur cette matière, mais tout ce qu'il y a d'hommes ſenſés a toujours été de l'avis de M. Hawkeſworth, & la ſimple vérité eſt préférable à des erreurs éloquentes.



Byron. terre. Curieux de connaître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames ; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon ſecond lieutenant, & un détachement de ſoldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage ſuivis du canot à ſix rames, ſous les ordres de M. Comming, mon premier lieutenant. Lorſque nous n'étions plus qu'à une petite diſtance de la grève, nous vîmes que cette troupe ſe montait à environ cinq cent hommes, dont quelques-uns étaient à pied & le plus grand nombre à cheval Ils bordaient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une diſtance aſſez conſidérable & continuaient de faire flotter leur pavillon, & de nous inviter, par des geſtes & par des cris, à nous rendre auprès d'eux ; mais la deſcente n'était pas aiſée, parce qu'il y avait peu d'eau & de très-groſſes pierres. Je n'apperçus entre leurs mains aucune eſpèce d'armes ; cependant je leur fis ſigne de ſe retirer en arrière, ce qu'ils firent ſur le champ : ils ne ceſſaient pas de nous appeller à grands cris ; & bientôt nous prîmes terre, mais non ſans difficulté : la plupart de nos gens eurent de l'eau juſqu'à la ceinture. Deſcendu à terre, je fis ranger ma troupe ſur le bord du rivage, & j'ordonnai aux officiers de garder leur poſte juſqu'à ce que je les appellaſſe, ou que je leur fiſſe ſigne de marcher.

RE BYRON

Après avoir fait cette disposition, j'allai les
trouver les Indiens ; mais ils, voyant à mesure
que j'approchais, le petit pavillon que
un d'eux devait avancer. Le signal fut entendu,
et aussitôt un Patagon, que nous prîmes pour un
des chefs, se détacha pour venir à ma rencon-
tre. Il était d'une taille gigantesque. À peine
put-il passer les roues des monstres à forme humaine.
La peau d'un animal sauvage, d'une forme
approchante des manteaux des montagnards
Ecossais, lui couvrait les épaules : il avait le
corps peint de la manière la plus
hideuse ; l'un de ses yeux était entouré d'un
cercle noir, l'autre d'un cercle blanc : le reste
du visage était diversement [illegible] par des
lignes de diverses couleurs. Je ne le mesurai
point, mais si je puis juger de sa hauteur par
comparaison de sa taille à la mienne, elle devait
guères au-dessous de sept pieds. À l'instant où
ce colosse effrayant me joignit, nous prononçâmes
l'un et l'autre quelques paroles en forme
de salut ; et j'allai avec lui trouver ses compa-
gnons, à qui je fis signe de s'asseoir au moment
de les aborder, et tous eurent cette complai-
sance. Il y avait parmi eux plusieurs femmes
d'une taille proportionnée à celle des hommes,
qui étaient presque tous d'une hauteur égale à celle
du chef qui était venu au-devant de moi. Le son

Byron.

de plusieurs voix réunies avait frappé mes oreilles dans l'éloignement; & lorsque j'approchai, je vis un certain nombre de vieillards qui, d'un air grave, chantaient d'un ton si plaintif, que j'imaginai qu'ils célébraient quelque acte de religion : ils étaient tous peints & vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux variaient pour la couleur; les uns les avaient blancs & rouges, les autres rouges & noirs. Leurs dents, qui ont la blancheur de l'ivoire, sont unies & bien rangées; la plupart étaient nuds, à l'exception d'une peau jettée sur les épaules, le poil en dédans; quelques-uns portaient aussi des bottines, ayant à chaque talon une petite cheville de bois qui leur sert d'éperon. Je considérais avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de plusieurs autres qui arrivèrent au galop, & que je ne réussis qu'avec peine à faire asseoir à côté de leurs compagnons. Je leur distribuai des grains de rassade jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaisir. Je leur montrai ensuite une pièce de ruban verd, j'en fis prendre le bout à l'un d'entreux, & je la développai dans toute sa longueur, en la faisant tenir par chacun de ceux qui se trouvaient placés de suite : tous restèrent tranquillement assis. Aucun de ceux qui tendaient ce ruban ne tenta de l'arracher

tacher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaisir encore que les grains de rassade. Tandis qu'ils tenaient ce ruban tendu, je le coupai par portions à peu près egales, de sorte qu'il en resta à chacun la longueur environ d'une verge; je la leur nouai ensuite autour de la tête, & ils la gardèrent, sans y toucher, aussi long-temps que je fus avec eux. Byron.

Une conduite si paisible & si docile leur fait, en cette occasion, d'autant plus d'honneur, que mes présens ne pouvaient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curiosité de me considérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avais assignée.

Il serait naturel à ceux qui ont lu les Fables de *Gay*, s'ils se forment une idée d'un Indien presque nud, qui, paré des colifichets d'Europe, revient trouver ses compagnons dans les bois, de se rappeller *le singe qui avait vu le monde*; cependant, avant de mépriser leur penchant pour des morceaux de verre, des grains de collier, des rubans & d'autres bagatelles, dont nous ne faisons aucun cas, nous devrions considérer que les ornemens des sauvages sont au fond les mêmes que ceux des nations civilisées; & qu'aux yeux de ceux qui vivent presque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant est

Byron.

pour ainſi dire nulle ; d'où il ſuit que la valeur que nous attachons au diamant eſt plus arbitraire que celle que les ſauvages mettent au verre.

Les Indiens que je venais de décorer, n'étaient pas entiérement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les conſidérant avec un peu plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avait des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, attachés ſur deux longues treſſes de cheveux qui lui pendaient ſur les épaules ; elle avait une taille énorme, & ſon viſage était peint d'une manière plus effroyable encore que le reſte du corps. J'étais curieux d'apprendre d'où elle avait eu ces bracelets & ces grains de raſſade ; je fis, pour m'en inſtruire, tous les ſignes dont je pus m'aviſer ; mais je ne réuſſis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui était de terre rouge ; je compris bientôt que la troupe manquait de tabac, & qu'il ſouhaitait que je puſſe en procurer ; je fis un ſigne à mes gens qui étaient ſur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avais laiſſés ; & auſſi-tôt trois ou quatre d'entr'eux accoururent, dans la perſuaſion que j'avais beſoin de leur ſecours. Les Indiens, qui, comme je l'avais obſervé, avaient preſque toujours un

Byron.

extraordinaire ; un homme de ſix pieds deux pouces ſeulement, qui ſurpaſſerait autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuſte & bien proportionnée, nous paraîtrait bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomale par accident. On peut donc aiſément s'imaginer l'impreſſion que dut faire ſur nous la vue de cinq cens hommes, dont les plus petits étaient au moins de ſix pieds ſix pouces, & dont la carrure & la groſſeur des membres répondaient parfaitement à cette hauteur giganteſque.

Après leur avoir diſtribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approchèrent de moi, & autant que je pus interpréter leurs ſignes, ils me preſſaient de monter à cheval & de les ſuivre à leurs habitations. Mais il eût été imprudent de me rendre à leurs inſtances : je leur fis ſigne qu'il était néceſſaire que je retournaſſe au vaiſſeau ; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

Durant cette conférence muette, un vieillard poſait ſouvent ſa tête ſur des pierres, fermait les yeux pendant près d'une demi-minute, portait enſuite la main à ſa bouche, & montrait le rivage. Je ſoupçonnai qu'il voulait me faire entendre que ſi je paſſais la nuit avec eux, ils me fourniraient quelques proviſions ; mais je

vint devoir me rendre [illegible] et [illegible]

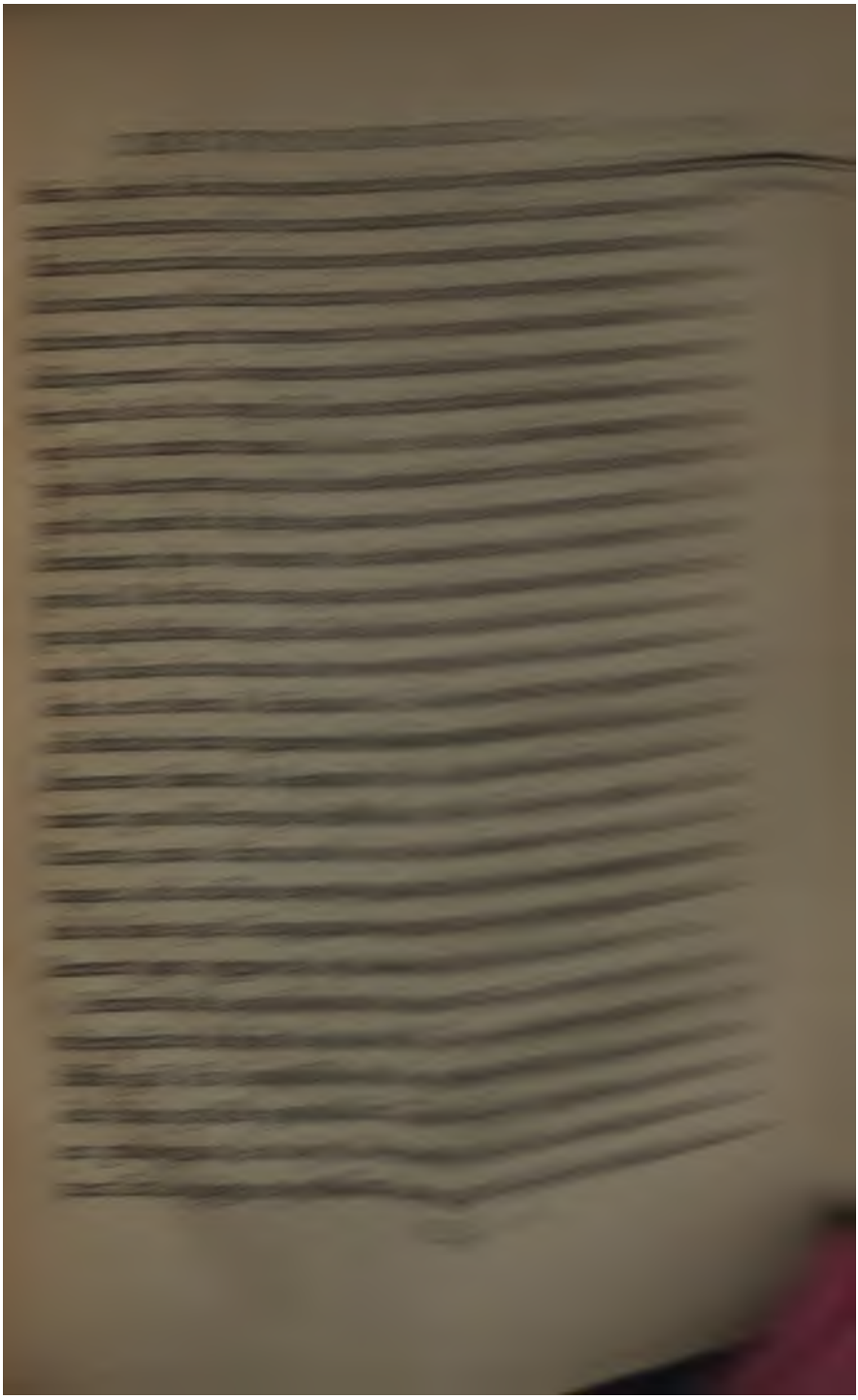
Lorsque [illegible], arrivé à [illegible] fent pour nous suivre [illegible] lement au [illegible] un grand nombre de chiens qui [illegible] je pense, pour la chasse des bêtes fauves [illegible] font une grande partie de leur [illegible] ont de très-petits chevaux, et [illegible] état, mais très-vifs à la course, [illegible] des coursiers, et sont avec le petit [illegible] pour servir de mots leur faire retentir [illegible] comme aux communes dont nous [illegible] en Angleterre. Les femmes montent [illegible] comme les hommes. À mon arrivée [illegible] allaient au galop sur le point de terre [illegible] descendrons, quoique elle fût couverte [illegible] une mince de grosse pierre ginflante. »

Sont au devoir de Angelman [illegible] avec [illegible] le Commodore est [illegible] vue de [illegible] fuerte, et sur porte [illegible] aux [illegible] qui nomme de *Débarquement*, parce qu'il ne peut jamais y aborder.

« Je gouvernai, dit-il, sur la petite île dont j'ai parlé, à mesure que nous en approchions, offrait une riante perspective : tout autour régnait une plage d'un beau sable blanc ; l'intérieur est planté de grands arbres, qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leur ombre

[illegible] ires, & forment les bordures les plus délicieux qu'on puiſſe imaginer. Cette île paraiſſait avoir près de cinq lieues de circonférence; d'une pointe à l'autre s'étendait une barre, ſur laquelle la mer écumait avec fureur; & de groſſes lames qui battaient toute la côte, en défendaient l'accès de toute part. Nous nous apperçûmes bientôt que l'île était habitée, pluſieurs Indiens parurent ſur la grève, armés de piques de ſeize pieds au moins de longueur; ils allumèrent pluſieurs feux, que nous ſuppoſâmes être des ſignaux; car l'inſtant d'après nous vîmes briller des feux ſur l'autre île qui était au vent à nous, ce qui nous confirma qu'elle avait auſſi des habitans.

J'envoyai un canot armé, ſous les ordres d'un officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la déſagréable nouvelle qu'il avait fait le tour de l'île ſans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage, qui était bordé d'un rocher de corail très-eſcarpé. Le ſcorbut faiſait alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions pluſieurs matelots ſur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étaient traînés ſur les gaillards, regardaient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendait l'entrée, avec des yeux où ſe peignait la douleur; ils voyaient des cocotiers en abondance chargés de



Byron. ſant; ſouvent ils s'approchaient du rivage, agitaient leurs longues piques d'un air menaçant, ſe jettaient enſuite à la renverſe, & demeuraient quelques inſtans étendus ſans mouvement & comme s'ils euſſent été morts; ce qui ſignifiait ſans doute qu'ils nous tueraient ſi nous tentions la deſcente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avaient plantés deux piques dans le ſable, au haut deſquelles ils avaient attaché un morceau d'étoffe qui flottait au gré du vent, & devant lequel pluſieurs d'entr'eux ſe proſternaient à chaque inſtant, comme s'ils euſſent invoqué le ſecours de quelqu'être inviſible, pour les défendre contre nous. Durant cette navigation autour de l'île, j'avois renvoyé nos bateaux pour ſonder une ſeconde fois le long du rivage; mais lorſqu'ils voulurent s'en approcher, les ſauvages jettèrent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonſtrations de menaces, de groſſes pierres qu'ils ramaſſaient ſur la rive. Nos gens ne leur répondirent que par des ſignes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & pluſieurs bagatelles propres à leur plaire; mais aucun d'eux ne daigna y toucher: ils retirèrent à la hâte quelques pirogues qui étaient ſur le bord de la mer, & les portèrent dans le bois; ils s'avancèrent enſuite dans l'eau,

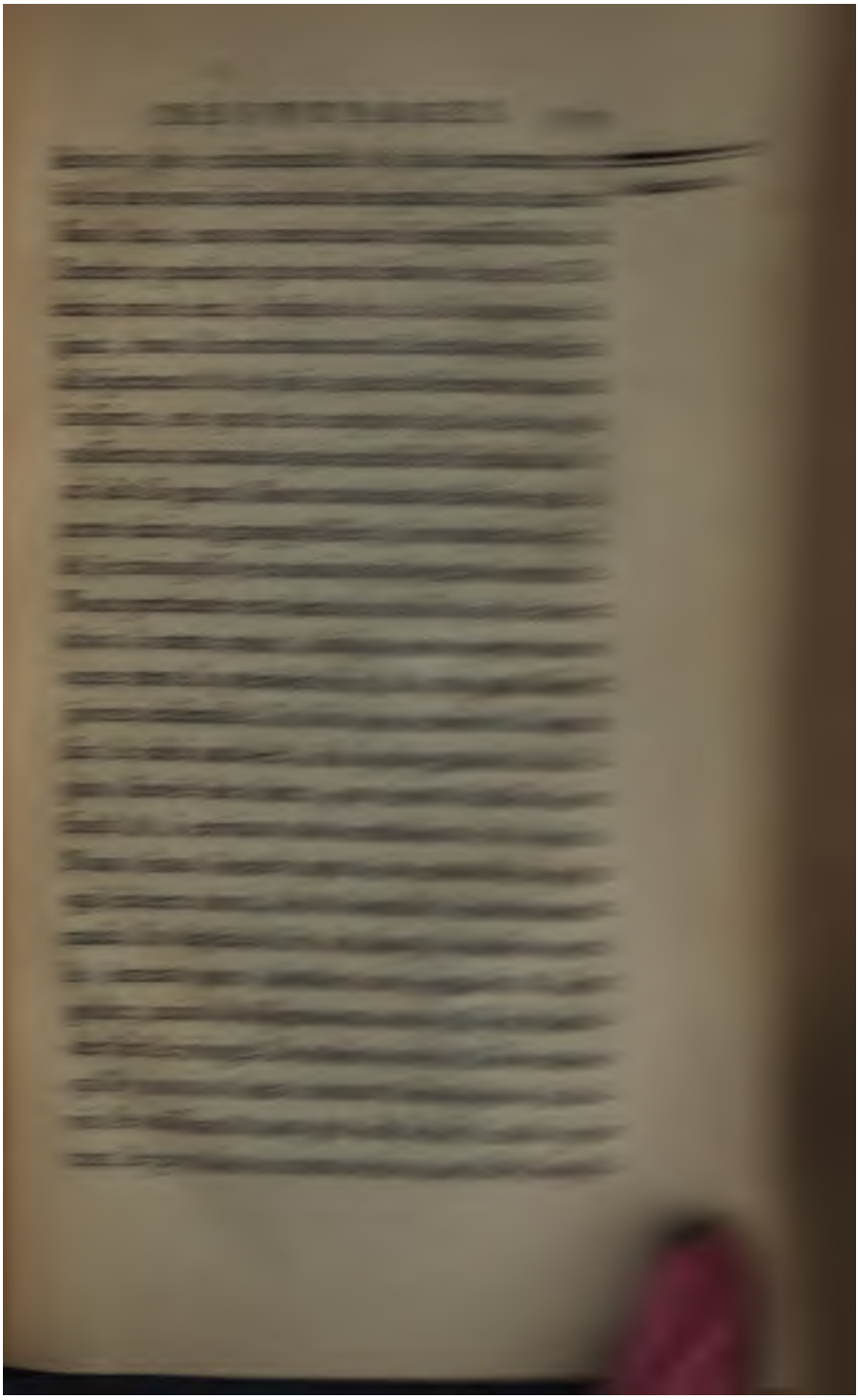
CHAPITRE II.

Carteret.

Carteret.

Le voyage de Carteret eſt remarquable ſurtout par la découverte des îles de la Reine Charlotte : c'eſt ainſi qu'il nomma un groupe d'îles de la mer du ſud, placées par le onzième degré de latitude méridionale. Il avait d'ailleurs accompagné Byron dans le voyage précédent, & c'eſt ſur le ſloup Swallow qu'il fit ſon ſecond voyage autour du monde. Il toucha d'abord à Madère, & enſuite à Maſafuero, près du détroit de Magellan. Il était parti le 22 août 1766, & au mois d'août de l'année ſuivante, il ſe trouvait dans la grande mer du ſud, avec un très-mauvais bâtiment & un équipage affaibli par la maladie. C'eſt ici qu'il faut prendre ſa narration.

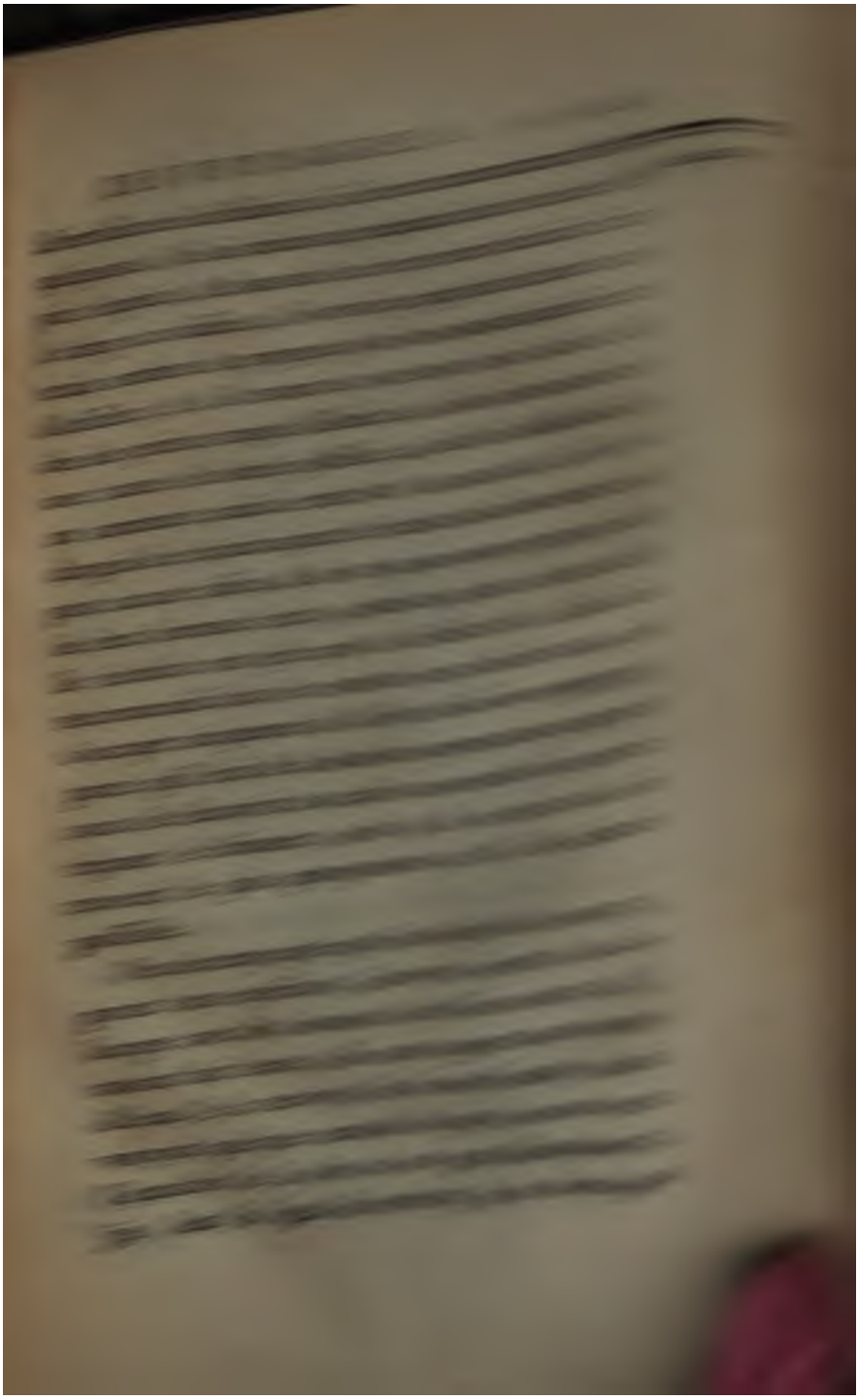
« Le ſcorbut continuait toujours à faire de grands progrès parmi l'équipage, & ceux de nos gens que la maladie ne rendait pas inutiles, étaient épuiſés par un travail exceſſif. Notre mauvais vaiſſeau qui était depuis ſi long-temps au milieu des tempêtes & des orages, ne voulait plus manœuvrer. Le 10, notre ſituation



Canots. nétrable jusqu'au bord de l'eau, il serait difficile & même dangereux d'y en puiser, si les habitaires voulaient nous opposer de la résistance : il ajouta qu'il n'y avait point de végétaux comestibles pour rafraîchir les malades, & qu'il n'avait point vu d'habitations dans tout ce qu'il avait parcouru de l'île, qui est sauvage, abandonnée & montagneuse.

Après avoir réfléchi sur ce rapport, & voyant qu'il serait fatiguant & incommode d'y faire de l'eau à cause d'une houle qui avait sa direction autour de la baie, sans parler des dangers qu'on avait à redouter des naturels du pays, s'ils formaient contre nous une embuscade dans les bois; je résolus de chercher si on ne pourrait pas trouver une aiguade plus convenable.

Le lendemain au matin, 13, étant alors sous le vent de l'île, dès qu'il fut jour, j'envoyai le maître avec quinze hommes dans le canot bien armé & bien approvisionné, pour examiner la côte à l'ouest, tâcher de découvrir un endroit où nous pussions plus aisément faire de l'eau & du bois, nous procurer quelques rafraîchissemens pour les malades, & mettre le vaisseau à la bande, afin de visiter & d'arrêter la voie d'eau. Je lui donnai quelques verroteries, des rubans & d'autres quincailleries que j'avais par hasard à bord, afin qu'il pût, au moyen de ces présens, gagner



Carteret.

contre combien d'Insulaires ils seraient exposés ; & je n'avais point de bateau pour aller à leur secours, s'ils venaient à être attaqués.

Dès que nos hommes furent rentrés à bord, nous vîmes trois des naturels du pays s'asseoir sous les arbres en travers du vaisseau. Comme ils continuèrent à nous regarder jusqu'à l'après-midi, aussi-tôt que j'apperçus le canot, je ne craignis plus de mettre en mer les deux bateaux à la fois, & j'envoyai mon lieutenant dans la chaloupe avec quelques verroteries, des rubans, &c. pour tâcher d'établir quelque commerce avec eux, & par leur entremise, avec le reste des habitans. Les trois Insulaires cependant quittèrent leur place & s'avancèrent le long du rivage, avant que la chaloupe pût aborder à terre. Les arbres les cachèrent bientôt à mon lieutenant & à ses gens qui voguaient vers la côte ; mais nous tînmes les yeux fixés sur eux, & nous vîmes qu'ils rencontrèrent trois autres Insulaires. Après avoir conversé entr'eux pendant quelques temps, les trois premiers s'en allèrent, & ceux qui étaient venus à leur rencontre, marchèrent à grands pas du côté de la chaloupe. Sur quoi je fis signal à mon lieutenant de se tenir sur ses gardes ; il apperçut les Indiens ; & comme il remarqua qu'il n'y en avait que trois, il approcha la chaloupe du rivage.

& leur fit des ſignes d'amitié; il leur tendit, comme préſens, les verroteries & les rubans que je lui avais donnés, tandis que l'équipage avait grand ſoin en même-temps de cacher ſes armes. Les Indiens, ſans faire attention à ce qu'on leur offrit, s'avancèrent hardiment à la portée du trait & décochèrent alors leurs fléches, qui heureuſement paſsèrent au-deſſus de la chaloupe ſans faire aucun mal. Ils ne ſe préparèrent pas à une ſeconde décharge, s'enfuirent ſur le champ dans les bois. Nos gens tirèrent quelques coups de fuſil après eux, mais ils ne bleſsèrent perſonne. Peu de temps après cet événement le canot vint au côté du vaiſſeau, & la première perſonne que j'apperçus fut le maître qui avait trois coups de flèches dans le corps. Il ne fallait pas d'autre preuve pour le convaincre d'avoir tranſgreſſé mes ordres; & il n'était plus poſſible d'en douter, en entendant le rapport qu'il me fit, quoiqu'il le rendît ſans doute favorable à ſa cauſe. Il dit qu'ayant vu à quatorze ou quinze milles à l'oueſt de l'endroit où était le vaiſſeau, quelques maiſons d'Indiens & ſeulement cinq ou ſix habitans, il avait ſondé quelques baies, & qu'après avoir amarré ſon bateau à un grapin, il avait débarqué avec quatre hommes armés de fuſils & de piſtolets; que les Inſulaires furent d'abord effrayés & s'enfuirent, qu'ils

Carteret.

Carteret.

revinrent bientôt, & qu'il leur donna quelques quincailleries & d'autres bagatelles qui parurent leur faire beaucoup de plaiſir : qu'il leur demanda par ſignes quelques noix de cocos qu'ils lui apportèrent avec de grandes démonſtrations d'amitié & d'hoſpitalité, ainſi qu'un poiſſon grillé & des ignames bouillies ; qu'il marcha alors avec ſon détachement vers les maiſons qui n'étaient pas éloignées de plus de quinze ou vingt verges du bord de l'eau ; & qu'il vit bientôt après un grand nombre de pirogues, venant autour de la pointe oueſt de la baie, & pluſieurs Indiens parmi les arbres ; que ce ſpectacle lui ayant cauſé de l'allarme, il quitta la maiſon où il avait été reçu, & qu'il s'en retourna promptement avec ſes compagnons vers le bateau ; mais qu'avant qu'il pût arriver à bord, les Inſulaires avaient commencé l'attaque, de leurs pirogues & du rivage, contre lui & le reſte de nos gens qui étaient dans la chaloupe. Il dit qu'ils étaient au nombre de trois ou quatre cent ; qu'ils avaient pour armes des arcs de ſix pieds cinq pouces de long, & des flèches de quatre pieds quatre pouces, qu'ils décochaient par pelotons, avec autant d'ordre que nos troupes d'Europe les mieux diſciplinées ; qu'obligé de ſe défendre, lui & ſes gens avaient fait feu au milieu des Indiens pour pouvoir gagner le bateau, & qu'ils en avaient tué & bleſſé

Carteret.

que les Inſulaires lui avaient prodigué les plus grandes marques de confiance & d'amitié, juſqu'à ce qu'au ſortir d'un repas qu'il venait de recevoir d'eux, il leur donna une juſte cauſe d'offenſe, en ordonnant à ſes gens d'abattre un cocotier. Il inſiſta ſur l'exécution de ſon ordre, malgré le grand déplaiſir que les Inſulaires exprimèrent à cette occaſion.

Dès que l'arbre fut à bas, ils s'en allèrent tous, excepté un qui ſemblait être une perſonne d'autorité. Un officier de poupe, membre du détachement qui était à terre, obſerva qu'ils ſe raſſemblaient en corps entre les arbres; il en avertit ſur le champ le maître, & lui dit que probablement ils méditaient une attaque. Le Maître profitant de cet avis, au lieu de retourner au bateau comme je le lui avais preſcrit, tira un de ſes piſtolets. L'Indien, qui juſqu'alors avait reſté avec eux, les quitta bruſquement, & alla joindre ſes compatriotes dans le bois. Même après ceci, le maître, par un entêtement qu'on ne peut pas expliquer, continua à perdre ſon temps à terre, & il n'entreprit pas de regagner le bateau, avant que l'attaque fût commencée.

En voulant chercher un meilleur endroit pour le vaiſſeau, nous avions été ſi malheureux, que je réſolus d'eſſayer ce qu'on pourrait faire dans celui où nous étions. Le lendemain, 14, le bâti-

Carteret.

les flancs de l'endroit où nos gens ſeraient occupés à remplir les futailles. Ces ordres furent exécutés ponctuellement; le rivage était eſcarpé, de ſorte que les bateaux purent ſe tenir près de nos travailleurs. Le lieutenant fit du canot dans les bois, trois ou quatre décharges de mouſqueterie, avant que les matelots allaſſent à terre, & aucun des naturels du pays ne paraiſſant, ils débarquèrent & ſe mirent à l'ouvrage. Malgré toutes ces précautions, un quart-d'heure après leur débarquement, ils furent aſſaillis d'une volée de flèches dont l'une bleſſa dangereuſement à la poitrine un des matelots qui faiſait de l'eau, & une autre s'enfonça dans un tonneau ſur lequel M. Pitcairn était aſſis. Ce lieutenant à bord du canot, fit faire ſur le champ pluſieurs décharges de petites armes dans cette partie du bois d'où les flèches avaient été tirées. Je rappellai les bateaux afin de pouvoir chaſſer plus efficacement les Indiens de leurs embuſcades, à coups de canons chargés à mitraille. Dès que nos bateaux & nos gens furent à bord, nous continuâmes à faire feu, & nous vîmes bientôt environ deux cent Inſulaires ſortir des bois & s'enfuir le long du rivage en grande précipitation. Nous jugeâmes alors que la côte était entièrement balayée; mais peu de temps après nous en apperçûmes un grand nombre qui ſe

raſſemblaient ſur la pointe la plus occidentale de la baie, où ils ſe croyaient probablement hors de notre portée. Pour les convaincre du contraire, je fis tirer un canon à boulet. Le boulet effleurant la ſurface de l'eau, ſe releva & tomba au milieu d'eux, ſur quoi ils ſe diſperſerent avec beaucoup de tumulte & de confuſion, & nous n'en vîmes plus aucun. Nous fîmes enſuite de l'eau ſans être inquiétés de nouveau; mais tandis que nos bateaux étaient à terre, nous eûmes la précaution de tirer les canons du vaiſſeau dans les côtés du bois, & le canot, qui ſe tint près du rivage comme auparavant, faiſait en même-temps, par pelotons, une décharge continuelle de ſa mouſqueterie. Comme nous n'apperçûmes point de naturels du pays pendant tout ce feu, nous aurions cru qu'ils n'oſaient pas s'avancer ſur les bords du bois, ſi nos gens ne nous avaient dit qu'ils entendaient en pluſieurs endroits des gémiſſemens & des cris ſemblables à ceux des mourans. Canons.

Quoique j'euſſe été juſqu'ici attaqué d'une maladie bilieuſe & inflammatoire, j'avais cependant toujours pu tenir le tillac; mais les ſymptômes devinrent ſi menaçans, que je fus obligé le ſoir de me mettre au lit. Le maître ſe mourait des bleſſures qu'il avait reçues dans ſon combat avec les Indiens; mon lieutenant était

Cpitaine. aussi très-mal; le charpentier & trente de nos gens étoient incapables de faire leur service, & parmi ceux-ci il y en avoit sept des plus vigoureux & de la meilleure trempe, qui avoient été malades avec le maître. Nous n'avions point d'espoir de nous procurer en cet endroit les rafraîchissemens dont nous avions besoin. Ces circonstances affligeantes découragèrent beaucoup l'equipage; & je perdis l'espérance de pouvoir continuer mon voyage vers le sud. Excepté mon lieutenant, le maître & moi, il n'y avoit personne à bord qui fût en état de reconduire le vaisseau en Angleterre; je voyois le maître aux portes du tombeau, & il étoit très-incertain si mon lieutenant & moi pourrions recouvrer la santé. J'aurois fait de nouveaux efforts pour trouver des rafraîchissemens, si j'avois eu des instrumens de fer, de la coutellerie & d'autres quincailleries avec lesquelles je puisse regagner l'amitié des naturels du pays, & acheter d'eux les provisions qui croissent dans leur île. Mais je manquois de tout cela, & ma situation ne me permettant pas d'exposer de nouveau la vie du petit nombre de gens qui pouvoient encore travailler, je levai l'ancre à la pointe du jour du 17, & je portai le long de la côte vers cette partie de l'île où j'avois envoyé le canot. J'appellai cette île, *île d'Egmont* en

Carteret. autres îles fixes dans les environs. Le peu de forces que nous avions diminuoient à chaque instant. J'étois incapable de poursuivre le voyage au sud, & courant risque de manquer la mousson, je n'avois point de temps à perdre : j'ordonnai donc de gouverner au nord, dans l'espoir de relâcher & de nous rafraîchir dans le pays que Dampierre a appellé *nouvelle Bretagne*.

Je donnai le nom d'*îles de la Reine Charlotte* à tout le groupe de ces îles, tant de celles que je vis que des autres que je n'apperçus pas distinctement; & je donnai en outre des noms particuliers à plusieurs d'entr'elles, à mesure que j'en approchois ».

Une autre découverte qui signala le voyage de Carteret, ce fut celle d'un détroit qui partage en deux îles la terre appellée *nouvelle Bretagne*, que l'on croyait n'en former qu'une. On avait nommé *baie de Saint-George*, l'espace renfermé entre deux pointes que l'on croyait appartenir à la même terre : Carteret se convainquit qu'il étoit entre deux îles. Il le traversa & lui donna le nom de canal de Saint-George. Il porta de là aux Moluques, & revint par la même route que Byron, après avoir mis deux ans & demi dans son expédition autour du globe.

CHAPITRE III.

Le capitaine Wilde, envoyé par le [illegible] Cumming, pour faire des découvertes [illegible] sur du fil, une [illegible] de la salle de Pyrmont [illegible] de Dauphin. Il accompagna pendant [illegible] de la nouvelle [illegible] [illegible] [illegible]

Wallis. ſoldats de marine, & je marchai vers le rivage, après avoir donné ordre au maître de pointer le côté du navire au rivage pour protéger le débarquement, & de charger les canons à mitraille. Nous fîmes au rivage vers les six heures, & avant de ſortir des bateaux, je fis ſigne aux habitans de ſe retirer à quelque diſtance. Ils obéirent ſur le champ; je débarquai alors avec le capitaine du *Swallow* & pluſieurs officiers: les ſoldats de marine furent rangés en bataille, & les canots furent tenus à flot ſur leurs grapins près de la côte.

Je fis ſigne aux habitans de s'approcher, & de s'aſſeoir en demi-cercle, ce qu'ils firent avec beaucoup d'ordre & de gaieté. Alors je leur diſtribuai des couteaux, des ciſeaux, des boutons, des grains de verre, des peignes & d'autres bagatelles; je donnai ſur-tout quelques rubans aux femmes, qui les reçurent avec un mêlange décent de plaiſir & de reſpect. Après avoir fait la diſtribution de mes préſens, je leur fis entendre que j'avais d'autres choſes à leur donner, mais que je voulais avoir quelques proviſions en échange. Je leur fis voir des haches & des ſerpes que j'avais, & je leur montrai en même-temps des guanaques & des autruches mortes que je voyais près d'eux, en leur faiſant ſigne que je voulais manger; mais

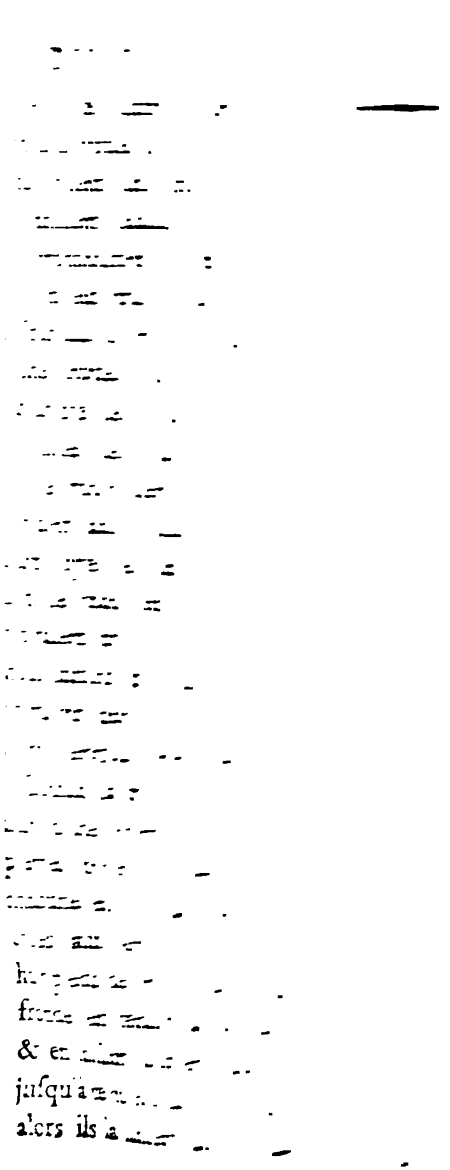
Wallis.

auſſi durs que des ſoies de cochon, & qu'ils nouent avec une ficelle de coton : les hommes & les femmes n'ont rien ſur leurs têtes. Ils ſont bien faits & robuſtes ; ils ont de gros os ; mais leurs pieds & leurs mains ſont d'une petiteſſe remarquable. Ils ſont vêtus de peaux de guanaque, couſues enſemble par pièces d'environ ſix pieds de longueur ſur cinq de largeur, dont ils s'enveloppent le corps, & qu'ils attachent avec une ceinture, en mettant le poil en dedans. Quelques-uns d'entr'eux avaient auſſi ce que les Eſpagnols appellent un *puncho*, c'eſt-à-dire une pièce quarrée d'étoffe, faite avec le duvet de guanaque, à travers laquelle ils font une ouverture pour y paſſer la tête, & qui deſcend autour du corps juſqu'aux genoux.

Le guanaque eſt un animal qui, pour la grandeur, la forme & la couleur, reſſemble à un daim ; mais il a une boſſe ſur le dos & n'a point de cornes.

Ces Américains portent auſſi une eſpèce de caleçon qu'ils tiennent fort ſerré, & des brodequins qui deſcendent du milieu de la jambe juſqu'au coup-de-pied par devant, & par derrière paſſent ſous le talon ; le reſte du pied eſt découvert.

Nous remarquâmes que pluſieurs des hommes avaient un cercle rouge peint autour de l'œil



atteindre. Ils ſont ſi adroits à manier cette
Wallis. arme, qu'à la diſtance de quinze verges ils peuvent frapper, dés deux pierres à la fois, un but qui n'eſt pas plus grand qu'un chelin. Ce n'eſt cependant pas leur uſage d'en frapper le guanaque ni l'autruche, quand ils ſont la chaſſe de ces animaux; mais ils lancent leur fronde, de manière que la corde rencontrant les deux jambes de l'autre ou deux de celles du guanaque, les enveloppe auſſi-tôt par la force & le mouvement de rotation des pierres, & arrête l'animal, qui devient alors aiſément la proie du chaſſeur.

Tandis que nous étions à terre, nous les vîmes manger de la chair crue, entr'autres, le ventre d'une autruche, ſans autre préparation que de le retourner en mettant le dedans en dehors & de le ſecouer.

Nous remarquâmes auſſi qu'ils avaient pluſieurs grains de verre, comme ceux que je leur avais donnés, & deux morceaux d'étoffe rouge: nous ſupposâmes que le commodore Byron les avait laiſſés en cet endroit ou dans quelque canton voiſin.

Après avoir paſſé environ quatre heures avec ces Américains, je leur fis entendre par ſignes que j'allais retourner à bord, & que j'en emmenerais quelques-uns d'entr'eux avec moi, s'ils le deſiraient. Dès qu'ils m'eurent compris, plus

de cent ſe préſentèrent avec empreſſement pour aller ſur le vaiſſeau ; mais je ne voulus pas en recevoir plus de huit. Ils ſautèrent dans les canots avec la joie qu'auraient des enfans qui vont à la foire ; comme ils n'avaient aucune mauvaiſe intention, ils ne nous en ſoupçonnaient aucune. Pendant qu'ils étaient dans les canots, ils chantèrent pluſieurs chanſons de leur pays ; lorſqu'ils furent ſur le vaiſſeau, ils n'exprimèrent pas les ſentimens d'étonnement & de curioſité que paraiſſaient devoir exciter en eux tant d'objets extraordinaires & nouveaux, qui venaient frapper à la fois leurs yeux. Je les fis deſcendre dans ma chambre ; ils regardaient autour d'eux avec une indifférence inconcevable, juſqu'à ce qu'un d'entr'eux eut jetté les yeux ſur un miroir ; mais cet objet ne leur cauſa pas plus d'étonnement que les prodiges qui s'offrent à notre imagination dans un ſonge, lorſque nous croyons converſer avec les morts, voler dans l'air, marcher ſur la mer, ſans réfléchir que les loix de la nature ſont violées ; cependant ils s'amusèrent beaucoup de ce miroir ; ils avançaient, reculaient & faiſaient mille tours devant la glace, riant avec éclat & ſe parlant avec beaucoup de chaleur les uns aux autres. Wallis.

Je leur donnai du bœuf, du porc, du biſcuit

& d'autres provisions du vaisseau ; ils mangèrent indifféremment de tout ce qu'on leur offrit, mais ils ne voulurent boire que de l'eau.

Valis.

De ma chambre, je les menai dans toutes les parties du vaisseau ; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivans que nous avions à bord. Ils examinèrent avec soin de connoître les cochons & les moutons, & s'amusèrent infiniment à voir les poules de Guinée & les canards.

Ils ne parurent douter de tout ce qu'ils voyoient que nos vêtemens, & un vieillard fut le seul d'entre eux qui nous en demanda ; nous lui fîmes présent d'une paire de souliers avec des boucles, & je donnai à chacun des autres un sac de toile dans lequel je mis quelques aiguilles pour emplies, des morceaux de drap, un couteau, une paire de ciseaux, du fil, de la ratade, un peigne, un miroir, & quelques pièces de notre monnoie, qu'on avoit percées par le milieu, afin de pouvoir les suspendre au col avec un ruban.

Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées ; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir.

Je leur montrai les canons ; ils ne témoignèrent avoir aucune connoissance de leur usage. Lorsqu'ils eurent parcouru tout le vaisseau, je fis mettre sous les armes les soldats de marine & leur fis exécuter une partie de l'exercice. A la

première

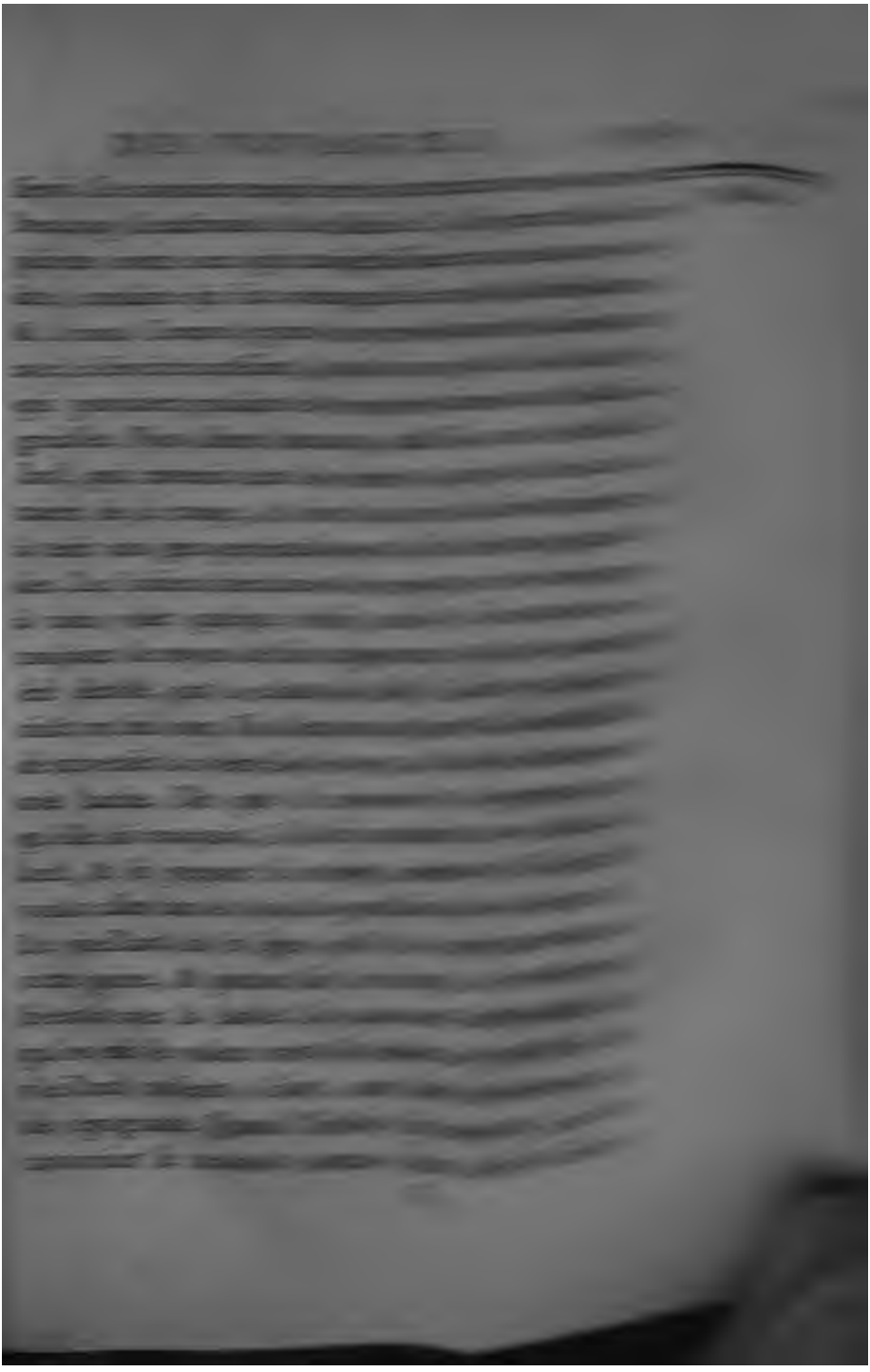
Wallis.

diſcours que nous prîmes pour une priere; car pluſieurs fois il éleva les mains & les yeux vers le ciel, & parla avec des accens, un air & des geſtes, fort différens de ce que nous avions obſervé dans leur converſation. Il paraiſſait plûtôt chanter que prononcer ce qu'il diſait, de ſorte qu'il nous fut impoſſible de diſtinguer un mot d'un autre. Je lui fis entendre qu'il était à propos qu'il deſcendît dans la chaloupe; alors il me montra le ſoleil; puis faiſant mouvoir ſa main en la tournant vers l'oueſt, il s'arrêta, me regarda en face, ſe mit à rire, & me montra enſuite le rivage. Il nous fut aiſé de comprendre par ces ſignes qu'il déſirait de reſter à bord juſqu'au coucher du ſoleil, & je n'eus pas peu de peine à lui perſuader que nous ne pouvions pas reſter ſi long-temps ſur cette partie de la côte. Enfin il ſe détermina à ſauter dans la chaloupe avec ſon compagnon; lorſque la chaloupe s'éloigna, ils ſe mirent tous à chanter, & continuèrent à donner des ſignes de joie, juſqu'à ce qu'ils furent arrivés à terre. Lorſqu'ils débarquèrent, pluſieurs de leurs compagnons qui étaient ſur le rivage, voulurent ſe jetter avec empreſſement dans la chaloupe; l'officier qui était à bord, ayant des ordres poſitifs de n'en recevoir aucun, eut beaucoup de peine à les empêcher d'entrer dans le bâtiment, ce qui parut les mortifier extrêmement ».

Wallis.

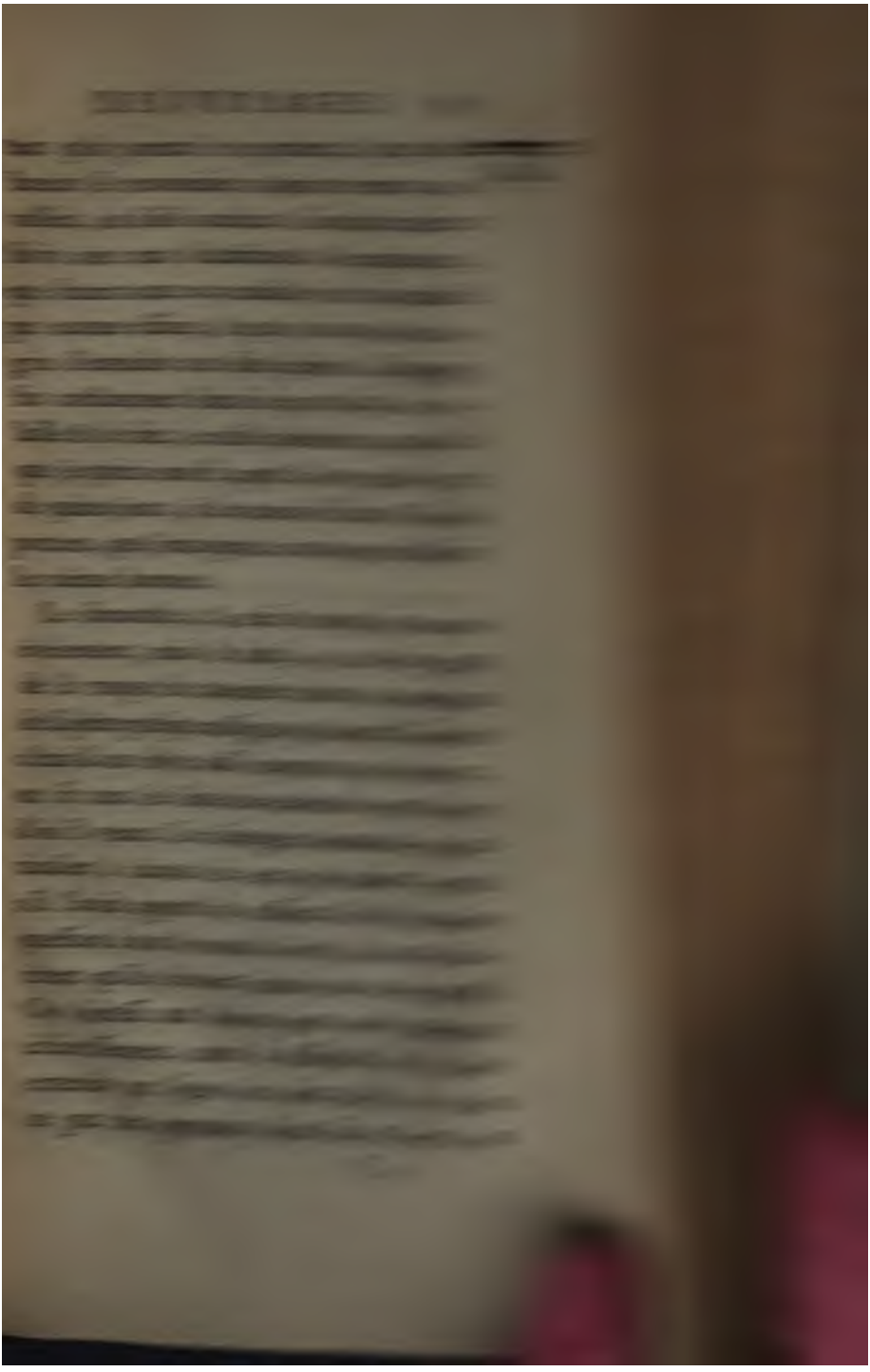
l'autre côté de la rivière. Ils furent ſaiſis d'une terreur panique & s'enfuirent tous. Quand ils furent à quelque diſtance, ils s'arrêtèrent ; il leur fit ſigne de lui rapporter le canard. Un d'eux s'y haſarda, non ſans la plus grande crainte, & le vint mettre à ſes pieds. Une volée d'autres canards venant à paſſer, le chirurgien tira de nouveau & en tua heureuſement trois. Cet événement donna aux Inſulaires une telle crainte d'une arme à feu, que mille ſe ſeraient enfuis comme un troupeau de moutons, à la vue d'un fuſil tourné contre eux. Il eſt probable que la facilité avec laquelle nous les tînmes depuis en reſpect & leur conduite régulière dans le commerce, furent en grande partie dûs à ce qu'ils avaient vu dans cette occaſion des effets de cet inſtrument meurtrier.

Comme je prévoyais qu'un commerce particulier s'établirait bientôt entre ceux de nos gens qui ſeraient à terre & les naturels du pays, & qu'en les abandonnant à eux-mêmes ſur cet article, il pourrait s'élever beaucoup de querelles & de déſordres, j'ordonnai que tout le commerce ſe ferait par le canonnier. Je le chargeai de veiller à ce qu'il ne fût fait aux Indiens aucune violence ni aucune fraude, & d'attacher à nos intérêts, par tous les moyens poſſibles, un vieillard qui nous avait juſqu'alors bien



Wallis. plusieurs vols, & l'envoya prisonnier à bord du vaisseau. Je ne voulais le punir que par la crainte d'une punition ; je me laissai donc fléchir par les sollicitations & les prières ; je lui rendis la liberté & je le renvoyai à terre. Quand les Indiens le virent revenir sain & sauf, leur satisfaction fut égalo à leur étonnement ; ils le reçurent avec des acclamations universelles, & le conduisirent tout de suite dans les bois. Mais le jour suivant il revint, & apporta au canonnier, comme pour expier sa faute, une grande quantité de fruit-à-pain & un gros cochon tout rôti.

Cependant la partie de l'équipage restée à bord, s'occupait à calfater & à peindre les œuvres vives, à raccommoder les agrès, à disposer le fond de cale, & à faire toutes les autres choses nécessaires dans notre situation. Ma maladie, qui était une colique bilieuse, augmenta si fort, que ce jour même je fus obligé de me mettre au lit. Mon premier lieutenant continuait d'être fort mal, & notre munitionnaire était dans l'impossibilité de faire ses fonctions. Tout le commandement retomba à M. Furneaux, mon second lieutenant, à qui je donnai des ordres généraux, en lui recommandant d'avoir une attention particulière sur ceux de nos gens qui étaient à terre. Je réglai aussi qu'on donnerait du fruit & des viandes fraîches à l'équipage,



reſte, durant tout notre ſéjour dans l'île, ce
Wallis. morceau fut le ſeul que nous trouvâmes.

Tandis que le commerce ſe faiſait ainſi au rivage, nous jettâmes ſouvent nos filets ſans prendre aucun poiſſon; mais nous n'en fûmes pas fort affligés, les vivres que nous tirions de l'île nous mettant en état de faire faire chaque jour à l'équipage un repas ſomptueux.

Les choſes demeurèrent dans le même état juſqu'au 2 juillet, que, notre vieillard étant abſent, nous vîmes tout à coup diminuer les fruits & les autres proviſions que nous avions continué de recevoir. Nous en eûmes cependant aſſez pour en diſtribuer encore beaucoup & pour en donner en abondance aux malades & aux convaleſcens.

Le 3, nous mîmes le vaiſſeau à la bande pour viſiter la quille que nous trouvâmes, à notre grande ſatisfaction, auſſi ſaine qu'au ſortir du chantier. Durant tout ce temps, aucun des Inſulaires n'approcha de nos bateaux & ne vint au vaiſſeau en pirogue. Ce même jour, vers midi, nous prîmes un goulu très-grand, & quand les bateaux nous amenèrent nos gens pour dîner, nous envoyâmes le poiſſon à terre. Le canonnier voyant quelques habitans de l'autre côté de la rivière, leur fit ſigne de venir à lui; ils ſe rendirent à ſon invitation, & il leur donna le goulu, qu'ils coupèrent

Wallis.

exposés à la tentation de dérober les clous & tout le fer qu'ils pouvaient détacher du navire. Les clous que nous avions apportés pour le commerce n'étant pas toujours sous leur main, ils en arrachèrent de différentes parties du vaisseau, particulièrement ceux qui attachent les taquets d'amure aux côtés du bâtiment; il résulta de-là un double inconvénient, le dommage qu'en souffrit le navire & un haussement considérable des prix du marché. Quand le canonnier offrit, comme à l'ordinaire, de petits clous pour des cochons d'une médiocre grosseur, les habitans refusèrent de les prendre & en montrèrent de plus grands, en faisant signe qu'ils en voulaient de semblables. Quoique j'eusse promis une forte récompense au dénonciateur, on fit des recherches inutiles pour découvrir les coupables. Je fus très-mortifié de ce contre-tems; mais je le fus encore davantage en m'appercevant d'une supercherie que quelqus-uns de nos gens avaient employée avec les Insulaires. Ne pouvant pas avoir de clous, ils dérobaient le plomb & le coupaient en forme de clous. Plusieurs des habitans qui avaient été payés avec cette mauvaise monnoie, portaient dans leur simplicité ces clous de plomb au canonnier, en lui demandant qu'il leur donnât des clous de fer à sa place. Il ne pouvait céder à leur demande, quelque juste

qu'elle fût, parce qu'en rendant le plomb *monnoie*, j'aurais encouragé davantage nos gens à le dérober & fourni un nouveau moyen de hauſſer pour nous les prix & de rendre les proviſions plus rares. Il était donc néceſſaire, à tous égards, de décrier abſolument la monnoie des clous de plomb, quoique, pour notre honneur, j'euſſe été bien aiſe de ne pas la refuſer des Indiens qu'on avait trompés. Wallis.

Mardi 7, j'envoyai un des Contre-maîtres, avec trente hommes, à un village peu éloigné du marché, dans l'eſpérance qu'on pourrait y acheter des proviſions au premier prix, mais ils furent obligés de les payer encore plus cher. Je fus ce jour-là en état de ſortir pour la premiere fois de ma chambre, & le tems étant fort beau, je fis dans un bateau environ quatre milles le long de la côte. Je trouvai toute la contrée très-peuplée & infiniment agréable. Je vis auſſi pluſieurs pirogues, mais aucune ne s'approcha de mon petit bâtiment, & les habitans ſemblaient ne faire aucune attention à nous, lorſque nous paſſions. Vers midi, je retournai au vaiſſeau; le commerce que nos gens avaient établi avec les femmes de l'île, les rendaient beaucoup moins dociles aux ordres que j'avais donnés pour régler leur conduite à terre. Je jugeai donc néceſſaire de faire lire les articles des ordonnances, & je

Wallis. punis Jacques Proctor, caporal des ſoldats de marine, qui non-ſeulement avait quitté ſon poſte & inſulté l'officier, mais qui avait frappé le Maître d'équipage, au bras, d'un coup ſi violent qu'il l'avait jetté à terre.

Le jour ſuivant, 8, j'envoyai un détachement à terre pour couper du bois. Nos gens rencontrèrent quelques habitans qui les traitèrent avec beaucoup de douceur & une grande hoſpitalité. Pluſieurs de ces bons Indiens vinrent à bord de notre bateau, & paraiſſaient d'un rang diſtingué du commun, tant par leurs manières que par leur habillement. Je les traitai avec des attentions particulières ; & pour découvrir ce qui pourrait leur faire plus de plaiſir, je mis devant eux une monnoie Portugaiſe, une guinée, une couronne, une piaſtre Eſpagnole, des shellings, quelques nouveaux demi-pences & deux grands clous, en leur faiſant entendre par ſignes qu'ils étaient les maîtres de prendre ce qu'ils aimeraient le mieux. On prit d'abord les clous avec un grand empreſſement, enſuite les demi-pences ; mais l'or & l'argent furent négligés. Je leur préſentai donc encore des clous & des demi-pences, & je les renvoyai à terre infiniment heureux.

Cependant notre marché était très-mal fourni, les Indiens refuſant de nous vendre des vivres

& paraiſſait ſans défiance & ſans crainte, même
Wallis. dans les premiers momens qu'elle entra dans le bâtiment. Elle ſe conduiſit pendant tout le tems qu'elle fut à bord, avec cette liberté qui diſtingue toujours les perſonnes accoutumées à commander. Je lui donnai un grand manteau bleu que je jettai ſur ſes épaules, où je l'attachai avec des rubans, & qui deſcendait juſqu'à ſes pieds. J'y ajoutai un miroir, de la raſſade de différentes ſortes, & pluſieurs autres choſes qu'elle reçut de fort bonne grace & avec beaucoup de plaiſir. Elle remarqua que j'avais été malade, & me montra le rivage du doigt: je compris qu'elle voulait dire que je devais aller à terre pour me rétablir parfaitement, & je tâchai de lui faire entendre que j'irais le lendemain matin. Lorſqu'elle voulut retourner, j'ordonnai au canonnier de l'accompagner; après l'avoir miſe à terre, il la conduiſit juſqu'à ſon habitation, qu'il me décrivit comme très-grande & fort bien bâtie. Il me dit qu'elle avait beaucoup de gardes & de domeſtiques, & qu'à une petite diſtance de cette maiſon, elle en avait une autre fermée d'une paliſſade.

Le 12 au matin, j'allai à terre pour la première fois, & ma princeſſe ou plutôt ma reine, (car elle paraiſſait en avoir l'autorité), vint bientôt à moi, ſuivie d'un nombreux cortège. Comme

LUI VIENT AU DEVANT DE LUI

Wallis.

auprès de nous; les aida elle-même à m'ôter mes ſouliers, mes bas & mon habit, & les chargea de me frotter doucement la peau avec leurs mains. On fit la même opération à mon premier lieutenant & au munitionnaire, mais non à aucun de ceux qui paraiſſaient ſe bien porter. Pendant que cela ſe paſſait, notre chirurgien, qui s'était fort échauffé en marchant, ôta ſa perruque pour ſe rafraîchir. Une exclamation ſubite d'un des Indiens à cette vue, attira l'attention de tous les autres ſur ce prodige qui fixa tous les yeux, & qui ſuſpendit juſqu'aux ſoins des jeunes filles pour nous. Toute l'aſſemblée demeura quelque tems ſans mouvement & dans le ſilence de l'étonnement, qui n'eût pas été plus grand, s'ils euſſent vu un des membres de notre compagnon ſéparé de ſon corps. Cependant les jeunes femmes qui nous frottaient, reprirent bientôt leurs fonctions, qu'elles continuèrent environ une demi-heure, après quoi elle nous r'habillèrent, & comme on peut le croire, avec un peu de gaucherie; nous nous trouvâmes fort bien de leurs ſoins, le lieutenant, le munitionnaire & moi. Enſuite notre généreuſe bienfaitrice fit apporter quelques ballots d'étoffes avec leſquelles elle m'habilla, ainſi que tous ceux qui étaient avec moi, à la mode du pays. Je réſiſtai d'abord à cette

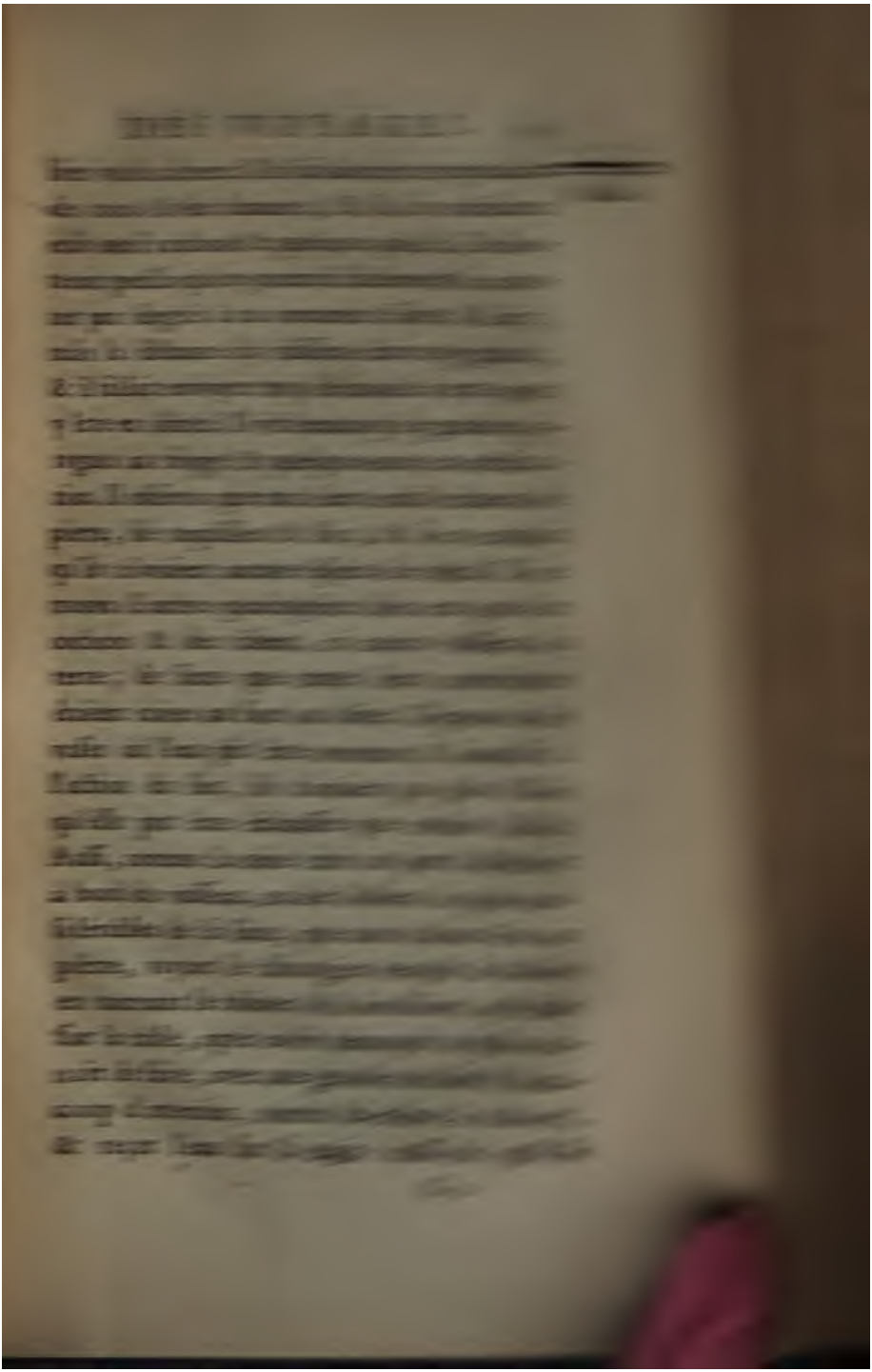
faveur;

faveur; mais ne voulant pas paraître mécontent d'une choſe qu'elle imaginait devoir me faire plaiſir, je cédai. Quand nous partîmes, elle nous fit donner une truie pleine, & nous accompagna juſqu'à notre bateau. Elle voulait qu'on me portât encore; mais, comme j'aimais mieux marcher, elle me prit par le bras, & toutes les fois que nous trouvions en notre chemin de l'eau ou de la boue à traverſer, elle me ſoulevait avec autant de facilité, que j'en aurais eu à rendre le même ſervice à un enfant dans mon état de ſanté. Valle.

Le lendemain matin, 13, je lui envoyai par le canonnier ſix haches, ſix faucilles & pluſieurs autres préſens. A ſon retour, mon meſſager me dit qu'il avait trouvé la reine donnant un feſtin à un millier de perſonnes. Ses domeſtiques lui portaient les mets tout préparés, la viande dans des noix de cocos, & les coquillages dans des eſpèces d'augets de bois, ſemblables à ceux dont nos bouchers ſe ſervent: elle les diſtribuait enſuite de ſes propres mains à tous ſes hôtes qui étaient aſſis & rangés autour de la grande maiſon. Quand cela fut fait, elle s'aſſit elle-même ſur une eſpèce d'eſtrade; & deux femmes placées à ſes côtés, lui donnèrent à manger; les femmes lui préſentaient les mets avec leurs doigts, elle n'avait que la peine d'ouvrir la

bouche. Lorſqu'elle apperçut le canonnier, elle
Wallis. lui fit ſervir une portion ; il ne put pas nous dire ce que c'était, mais il croit que c'était une poule coupée en petits morceaux, avec des pommes, & aſſaiſonnée avec de l'eau ſalée. Il trouva au reſte le mets fort bon ; elle accepta les choſes que je lui envoyais, & en parut très-ſatisfaite. Après que cette liaiſon avec la reine fut établie, les proviſions de toute eſpèce devinrent plus communes au marché : mais malgré leur abondance, nous fûmes encore obligés de les payer plus chèrement qu'à notre arrivée ; notre commerce ſe trouvant gâté par les clous que nos gens avaient dérobés pour les donner aux femmes. Je donnai ordre de fouiller tous ceux qui iraient à terre, & je défendis qu'aucune femme paſsât la rivière.

Le matin du jour ſuivant, 15, j'envoyai le ſecond lieutenant avec tous les bateaux & ſoixante hommes à l'Oueſt, pour connaître le pays & voir ce qu'on pouvait en tirer. A midi, il revint après avoir fait environ ſix milles le long de la côte. Il trouva le pays très agréable & très-peuplé, abondant en cochons, en volailles, en fruits & en végétaux de différentes ſortes ; les habitans ne lui apportèrent aucun obſtacle, mais ne parurent point diſpoſés à lui vendre aucune des denrées que nos gens auraient



Wallis.

ſentit brûlé, il pouſſa des cris & commença à danſer tout autour de la chambre avec les marques les plus extravagantes de la douleur & de l'étonnement. Les autres Indiens ne pouvant concevoir ce qui lui était arrivé, demeurèrent les yeux fixés ſur lui, avec une ſurpriſe mêlée de quelque terreur. Le chirurgien, cauſe innocente du mal, y appliqua un remède, mais il ſe paſſa quelque tems avant que le pauvre homme fût ſoulagé.

Le 16, M. Furneaux, mon ſecond lieutenant, tomba très-malade; ce qui me fit beaucoup de peine, parce que mon premier lieutenant n'était pas encore rétabli, & que j'étais moi-même encore d'une grande faibleſſe. Je fus encore obligé ce jour-là de punir Proctor, le caporal des ſoldats de marine, pour ſa mutinerie. La reine avait été abſente depuis pluſieurs jours, mais les habitans nous firent entendre qu'elle ſerait de retour le jour ſuivant.

Le lendemain matin, 17, elle vint en effet ſur le rivage, & après elle un grand nombre de gens, que nous n'avions jamais vus auparavant, apportèrent au marché des proviſions de toute eſpèce. Le canonnier envoya au vaiſſeau 14 cochons & une grande quantité de fruits.

L'après-midi du jour ſuivant, 18, la reine vint à bord, & m'apporta deux gros cochons en préſent, car jamais elle ne voulut conſentir à faire aucun échange. Le ſoir le maître d'équipage la reconduiſit à terre avec un préſent. Auſſitôt qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main, & ayant fait un diſcours au peuple qui les environnait en foule, elle le mena à ſa maiſon, où elle l'habilla à la manière du pays, comme elle en avait uſé avec nous auparavant.

Le 19, nous reçûmes plus de denrées que nous n'en avions juſqu'à préſent pu obtenir en un jour. Quarante-huit cochons ou cochons de lait, quatre douzaines de poules, du fruit-à-pain, des bananes, des pommes & des cocos preſque ſans nombre.

Le 20, le commerce ſe ſoutint avantageuſement, mais l'après-dîné on découvrit que François Pincknec, un des matelots, avait arraché les taquets de la grande écoûte, & les avait jettés dans la mer, après avoir dérobé les clous à fiches. M'étant aſſuré du coupable, j'aſſemblai tout l'équipage; & après avoir expoſé ſon crime avec toutes les circonſtances qui l'aggravaient, je le condamnai à courir trois fois la bouline, en faiſant le tour du tillac. Toute ma rhétorique ne produiſit pas beaucoup d'effet; car la plus

Wallis.

grande partie de l'équipage étant coupable du même délit, il fut traité si doucement, que les autres furent plutôt encouragés par l'espérance de l'impunité qu'effrayés de la crainte de la punition. Il ne me resta d'autre moyen d'empêcher la destruction entière du vaisseau & l'enchérissement des denrées à un taux, où nous aurions bientôt manqué de moyens de les payer, que de défendre à tout le monde d'aller à terre, excepté à ceux qui faisaient de l'eau & du bois, & à la garde que je leur donnais.

Le 21, la reine vint de nouveau au vaisseau; & fit apporter avec elle plusieurs gros cochons en présent, pour lesquels, à son ordinaire, elle ne voulut rien recevoir en retour. Lorsqu'elle fut prête de quitter le navire; elle fit entendre qu'elle désirait que j'allasse à terre avec elle; à quoi je consentis en prenant plusieurs officiers avec moi. Quand nous fûmes arrivés à sa maison, elle me fit asseoir; & prenant mon chapeau, elle y attacha une aigrette de plumes de différentes couleurs. Cette parure que je n'avais vue à personne qu'à elle, était assez agréable. Elle attacha aussi à mon chapeau, & aux chapeaux de ceux qui étaient avec moi, une espece de guirlande faite de tresses de cheveux, & nous fit entendre que c'était ses propres cheveux, & qu'elle-même les avait tressés; elle nous donna

mâle & une truie, dont j'ai fait préſent à M. Wallis. Stephens, ſecrétaire de l'Amirauté.

Le 23, nous eûmes une pluie très-forte avec des coups de vent qui abbatirent pluſieurs arbres ſur la côte, quoique peu ſenſibles dans l'endroit où le vaiſſeau était mouillé.

Le 24, j'envoyai au vieillard, qui avait été ſi utile au canonnier dans nos marchés, un autre pot de fer, quelques haches, quelques ſerpes, quelques faucilles & une pièce de drap. J'envoyai auſſi à la reine deux coqs d'Inde, deux oies, trois coqs de Guinée, une chate pleine, quelques porcelaines, des miroirs, des bouteilles, des chemiſes, des aiguilles, du fil, du drap, des rubans, des pois, des haricots blancs appellés *callivances*, & environ ſeize ſortes de ſemences potagères, une bêche, enfin une grande quantité de pièces de coutellerie, comme couteaux, ciſeaux & autres choſes. Nous avions déja planté pluſieurs ſortes de légumes & quelques pois en différens endroits, & nous avions eu le plaiſir de les voir lever très-heureuſement; cependant il n'en reſtait rien quand le capitaine Cook (1) quitta l'île. J'envoyai auſſi à la reine deux pots de fer & quelques cuillers; elle donna, de ſon côté, au canonnier dix-huit cochons & quelques fruits.

(1) Celui dont on verra les voyages ci-après.

Le 25 au matin, j'envoyai le ſieur Gore, un des contre-maîtres, avec tous les ſoldats de marine, quarante matelots & quatre officiers de poupe, avec ordre de s'avancer dans la vallée le long de la rivière, auſſi loin qu'ils pourraient, d'examiner le ſol & les productions du pays, les arbres, les plantes qu'ils trouveraient, de remonter aux ſources des ruiſſeaux qu'ils verraient deſcendre des montagnes, & d'obſerver s'ils charriaient quelques minéraux. Je les avertis de ſe tenir continuellement ſur leurs gardes contre les habitans, & d'allumer un feu comme un ſignal, s'ils étaient attaqués. En même tems, je plaçai un détachement ſur le rivage, & je dreſſai une tente ſur une pointe de terre pour obſerver une éclipſe de ſoleil. Le tems étant fort clair, notre obſervation fut faite avec une grande exactitude.

Wallis.

Après avoir fini notre obſervation, j'allai chez la reine, & je lui montrai le téleſcope, qui était de réflexion. Elle en admira la ſtructure, je m'efforçai de lui en faire comprendre l'uſage, & le fixant ſur pluſieurs objets éloignés qu'elle connaiſſait bien, mais qu'elle ne pouvait diſtinguer à la ſimple vue, je les lui fis regarder par le téleſcope : dès qu'elle les vit, elle treſſaillit & recula d'étonnement, & dirigeant ſes yeux vers l'endroit ſur lequel l'inſtrument portait, elle de-

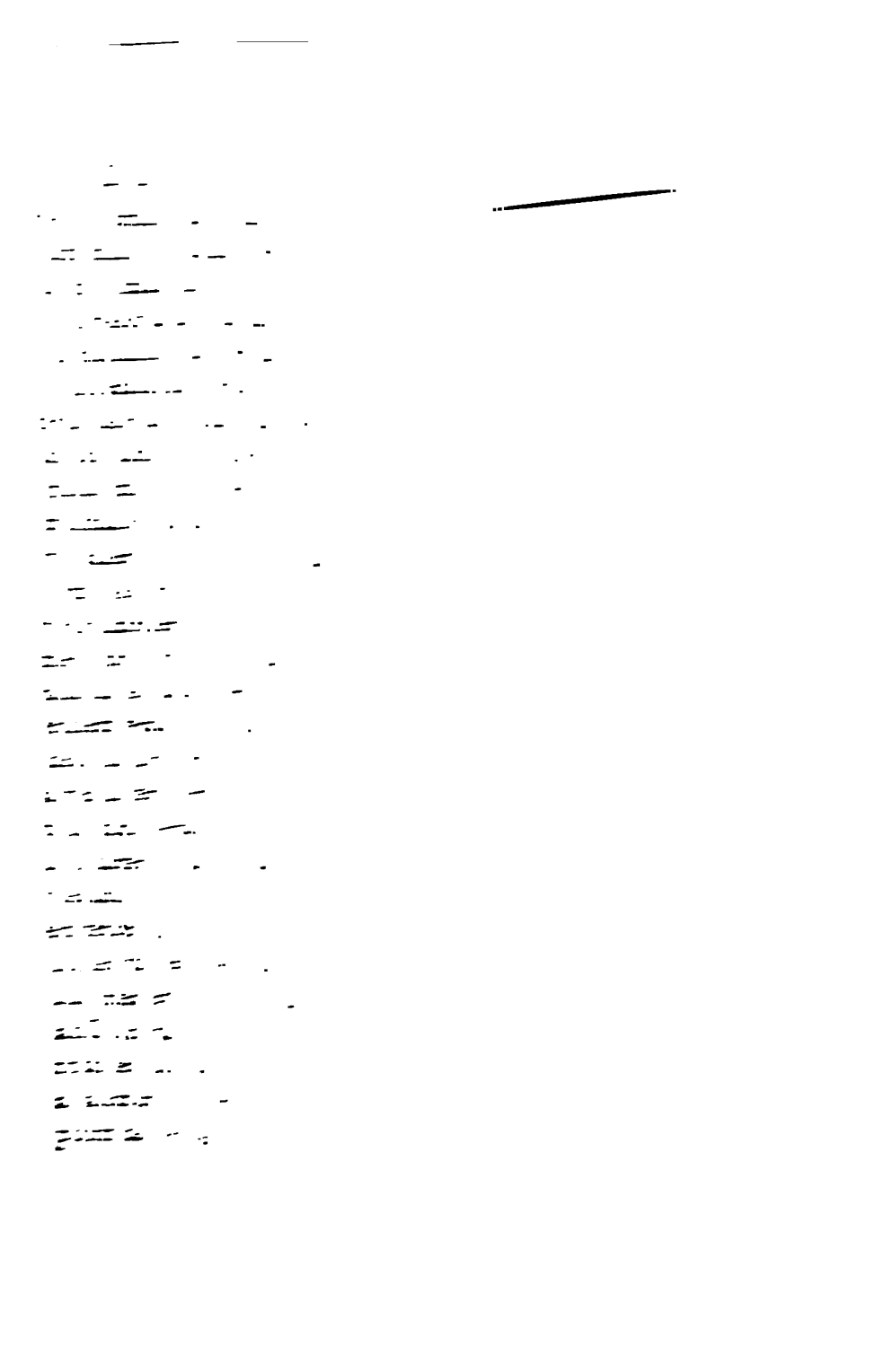
meura quelque tems immobile & ſans parler. Elle retourna au téleſcope, & le quittant de nouveau, elle chercha encore inutilement à voir avec les yeux les objets que le téleſcope lui avait montrés. En les voyant ainſi paraître & diſparaître alternativement, ſa contenance & ſes geſtes exprimaient un mêlange d'étonnement & de plaiſir, que j'entreprendrais vainement de décrire. Je fis emporter le téleſcope, & je l'invitai, elle & pluſieurs chefs qui étaient avec elle, à venir avec moi à bord du vaiſſeau. J'avais en cela pour objet la ſûreté entière du détachement que j'avais envoyé dans le pays; car je penſais que tant qu'on verrait la reine & les principaux habitans entre mes mains, on ſe garderait bien de faire aucune violence à nos gens à terre. Quand nous fûmes à bord, je commandai un bon dîné; mais la reine ne voulut ni boire ni manger. Sa ſuite mangéa de fort bon appétit tout ce qu'on leur ſervit, mais on ne put leur faire boire que de l'eau pure.

Wallis.

Le ſoir nos gens revinrent de leur expédition & parurent au rivage, ſur quoi je renvoyai la reine & ſa ſuite; en partant, elle me demanda par ſignes, ſi je perſiſtais toujours dans ma réſolution de laiſſer l'île au tems que j'avais fixé; & lorſque je lui eus fait entendre qu'il m'était impoſſible de demeurer plus long-tems, elle ex-

Wallis.

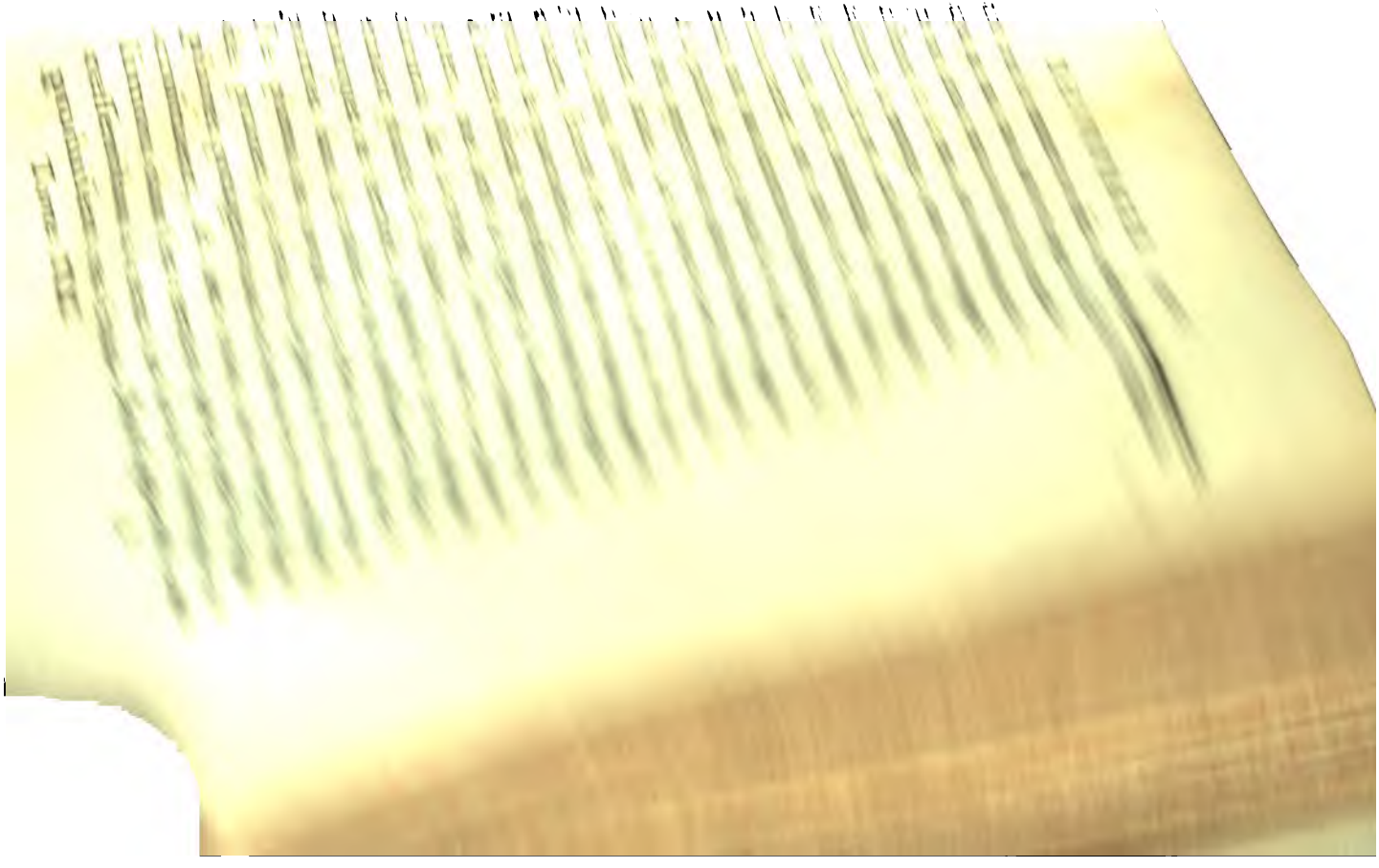
grande quantité de cochons, de volailles & de fruits; le ſol, qui eſt d'une couleur noirâtre, nous parut gras & fertile. La vallée devenant enſuite très-étroite, & le terrein étant eſcarpé d'un côté de la rivière, nous fûmes obligés de marcher tous de l'autre. Dans les endroits où le courant ſe précipite des montagnes, on a creuſé des canaux pour conduire l'eau dans les jardins & les plantations d'arbres fruitiers. Nous apperçûmes dans ces jardins une herbe que les habitans ne nous avaient jamais apportée, & nous vîmes qu'ils la mangeaient crue. Je la goûtai & je la trouvai agréable; ſa faveur reſſemble aſſez à celle de l'épinard des îles d'Amérique, appellé *callaloor*, quoique ſes feuilles en ſoient un peu différentes. Les terreins ſont fermés de haies & forment un coup d'œil agréable; le fruit-à-pain & les pommiers ſont alignés ſur le penchant des collines, & les cocotiers & les bananiers qui demandent plus d'humidité, dans la plaine. Au-deſſous des arbres & ſur les collines, il y a de très-bonne herbe; & nous ne vîmes point de brouſſailles. En avançant, les ſinuoſités de la rivière devenaient innombrables, les collines s'élevaient en montagnes, & nous avions partout de grandes cimes de rochers qui pendaient ſur nos têtes. Notre route était diffi-



Wallis. mais nous n'en découvrîmes aucune trace. Je montrai à tous les habitans que nous rencontrions, le morceau de ſalpêtre qui avait été ramaſſé dans l'île, mais aucun d'eux ne parut le connaître, & je ne pus point avoir d'éclairciſſemens ſur cette matière. Le vieillard commença à être fatigué; & comme il y avait une montagne devant nous, il nous fit ſigne qu'il voulait aller dans ſon habitation : cependant, avant de nous quitter, il fit prendre à ſes compatriotes, qui nous avaient ſi généreuſement fourni des proviſions, le bagage, avec les fruits qui n'avaient pas été mangés, & quelques noix de cocos remplies d'eau fraîche, & il nous donna à entendre qu'ils nous accompagneraient juſqu'au-delà de la montagne. Dès qu'il fut parti, les Otahitiens détachèrent des branches vertes des arbres voiſins, & ils les placèrent devant nous en faiſant pluſieurs cérémonies, dont nous ne connaiſſions pas la ſignification; ils prirent enſuite quelques petits fruits, dont ils ſe peignirent en rouge, & ils exprimèrent de l'écorce d'un arbre, un ſuc jaune qu'ils répandirent en différens endroits de leurs habillemens. Le vieillard nous voyait encore, lorſque nous nous mîmes à gravir la montagne; & s'appercevant que nous avions peine à nous ouvrir un paſſage à travers les ronces & les buiſſons; qui étaient très-épais, il revint ſur

les pas, & dit quelque [illegible]
d'un ton de voix [illegible]
ou trente d'entr'eux, [illegible]
barrasserent le chemin [illegible]
en route de l'eau & de [illegible]
chir ; & ils nous aiderent [illegible]
les plus difficiles, que nous [illegible]
chir sans eux. Les montagnes [illegible]
d'environ un mille [illegible]
ment, & les hommes [illegible]
un mille au-dessus [illegible]
coule dans la vallée [illegible]
en haut, nous nous [illegible]
nous reposer & nous [illegible]
tions en montant que, parvenus [illegible]
découvrions toute [illegible]
des montagnes beaucoup plus [illegible]
où nous étions. La vue [illegible]
délicieuse ; les penchants [illegible]
verts de beaux bois & de vignes [illegible]
là ; les vallées profondes [illegible]
riants ; il y a un plus grand nombre [illegible]
& plus de verdure. Nous [illegible]
rations au-dessus de nous, [illegible]
de la fumée sur les plus grandes [illegible]
étaient à portée de notre vue, [illegible]
rentes que les étincelles [illegible]
sont pas sans danger. [illegible]

Wallis. nous trouvâmes plusieurs ruisseaux qui sortaient des rochers, & nous découvrîmes du sommet quelques maisons que nous n'avions pas remarquées auparavant. Il n'y a aucune partie de ces montagnes qui soit nue, la cime des plus élevées que nous appercevions, est garnie de bois, dont je ne distinguai pas l'espèce; d'autres qui sont de la même hauteur que celle que nous avions montée, sont couvertes de bois sur les côtés; & le sommet, qui est de roc, est couvert de fougère. Il croît dans les plaines qui sont au-dessous, une sorte d'herbe & de plante qui ressemble au jonc. En général, le sol des montagnes & des vallées me parut fertile. Nous vîmes plusieurs tiges de cannes à sucre, grandes, d'un très-bon goût, & qui croissent sans la moindre culture. Je trouvai aussi du gingembre & du tamarin, dont j'ai apporté des échantillons; mais je ne pus me procurer la graine d'aucun arbre, dont la plupart étaient alors en fleur. Après avoir passé le sommet de la montagne à une assez grande distance, je rencontrai un arbre exactement semblable à la fougère, excepté seulement qu'il avait 15 ou 16 pieds de haut. Je le coupai, & je vis que l'intérieur ressemblait aussi à celui de la fougère. Je voulais en rapporter une branche, mais je trouvai qu'elle était trop incommode; & je ne savais pas d'ailleurs quelle difficulté nous essuierions



Wallis. arrivâmes à un endroit très-agréable, à environ trois milles du vaiſſeau ; nous y achetâmes deux cochons & quelques volailles, que les naturels du pays nous apprêtèrent très-bien & fort promptement. Nous y reſtâmes juſqu'à la fraîcheur du ſoir, & nous nous mîmes en marche pour retourner au vaiſſeau, après avoir récompenſé libéralement nos guides, & les gens qui nous avaient procuré un ſi bon dîner. Toute notre compagnie ſe comporta pendant cette journée avec beaucoup d'ordre & d'honnêteté, & nous quittâmes les Otahitiens nos amis, très-contens les uns des autres ».

Le lendemain matin, 26, ſur les ſix heures, la reine vint à bord, comme elle nous l'avait promis, elle nous apportait un préſent de cochons & de volailles, mais elle retourna à terre bientôt après. Le canonnier nous envoya trente cochons avec beaucoup de volailles & de fruits. Nous complétâmes nos proviſions d'eau & de bois, & tînmes tout prêt pour remettre en mer. Pluſieurs habitans que nous avions déja vus, vinrent de l'intérieur du pays ſur le rivage ; par les égards qu'on avait pour quelques-uns d'eux, nous jugeâmes qu'ils étaient d'un rang ſupérieur aux autres. Sur les trois heures de l'après-midi, la reine revint ſur le rivage, très-bien habillée, & ſuivie d'un grand nombre de perſonnes ; elle

Wallis. du vieillard. Le vieillard nous avait dit ſouvent que ſon fils, qui avait environ quatorze ans, s'embarquerait avec nous; le jeune homme paraiſſait y conſentir. Comme il avait diſparu pendant deux jours, je m'informai de lui, dès que je ne le vis plus; ſon père me fit entendre qu'il était allé dans l'intérieur de l'île voir ſes amis, &. qu'il reviendrait aſſez à tems pour notre départ. Nous ne l'avons jamais revu; & j'ai des raiſons de croire que, lorſque le moment de mettre à la voile approcha, la tendreſſe du vieillard avait ſuccombé, & qu'afin de conſerver ſon enfant près de lui, il l'avait caché juſqu'à ce que le vaiſſeau fut parti.

Le lundi 27, à la pointe du jour, nous démarrâmes, & j'envoyai en même tems à terre le grand bateau & le canot, afin de remplir quelques-unes de nos pièces d'eau qui étaient vuides. Dès qu'ils furent près de la côte, ils virent avec ſurpriſe tout le rivage couvert d'habitans; & doutant s'il était prudent de débarquer au milieu d'un ſi grand nombre d'Otahitiens, ils étaient prêts à s'en revenir au vaiſſeau. Dès que les Indiens s'en apperçurent, la reine s'avança, & les invita à deſcendre. Comme elle conjecturait les raiſons qui pouvaient les arrêter, elle fit retirer les naturels du pays de l'autre côté de la rivière. Pendant que nos gens allèrent remplir

les tonneaux, elle mit dans le bateau quelques cochons & des fruits; & lorſqu'ils y rentrèrent, elle voulait à toute force revenir avec eux au vaiſſeau. L'officier cependant, qui avait reçu ordre de n'amener perſonne, ne voulut pas le lui permettre. Voyant que ſes prières étaient inutiles, elle fit lancer en mer une double pirogue, conduite par ſes Indiens. Quinze ou ſeize autres pirogues la ſuivirent, & elles vinrent toutes au vaiſſeau. La reine monta à bord; l'agitation où elle était l'empêchait de parler, & ſa douleur ſe répandit en larmes. Après qu'elle y eut paſſé environ une heure, il s'éleva une briſe; nous levâmes l'ancre & nous mîmes à la voile. Dès qu'elle s'apperçut qu'elle devait abſolument retourner dans ſa pirogue, elle nous embraſſa de la manière la plus tendre, en verſant beaucoup de pleurs; toute ſa ſuite témoigna également un grand chagrin de nous voir partir. Bientôt après nous eûmes calme tout plat; & j'envoyai les bateaux en avant pour nous touer; toutes les pirogues des Otahitiens revinrent alors près de notre bâtiment, & celle qui portait la reine, s'approcha des mantelets de la ſainte-barbe, où ſes gens l'attachèrent. Quelques minutes enſuite, elle alla dans l'avant de ſa pirogue, & s'y aſſit en pleurant, ſans qu'on pût la conſoler. Je lui donnai pluſieurs choſes que je crus pouvoir lui

Wallis.

être utiles, & quelques autres pour ſa parure; elle les reçut en ſilence, & ſans y faire beaucoup d'attention. A dix heures, nous avions dépaſſé le récif, il s'éleva un vent frais; nos amis les Otahitiens, & ſur-tout la reine, nous dirent adieu pour la dernière fois, avec tant de regrets, & d'une façon ſi touchante, que j'eus le cœur ſerré, & que mes yeux ſe remplirent de larmes.

Wallis.

Les habitans de cette île ſont grands, bien faits, agiles, diſpos, & d'une figure agréable. La taille des hommes eſt en général de cinq pieds ſept à cinq pieds dix pouces, & il y en a peu qui ſoient plus petits ou d'une taille plus haute. Celle des femmes eſt de cinq pieds ſix pouces. Le teint des hommes eſt baſané, & ceux qui vont ſur l'eau, l'ont beaucoup plus bronzé que ceux qui vivent toujours à terre. Leurs cheveux ſont ordinairement noirs, mais quelquefois bruns, rouges ou blonds, ce qui eſt digne de remarque, parce que les cheveux de tous les naturels d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique ſont noirs ſans exception. Ils les nouent dans une ſeule touffe ſur le milieu de la tête, ou en deux parties, une de chaque côté; d'autres pourtant les laiſſent flottans, & alors ils bouclent avec beaucoup de roideur; les enfans des deux ſèxes les ont ordinairement blonds. Leurs cheveux ſont arrangés très-proprement, quoiqu'ils ne

caution d'en mettre d'autres en ſentinelle pour n'être pas découverts. Dès que j'en fus informé, je ne m'étonnai plus qu'on arrachât les fers & les clous du vaiſſeau, & qu'il fût en danger d'être mis en pièces. Tout notre monde avait par jour des proviſions fraîches & des fruits autant qu'ils pouvaient en manger, & j'avais été embarraſſé juſqu'alors d'expliquer d'où provenait cette détérioration.

Wallis.

L'habillement des hommes & des femmes eſt de bonne grace, & leur ſied bien; il eſt fait d'une eſpèce d'étoffe blanche, que leur fournit l'écorce d'un arbuſte, & qui reſſemble beaucoup au gros papier de la Chine. Deux pièces de cette étoffe forment leur vêtement; l'une qui a un trou au milieu pour y paſſer la tête, pend depuis les épaules juſqu'à mi-jambe devant & derrière; l'autre a quatre ou cinq verges de longueur & à-peu-près une de largeur; ils l'enveloppent autour de leurs corps ſans la ſerrer. Cette étoffe n'eſt point tiſſue, elle eſt fabriquée comme le papier, avec les fibres ligneuſes d'une écorce intérieure qu'on a miſes en macération, & qu'on a enſuite étendues & battues les unes ſur les autres. Les plumes, les fleurs, les coquillages & les perles ſont partie de leurs ornemens & de leur parure; ce ſont les femmes ſur-tout qui portent les perles. J'en ai acheté environ deux douzaines de petites; elles

ſont d'une couleur aſſez brillante, mais elles ſont toutes écaillées par les trous qu'on y a faits. M. Furneaux en vit pluſieurs dans ſon excurſion à l'Oueſt de l'île; mais il ne put en acheter aucune, quoi qu'il en offrît. Je remarquai que c'eſt ici un uſage univerſel parmi les hommes & les femmes de ſe peindre les feſſes & le derrière des cuiſſes, avec des lignes noires très-ſerrées, & qui repréſentent différentes figures; ils ſe piquent la peau avec la dent d'un inſtrument aſſez reſſemblant à un peigne, & ils mettent dans les trous une eſpèce de pâte compoſée d'huile & de ſuie, qui laiſſe une tache ineffaçable. Les petits garçons & les petites filles au-deſſous de douze ans ne portent point ces marques; nous vîmes quelques hommes dont les jambes étaient peintes en échiquier de la même manière, & il nous parut qu'ils avaient un rang diſtingué & une autorité ſur les autres Inſulaires. Un des principaux ſuivans de la reine nous ſembla beaucoup plus diſpoſé que le reſte des Otahitiens à imiter nos manières, & nos gens, dont il devint bientôt l'ami, lui donnèrent le nom de Jonathan. M. Furneaux le revêtit d'un habit complet à l'Anglaiſe, qui lui allait très-bien. Nos officiers étaient toujours portés à terre, parce qu'il y avait un banc de ſable à l'endroit où nous débarquions; Jonathan, fier de ſa nouvelle

Wallis.

Wallis. parure, ſe faiſait auſſi porter par quelques-uns de ſes gens. Il entreprit bientôt de ſe ſervir du couteau & de la fourchette dans ſes repas; mais lorſqu'il avait pris un morceau avec ſa fourchette, il ne pouvait pas venir à bout de conduire cet inſtrument; il portait ſa main à ſa bouche, entraîné par la force de l'habitude, & le morceau qui était au bout de la fourchette, allait paſſer à côté de ſon oreille.

Les Otahitiens ſe nourriſſent de cochons, de volailles, de chiens & de poiſſons, de fruit-à-pain, de bananes, d'ignames, de pommes & d'un autre fruit aigre, qui n'eſt pas bon en lui-même, mais qui donne un goût fort agréable au fruit-à-pain grillé, avec lequel ils le mangent ſouvent. Il y a dans l'île beaucoup de rats, mais je n'ai pas vu qu'ils les mangeaſſent. La rivière fournit de bons mulets, mais ils ne ſont ni gros, ni en grande quantité. Ils trouvent ſur le récif des conques, des moules & d'autres coquillages qu'ils prennent à la marée baſſe, & qu'ils mangent cruds avec du fruit-à-pain, avant de retourner à terre. La rivière produit auſſi de belles écreviſſes; & à peu de diſtance de la côte, ils pêchent avec des lignes & des hameçons de nacre-de-perle, des perroquets de mer & d'autres eſpèces de poiſſons, qu'ils aiment ſi paſſionnément, qu'ils ne voulurent jamais nous

en venir, [illegible] offrions [illegible] petites [illegible] poitrines de [illegible] ſe ſervaient de [illegible] de ſucres, nous [illegible] mais nous ne [illegible] nous procurions [illegible] çons & de [illegible] adreſſe, nous ne [illegible]

Voici la manière [illegible] mens. Ils aiment [illegible] d'un morceau de [illegible] à peu près comme [illegible] leurs ciſeaux ; [illegible] demi-pied de [illegible] verges de [illegible] avec de gros [illegible] avec de bois [illegible] noix de [illegible] chandes, [illegible] cendres ſur [illegible] couche de [illegible] placent [illegible] enveloppe de [illegible] cochon, [illegible] & ils le [illegible] Lorſqu'il eſt [illegible]

Wallis.

charbons, & ils mettent par-deſſus une autre couche de fruits-à-pain & d'ignames, également enveloppés dans des feuilles de plane; ils y répandent enſuite le reſte des cendres, des pierres chaudes, & beaucoup de feuilles de cocos; ils revêtent le tout de terre, afin d'y concentrer la chaleur. Ils ouvrent le trou après un certain temps, proportionné au volume de ce qu'on y fait cuire; ils en tirent les alimens qui ſont tendres, pleins de ſuc, &, ſuivant moi, beaucoup meilleurs que ſi on les avait apprêtés de toute autre manière : le jus des fruits, & l'eau ſalée, forment toutes leurs ſauces. Ils n'ont pas d'autres couteaux que des coquilles, avec leſquelles ils découpent très-adroitement, & dont ils ſe ſervent toujours.

Notre canonnier, pendant la tenue du marché, avait coutume de dîner à terre; il n'eſt pas poſſible de décrire l'étonnement & la ſurpriſe qu'ils témoignèrent, lorſqu'ils virent qu'il faiſait cuire ſon cochon & ſa volaille dans une marmite. J'ai obſervé plus haut qu'ils n'ont point de vaſe ou poterie qui aille au feu, & qu'ils n'ont aucune idée de l'eau chaude & de ſes effets. Dès que le vieillard fut en poſſeſſion du pot de fer que nous lui avions donné, lui & ſes amis y firent bouillir leurs aliments. La reine & pluſieurs des chefs qui avaient reçu de nous des marmites,

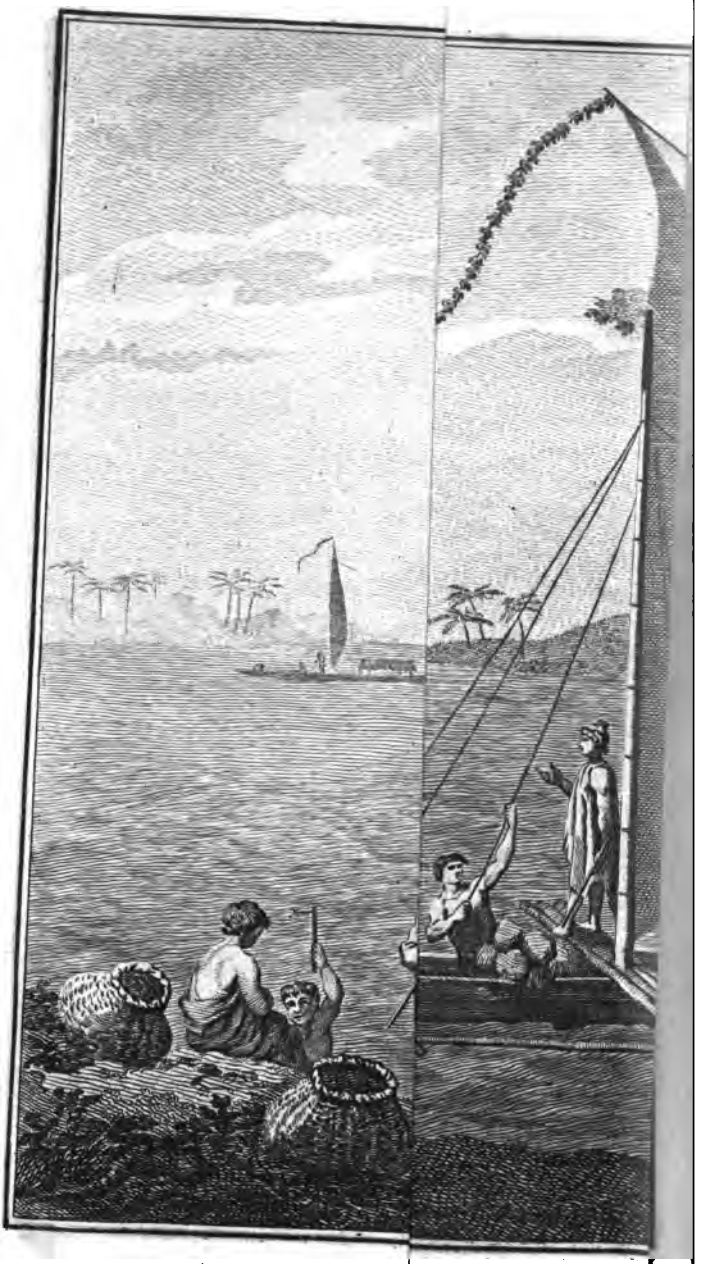
s'en servaient communément ; & ils Orientaux allaient en foule voir ces instrumens, comme la populace va contempler un spectacle de monstres & de monumens, dans un pays d'Europe. Il nous parut qu'ils n'en avaient point que de l'eau, & qu'ils ignoraient entièrement l'art de faire fermenter le suc des végétaux, pour en tirer une liqueur enivrante. Nous avons dit qu'il y a dans l'île des cannes à sucre, mais à ce qu'il nous semble, ils n'en font point d'autre usage que de les manger, & même cela ne leur arrive pas habituellement. Ils se nourrissent seulement de poisson, qu'ils prennent par milliers dans les lacs de leur cette île.

Nous avons lu en quelque part, que les Chinois se connaissent en astrologie judiciaire & aux enchantemens ; nous imputâmes par leurs armes & les chemises que portaient quelques-uns d'eux, qu'ils font quelquefois en guerre. Nous vîmes, par le grossier de ces étoffes, qu'ils étaient les dupes des diseurs de bonne aventure qui avaient fasciné les yeux, les mains, & d'autres armes encore. Nous remarquâmes aussi par-là, qu'ils avaient sur les peuples dont ils étaient environnés, & dont ils étaient plus éloignés, à-peu-près les mêmes avantages que ceux-ci avaient sur eux. Comme nous étions sur la fin de l'été, il ne fit pas encore

Wallis.

s'efforça de la tirer avec un canif; mais, après avoir fait beaucoup ſouffrir le patient, il fut obligé d'abandonner l'entrepriſe. Notre vieil Otahitien, préſent à cette ſcène, appella alors un de ſes compatriotes qui était de l'autre côté de la rivière. Celui-ci examina le pied du matelot & courut ſur le champ au rivage. Il prit une coquille qu'il rompit avec ſes dents; & au moyen de cet inſtrument, il ouvrit la plaie & en arracha l'écharde dans l'eſpace d'une minute. Sur ces entrefaites, le vieillard qui était allé à quelques pas dans le bois, rapporta une eſpèce de gomme qu'il appliqua ſur la bleſſure; il l'enveloppa d'un morceau d'étoffe, & dans deux jours le matelot fut parfaitement guéri. Nous apprîmes enſuite que cette gomme diſtille d'un prunier; notre chirurgien s'en procura & l'employa avec beaucoup de ſuccès comme un baume vulnéraire.

J'ai déja décrit les habitations de ces heureux Inſulaires; outre leurs maiſons, nous vîmes des hangars fermés, & ſur les poteaux qui ſoutiennent ces édifices pluſieurs figures groſſièrement ſculptées, d'hommes, de femmes, de chiens & de cochons. Nous nous apperçûmes que les naturels du pays entraient de temps en temps dans ces édifices d'un pas lent & avec la contenance de la douleur, & nous conjecturâmes



E PLUSIEUI

ue c'étaient les cimetières où ils dépoſaient
urs morts. Le milieu des hangars était bien Wallis.
avé avec de grandes pierres rondes; mais il
ous parut qu'on n'y marchait pas ſouvent; car
herbe y croiſſait par-tout. Je me ſuis appliqué
vec une attention particulière, à découvrir ſi les
Otahitiens avaient un culte religieux; mais je
n'en ai pas pu reconnaître la moindre trace.

Les pirogues de ces peuples ſont de trois
ſpèces différentes. Quelques-unes ſont compo-
ſées d'un ſeul arbre & portent de deux à ſix
ommes. Ils s'en ſervent ſur-tout pour la pêche,
& nous en avons toujours vu un grand nombre
ccupées ſur le récif. D'autres ſont conſtruites de
planches, jointes enſemble très-adroitement;
elles ſont plus ou moins grandes, & portent de
dix à quarante hommes. Ordinairement ils en atta-
chent deux enſemble, & entre l'un & l'autre ils
dreſſent deux mâts. Les pirogues ſimples n'ont
qu'un mât au milieu du bâtiment & un balan-
cier ſur un des côtés. Avec ces navires ils font
voile bien avant dans la mer, & probablement
juſques dans d'autres îles, d'où ils rapportent des
fruits du plane, des bananes, des ignames, qui
ſemblent y être plus abondans qu'à Otahiti. Ils
ont une troiſième eſpèce de pirogues, qui pa-
raiſſent deſtinées principalement aux parties de
plaiſir & aux fêtes d'appareil; ce ſont de grands

Wallis.

bâtimens ſans voiles, dont la forme reſſemble aux gondoles de Veniſe; ils élèvent au milieu une eſpèce de toît, & ils s'aſſéient les uns deſſus, les autres deſſous. Aucun de ces derniers bâtimens n'approcha du vaiſſeau, excepté le premier & le ſecond jour de notre arrivée; mais nous en voyions trois ou quatre fois par ſemaine, une proceſſion de huit ou dix, qui paſſaient à quelque diſtance de nous, avec leurs enſeignes déployées & beaucoup de petites pirogues à leur ſuite, tandis qu'un grand nombre d'habitans les ſuivaient en courant le long du rivage. Ordinairement ils dirigeaient leur marche vers la pointe extérieure d'un récif, ſitué à environ quatre milles à l'oueſt de notre mouillage : après s'y être arrêtés l'eſpace d'une heure, ils s'en retournaient. Ces proceſſions, cependant, ne ſe font jamais que dans un beau temps, & tous les Otahitiens qui ſont à bord ſont parés avec plus de ſoin, quoique dans les autres pirogues ils ne portent qu'une pièce d'étoffe autour de leurs reins. Les rameurs & ceux qui gouvernaient le bâtiment étaient habillés de blanc; les Otahitiens aſſis ſur le toît & deſſous, étaient vêtus de blanc & de rouge, les deux hommes montés ſur la proue de chaque pirogue, étaient habillés tout en rouge. Nous allions quelquefois dans nos bateaux pour les examiner; & quoique nous n'en approchaſſions

chaſſions jamais de plus d'un mille, nous les voyions pourtant avec nos lunettes auſſi diſtinctement que ſi nous avions été au milieu d'eux. Wallis.

Ils fendent un arbre dans la direction de ſes fibres, en planches auſſi minces qu'il leur eſt poſſible; & c'eſt de ces morceaux de bois qu'ils conſtruiſent leurs pirogues. Ils abattent d'abord l'arbre avec une hache faite d'une eſpèce de pierre dure & verdâtre, à laquelle ils adaptent un manche fort adroitement. Ils coupent enſuite le tronc ſuivant la longueur dont ils veulent en tirer des planches. Voici comment ils s'y prennent pour cette opération. Ils brûlent un des bouts, juſqu'à ce qu'il commence à ſe gercer, & ils le fendent enſuite avec des coins d'un bois dur. Quelques-unes de ces planches ont deux pieds de largeur & quinze à vingt de long. Ils en applaniſſent les côtés avec de petites haches qui ſont également de pierre; ſix ou huit hommes travaillent quelquefois ſur la même planche; comme leurs inſtrumens ſont bientôt émouſſés, chaque ouvrier a près de lui une coque de noix de coco, remplie d'eau, & une pierre polie, ſur laquelle il aiguiſe ſa hache preſque à toutes les minutes. Ces planches ont ordinairement l'épaiſſeur d'un pouce; ils en conſtruiſent un bateau, avec toute l'exactitude que pourrait y mettre un habile charpentier. Afin de joindre ces planches,

Wallis. ils ſont des trous avec un os attaché à un bâton qui leur ſert de villebrequin; dans la ſuite ils ſe ſervirent pour cela de nos clous avec beaucoup d'avantage : ils paſſent dans ces trous une corde treſſée qui lie fortement les planches l'une à l'autre. Les coutures ſont calfatées avec des joncs ſecs, & tout l'extérieur du bâtiment eſt enduit d'une gomme que produiſent quelques-uns de leurs arbres, & qui remplace très-bien l'uſage de la poix.

Le bois dont ils ſe ſervent pour leurs grandes pirogues, eſt une eſpèce de pommier très-droit, & qui s'élève à une hauteur conſidérable. Nous en meſurâmes pluſieurs, qui avaient près de huit pieds de circonférence au tronc, & vingt à quarante de contour, à la hauteur des branches, & qui étaient par-tout à peu près de la même groſſeur. Notre charpentier dit qu'à d'autres égards ce n'était pas un bon bois de conſtruction, parce qu'il eſt très-léger. Les petites pirogues ne ſont que le tronc creuſé d'un arbre à-pain, qui eſt encore plus léger & plus ſpongieux. Le tronc a environ ſix pieds de circonférence, & l'arbre en a vingt, à la hauteur des branches.

Les principales armes des Otahitiens ſont les maſſues, les bâtons noueux par le bout, & les pierres qu'ils lancent avec la main ou avec une fronde. Ils ont des arcs & des flèches; la flèche

Wallis.

ſont les ſeuls inſectes incommodes que nous ayions vus.

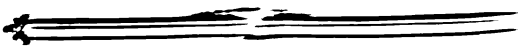
La partie ſud-eſt de l'île ſemble être mieux cultivée & plus peuplée que celle où nous débarquâmes; chaque jour il en arrivait des bateaux chargés de différens fruits; & les proviſions étaient alors dans notre marché en plus grande quantité, & à plus bas prix que lorſqu'il n'y avait que les fruits du canton voiſin de notre mouillage.

Le flux & le reflux de la marée y ſont peu conſidérables, & ſon cours eſt irrégulier, parce qu'elle eſt maîtriſée par les vents. Il faut pourtant remarquer que les vents y ſoufflent d'ordinaire de l'eſt au ſud-ſud-eſt, & que ce ſont le plus ſouvent de petites briſes.

Le ſéjour d'Otahiti fut très-ſalutaire à tout l'équipage, & au-delà de ce que nous en attendions; car en quittant l'île nous n'avions pas un ſeul malade à bord, excepté mes deux lieutenans & moi; & même nous entrions en convaleſcence, quoique nous fuſſions encore bien faibles.

Il eſt certain qu'aucun de nos gens n'y contracta la maladie vénérienne; comme ils eurent commerce avec un grand nombre de femmes, il eſt extrêmement probable qu'elle n'étoit pas encore répandue dans cette île. Cependant le capitaine

Wallis. de confirmer le rapport du chirurgien. J'ai déposé à l'Amirauté une copie de la liſte des malades pendant mon voyage; elle a été ſignée ſous mes yeux par les convaleſcens; elle contient le rapport du chirurgien écrit de ma propre main, & enſuite mon certificat. On y voit, qu'excepté un malade renvoyé en Angleterre ſur la Flûte, le dernier enregiſtré pour maladie vénérienne, eſt déclaré, par ſa ſignature & la mienne, & par le rapport du chirugien, avoir été guéri le 27 décembre 1766, près de ſix mois avant notre arrivée à Otahiti, où nous débarquâmes le 19 juin 1767, & que le premier inſcrit pour la même maladie, en nous en revenant, a été mis entre les mains du chirurgien le 26 février 1768, ſix mois après que nous eûmes quitté l'île, d'où nous partîmes le 26 juillet 1767. Tout l'équipage a donc été exempt de mal vénérien pendant quatorze mois & un jour, & nous avons paſſé le milieu de cet eſpace de temps à Otahiti; enfin j'ajouterai que le premier qui fut inſcrit ſur la liſte, comme attaqué du mal vénérien, en nous en revenant, avait contracté ſa maladie au cap de *Bonne-Eſpérance*, où nous étions alors ».



Bougainville

ridionale, éloignées de la côte des Patagons de l'entrée du détroit de Magellan d'environ à 90 lieues. Des Malouines, M. de Bougainville retourna au Bréſil, & joignit à Rio-Janéiro la flûte l'*Etoile*. Les deux navires remirent à la voile pour paſſer enſemble dans la mer du Sud par le détroit de Magellan, que M. de Bougainville appelle, comme tous les navigateurs,

Nimborum patriam, loca fœta furentibus auſtris.

Nous le ſuivrons un moment dans ſon paſſage, & nous nous arrêterons avec lui à la côte des Patagons.

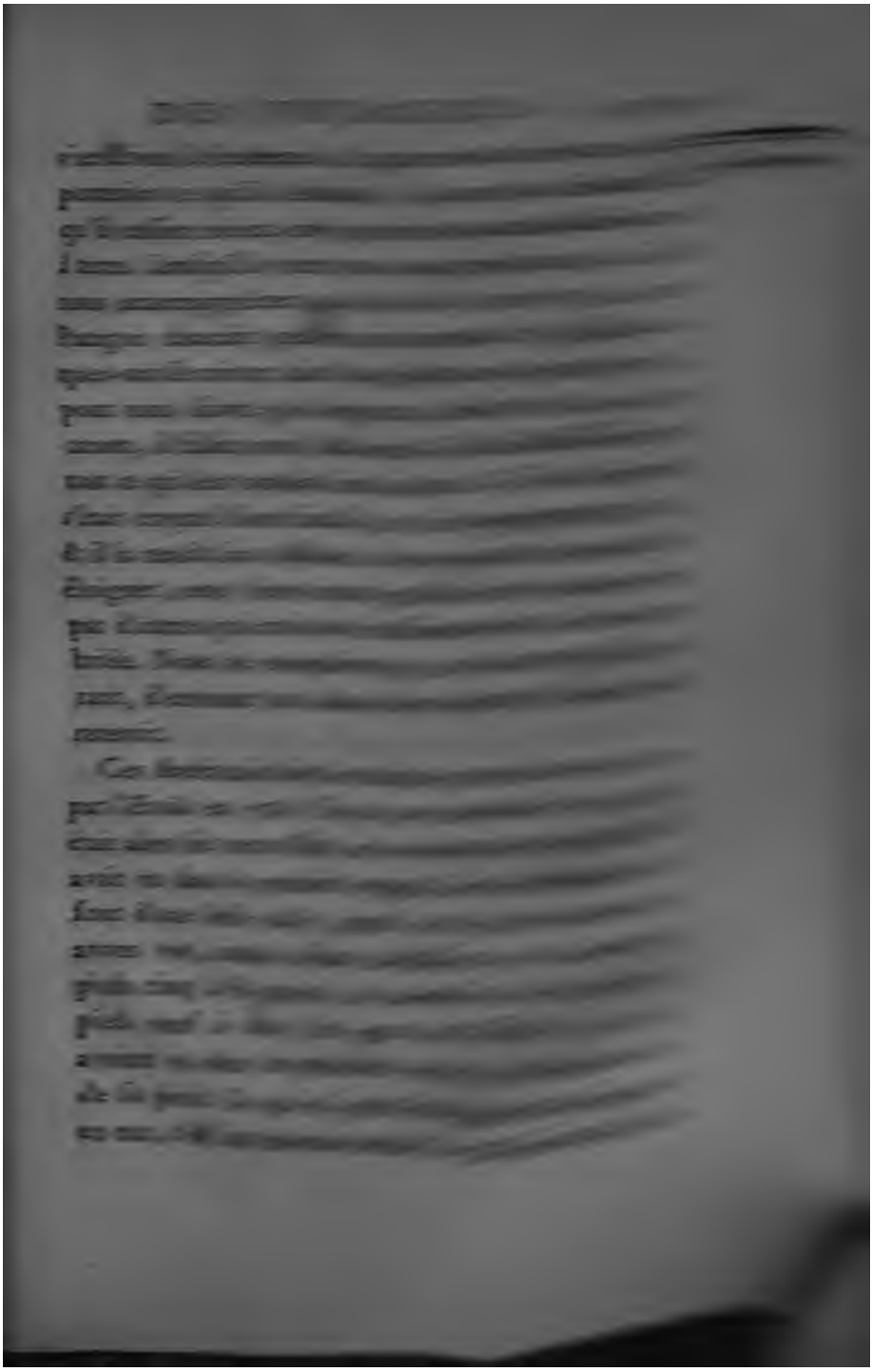
« Dès que nous fûmes mouillés dans la baie Boucault, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'*Etoile*. Nous nous y embarquâmes au nombre de dix officiers armés chacun de nos fuſils, & nous allâmes deſcendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous pied à terre, que nous vîmes venir à nous ſix Américains à cheval & au grand galop. Ils deſcendirent de cheval à cinquante pas, & ſur-le-champ accoururent au-devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendaient les mains & les appuyaient contre les nôtres. Ils nous ſerraient enſuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua*, que nous répétions

des hommes. C'était celle de Macaon, le médecin des dieux, & on trouverait pluſieurs Macaons chez les ſauvages du Canada.

Bougainville

Nous échangeâmes quelques bagatelles précieuſes à leurs yeux, contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demandèrent par ſignes du tabac à fumer, & le rouge ſemblait les charmer : auſſi-tôt qu'ils appercevaient ſur nous quelque choſe de cette couleur, ils venaient paſſer la main deſſus & témoignaient en avoir grande envie. Au reſte, à chaque choſe qu'on leur donnait, à chaque careſſe qu'on leur faiſait, le *chaoua* recommençait : c'était des cris à étourdir. On s'aviſa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laiſſant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avaient avalée, ils ſe frappaient avec la main ſur la gorge & pouſſaient en ſoufflant un ſon tremblant & inarticulé, qu'ils terminaient par un roulement avec les lèvres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un ſpectacle aſſez biſarre.

Cependant le ſoleil s'approchait de ſon couchant, & il était temps de ſonger à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y diſpoſions, ils en parurent fâchés ; ils nous faiſaient ſigne d'attendre & qu'il allait encore venir des leurs. Nous leur fîmes entendre que nous re-



Bougainville

leur tête & l'épaiſſeur de leurs membres. Ils ſont robuſtes & bien nourris, leurs nerfs ſont tendus, leur chair eſt ferme & ſoutenue; c'eſt l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de ſucs, a pris tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible; leur figure n'eſt ni dure ni déſagréable; pluſieurs l'ont jolie; leur viſage eſt rond & un peu plat; leurs yeux ſont vifs; leurs dents extrêmement blanches n'auraient pour Paris que le défaut d'être larges; ils portent de longs cheveux noirs attachés ſur le ſommet de la tête. J'en ai vu qui avaient ſous le nez des mouſtaches plus longues que fournies. Leur couleur eſt bronzée comme l'eſt ſans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone-Torride, que de ceux qui naiſſent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avaient les joues peintes en rouge; il nous a paru que leur langue était douce, & rien n'annonce en eux un caractère féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être allaient-elles venir; car ils voulaient toujours que nous attendiſſions, & ils avaient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paraiſſait être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en allait arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons eſt le même

Bougainville

teaux de fabrique Anglaiſe leur avaient vraiſemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étaient ſellés & bridés à la manière des habitans de la rivière de la Plata. Un Patagon avait à ſa ſelle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir treſſé, enfin tout un harnois eſpagnol. Leur nourriture principale paraît être la moëlle & la chair des guanaques & des vigognes. Pluſieurs en avaient des quartiers attachés ſur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux cruds. Ils avaient auſſi avec eux des chiens petits & vilains, leſquels, ainſi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare ſur cette côte & même ſur le terrain.

Aucun d'eux ne paraiſſait avoir de ſupériorité ſur les autres; ils ne témoignaient même aucune eſpèce de déférence pour deux ou trois vieillards qui étaient dans cette bande. Il eſt très-remarquable que pluſieurs nous ont dit les mots eſpagnols ſuivans *mânana*, *muchacho*, *bueno chico*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenſes de l'Amérique méridionale, ſans ceſſe à cheval, hommes, femmes & enfans, ſuivant le gibier ou les beſtiaux dont ces plaines ſont couvertes, ſe vêtiſſant & ſe cabanant avec des peaux,

ils ont encore vraiſemblablement avec les Tartares cette reſſemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en diſant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'eſt celle des Patagons ».

Bougainville

Nous n'omettrons pas un avis important qu'il donne aux navigateurs, au ſujet de ce terrible paſſage du détroit de Magellan, dans lequel il éprouva, comme tant d'autres, des peines & des fatigues. « Malgré les difficultés que nous avons » eſſuyées, dit-il, je conſeillerai toujours de » préférer cette route à celle du cap Horn, de- » puis le mois de ſeptembre juſqu'à la fin de » mars. Dans les autres mois de l'année, quand » les nuits ſont de ſeize, dix-ſept & dix-huit » heures, je prendrais le parti de paſſer à mer » ouverte. Le vent contraire & la groſſe mer » ne ſont pas des dangers, au lieu qu'il n'eſt » pas ſage de paſſer à tâtons entre les terres. On » ſera ſans doute retenu quelque temps dans le » détroit; mais ce retard n'eſt pas en pure perte. » On y trouve en abondance de l'eau, du bois » & des coquillages, quelquefois auſſi de très- » bons poiſſons; & aſſurément je ne doute pas » que le ſcorbut ne fît plus de dégat dans un » équipage qui ſerait parvenu à la mer occi- » dentale en doublant le cap Horn, que dans

Bougainville

» celui qui ſera entré par le détroit de Ma-
» gellan. Quand nous en ſortîmes, nous n'avions
» perſonnes ſur les cadres ».

Le ſéjour de M. de Bougainville dans l'île d'Otahiti mérite d'autant plus d'attention, que les lecteurs pourront comparer ce qu'il en rapporte, avec le récit des capitaines Anglais Wallis & Cook, qui tous deux & ſur-tout le dernier, ſe ſont fort étendus ſur ces Inſulaires, de tous ceux de la mer du ſud, les plus ſociables & les plus policés.

« Le 2 avril à dix heures du matin nous apperçumes dans le nord-nord-eſt une montagne haute & fort eſcarpée qui nous parut iſolée; je la nommai *le Boudoir* ou *le pic de la Boudeuſe*. Nous courions au nord pour la reconnaître, lorſque nous eûmes la vue d'une autre terre dans l'oueſt-quart-nord-oueſt, dont la côte non moins élevée offrait à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent beſoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraîchiſſemens, & on ſe flattait de les trouver ſur cette terre. Il fit preſque calme tout le jour. La briſe ſe leva le ſoir, & nous courûmes ſur la terre juſqu'à deux heures du matin que nous remîmes pendant trois heures le bord au large. Le ſoleil ſe leva enveloppé de nuages & de brume, & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous revîmes la terre

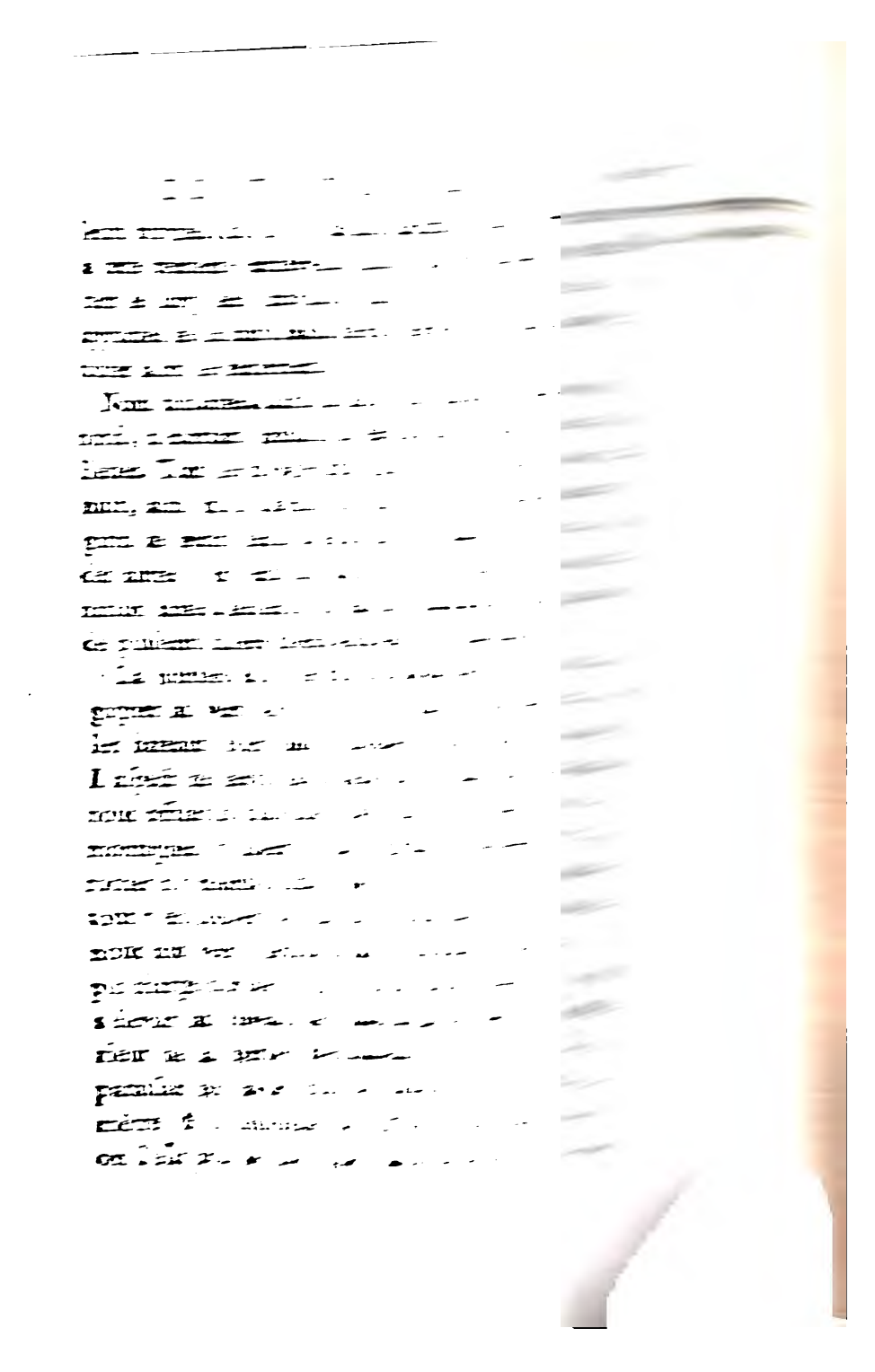
terre, dont la pointe méridionale nous reſtait à oueſt-quart-nord-oueſt; on n'appercevait plus le pic de la Boudeuſe que du haut des mâts. Les vents ſoufflaient du nord au nord-nord-eſt, & nous tînmes le plus près pour atterrer au vent de l'île. En approchant nous apperçûmes, au-delà de ſa pointe du nord, une autre terre éloignée plus ſeptentrionale encore, ſans que nous puſſions alors diſtinguer ſi elle tenait à la première île, ou ſi elle en formait une ſeconde. Bougainville.

Pendant la nuit du 3 au 4 nous louvoyâmes pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vîmes avec joie briller de toutes parts ſur la côte, nous apprirent qu'elle était habitée. Le 4 au lever de l'aurore nous reconnûmes que les deux terres qui la veille nous avaient paru ſéparées, étaient unies enſemble par une terre plus baſſe qui ſe courbait en arc, & formait une baie ouverte au nord-eſt. Nous courions à pleines voiles vers la terre préſentant au vent de cette baie, lorſque nous apperçûmes une pirogue qui venait du large & voguait vers la côte, ſe ſervant de ſa voile & de ſes pagaies. Elle nous paſſa de l'avant, & ſe joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'île accouraient au-devant de nous. L'une d'elles précédait les autres; elle était conduite par douze hommes nuds, qui nous préſentèrent des branches de

Bougainville

bananiers, & leurs démonſtrations atteſtaient que c'était-là le rameau d'olivier. Nous leur répondîmes par tous les ſignes d'amitié dont nous pûmes nous aviſer; alors ils accoſtèrent le navire, & l'un d'eux, remarquable par ſon énorme chevelure hériſſée en rayons, nous offrit avec ſon rameau de paix un petit cochon & un *régime* de bananes. Nous acceptâmes ſon préſent, qu'il attacha à une corde qu'on lui jetta; nous lui donnâmes des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers préſens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, & toutes à balancier, environnèrent les deux vaiſſeaux. Elles étaient chargées de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays. L'échange de ces fruits, délicieux pour nous, contre toutes ſortes de bagatelles, ſe fit avec bonne-foi, mais ſans qu'aucun des Inſulaires voulût monter à bord. Il fallait entrer dans leurs pirogues ou montrer de loin les objets d'échange; lorſqu'on était d'accord, on leur envoyait au bout d'une corde un panier ou un filet; ils y mettaient leurs effets, & nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne-foi qui nous fit bien augurer de leur caractère. D'ailleurs nous ne vîmes aucune eſpèce d'armes dans

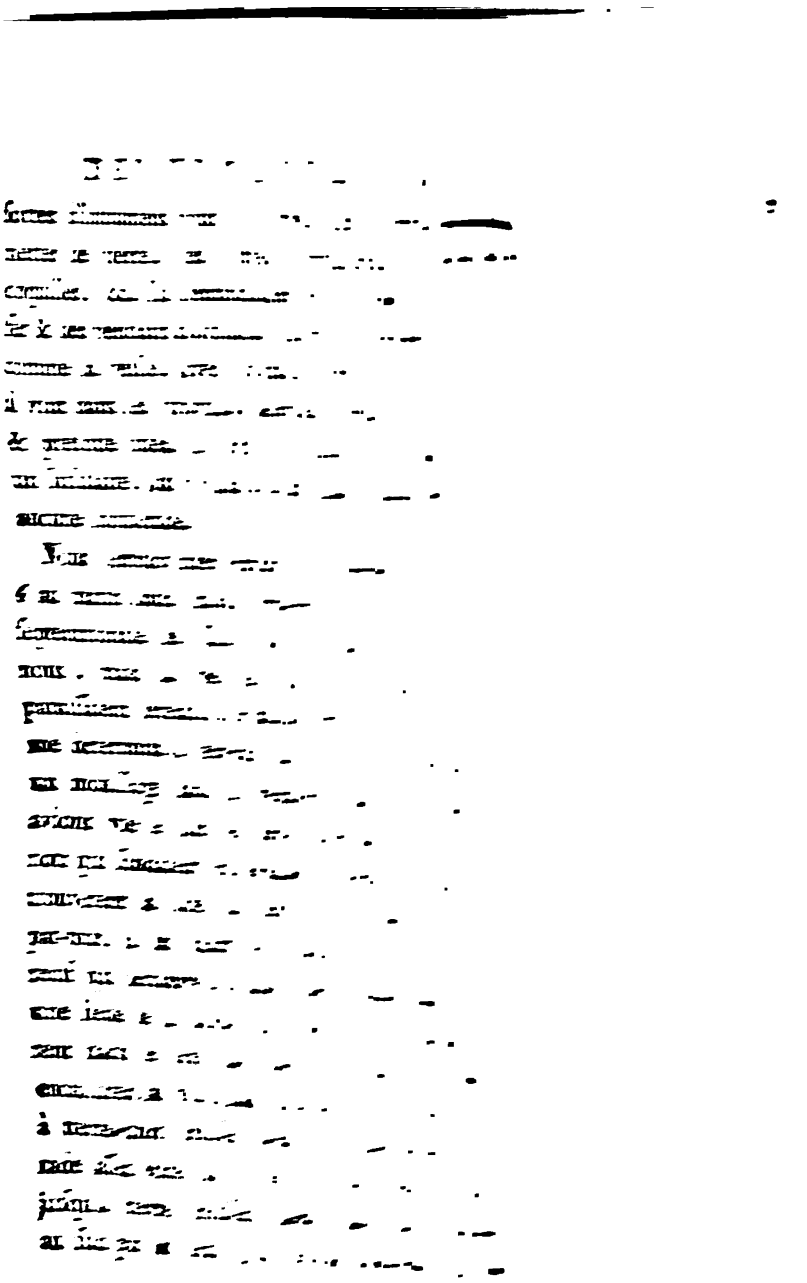


Bougainville

hauteur immenſe, que la main d'un décorateur habile aurait parée de guirlandes de feuillages. Les terreins élevés ſont entrecoupés de prairies & de boſquets, & dans toute l'étendue de la côte il règne ſur les bords de la mer, au pied du pays haut, une liſière de terre baſſe & unie, couverte de plantations. C'eſt-là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits, nous appercevions les maiſons des Inſulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle caſcade qui s'élançait du haut des montagnes, & précipitait à la mer ſes eaux écumantes. Un village était bâti au pied, & la côte y paraiſſait ſans briſans. Nous deſirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; ſans ceſſe on ſondait des navires, & nos bateaux ſondaient juſqu'à terre : on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut ſe réſoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étaient revenues au navire dès le lever du ſoleil, & toute la journée on fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce; outre les fruits de l'eſpèce de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchiſſemens, tels que poules & pigeons, les Inſulaires apportèrent avec eux toutes



Bougainville

ſe joindre à celui qui bordait la côte. Nos canots avaient ſondé par-tout ſur un fond de ſable, & ils avaient reconnu pluſieurs petites rivières commodes pour faire l'eau. Sur le récif du côté du nord il y a trois îlots.

Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, & ſur le champ nous fîmes route pour y entrer. Nous rangeâmes la pointe du récif de ſtribord en entrant, & dès que nous fûmes en-dedans, nous mouillâmes notre première ancre ſur trente-quatre braſſes, fond de ſable gris, coquillages & gravier, & nous étendîmes auſſitôt une ancre à jet dans le nord-oueſt pour y mouiller notre ancre d'affourche. L'*Etoile* paſſa au vent à nous, & mouilla dans le nord à une encablure. Dès que nous fûmes affourchés, nous amenâmes baſſes vergues & mâts de hune.

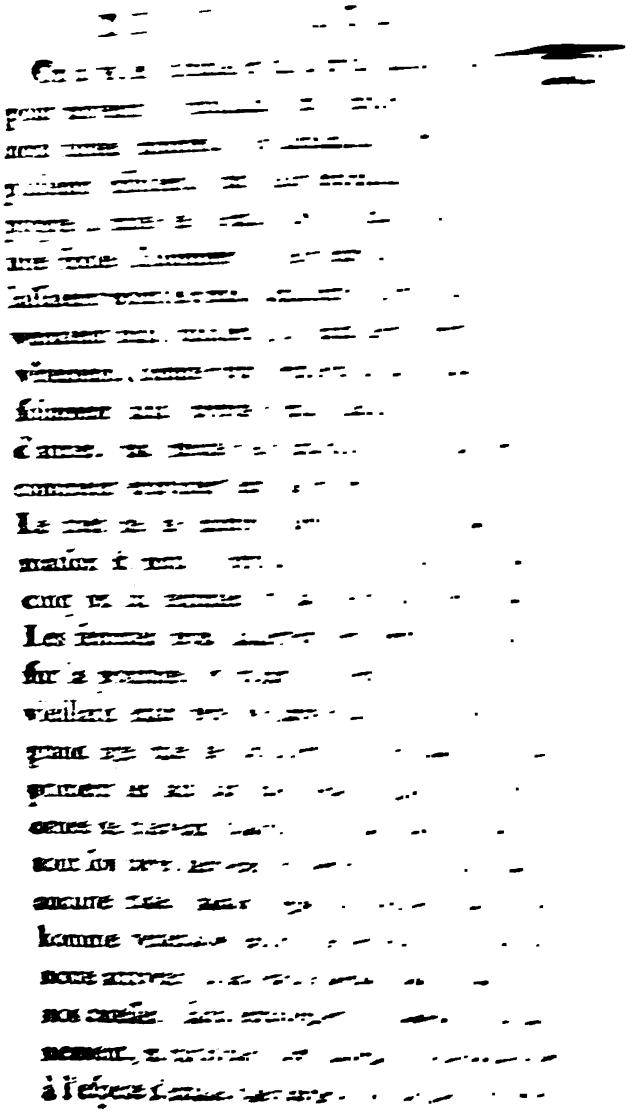
A meſure que nous avions approché la terre, les Inſulaires avaient environné les navires. L'affluence des pirogues fut ſi grande autour des vaiſſeaux, que nous eûmes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venaient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous demandaient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cedent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes,

& ou
dispute
ces
les vieilles
ou le
lorsque
ges, ou
découvrir
ait
me,
encore
pendant
pas. Les
s'étonnerent
faient de
terre, &
traient la
sance
rir au travail
quatre
depuis
Malgré
prendre, il
vint sur
écoutées qui
écoutée sur
ceux qui
négligemment

Bougainville

parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots & soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabestan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés ; le moins difficile n'avait pas été de parvenir à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillèrent dans un instant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, & firent approcher la fille, en la pressant de contenter les desirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre.



Bougainville.

peuple, ſon air rêveur & ſoucieux ſemblait annoncer qu'il craignait que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le ſein du repos, ne fuſſent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laiſſa la liberté de conſidérer l'intérieur de la maiſon. Elle n'avait aucun meuble, aucun ornement qui la diſtinguât des caſes ordinaires, que ſa grandeur. Elle pouvait avoir quatre-vingt pieds de long ſur vingt pieds de large. Nous y remarquâmes un cylindre d'oſier, long de trois ou quatre pieds & garni de plumes noires, lequel était ſuſpendu au toit, & deux figures de bois que nous prîmes pour des idoles. L'une, c'était le Dieu, était debout contre un des piliers : la Déeſſe était vis-à-vis, inclinée le long du mur qu'elle ſurpaſſait en hauteur, & attachée aux roſeaux qui le forment. Ces figures mal faites & ſans proportions avaient environ trois pieds de haut, mais elles tenaient à un piédeſtal cylindrique, vuidé dans l'intérieur & ſculpté à jour. Il était fait en forme de tour, & pouvait avoir ſix à ſept pieds de hauteur, ſur un pied de diamètre; le tout était d'un bois noir fort dur.

Le chef nous propoſa enſuite de nous aſſeoir ſur l'herbe au-dehors de ſa maiſon, où il fit apporter des fruits, du poiſſon grillé & de l'eau; pendant le repas, il envoya chercher quelques

pièces d'étoffes, & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne reſſemble pas mal à celle de ces fraiſes immenſes qu'on portait du tems de François I. Il en paſſa un au col du chevalier Doraiſon, l'autre au mien, & diſtribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorſque le chevalier de Suzannet s'apperçut qu'il lui manquait un piſtolet, qu'on avait adroitement volé dans ſa poche. Nous le fîmes entendre au chef qui, ſur le champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnaient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtâmes ſes recherches, en tâchant ſeulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourrait être la victime de ſa friponnerie, & que ſon larcin lui donnerait la mort. Bougainville

Le chef & tout le peuple nous accompagnèrent juſqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fûmes arrêtés par un inſulaire d'une belle figure, qui, couché ſous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui ſervait de ſiége. Nous l'acceptâmes; cet homme alors ſe pencha vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien ſoufflait avec le nez, il nous chanta lentement une chanſon, ſans doute anacréontique : ſcène charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre inſulaires vinrent

Bougainville

avec confiance ſouper & coucher à bord. Nous leur fîmes entendre flûte, baſſe, violon, & nous leur donnâmes un feu d'artifice compoſé de fuſées & de ſerpentaux. Ce ſpectacle leur cauſa une ſurpriſe mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom eſt *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules & le piſtolet qui avait été pris la veille chez lui. Cet acte de juſtice nous en donna bonne idée. Cependant nous fîmes dans la matinée toutes nos diſpoſitions pour deſcendre à terre nos malades & nos pièces à l'eau; & les y laiſſer en établiſſant une garde pour leur ſûreté. Je deſcendis l'après-midi avec armes & bagages, & nous commençâmes à dreſſer le camp ſur les bords d'une petite rivière, où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe ſous les armes, & les préparatifs du campement, ſans paraître d'abord ſurpris ni mécontent. Toutefois quelques heures après, il vint à moi accompagné de ſon père & des principaux du canton, qui lui avaient fait des repréſentations à cet égard, & me fit entendre que notre ſéjour à terre leur déplaiſait, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il fallait coucher la nuit à bord de nos vaiſſeaux. J'inſiſtai ſur l'établiſſement du camp, lui faiſant comprendre qu'il nous était néceſſaire pour faire de l'eau,

du bois, & rendre plus faciles les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un second conſeil, à l'iſſue duquel Ereti vint me demander ſi nous reſterions ici toujours, ou ſi nous comptions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en ſigne duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; ſur cela, nouvelle aſſemblée à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paraiſſait avoir du poids dans le conſeil, voulait réduire à neuf les jours de notre campement; j'inſiſtai pour le nombre que j'avais demandé, & enfin ils y conſentirent.

De ce moment la joie ſe rétablit; Ereti même nous offrit un hangard immenſe tout près de la rivière, ſous lequel étaient quelques pirogues qu'il en fit enlever ſur le champ. Nous établîmes dans ce hangard les tentes pour nos ſubſiſtances, au nombre de trente-quatre, dont dix de la *Baudeuſe* & vingt-deux de *l'Etoile*, & quelques autres néceſſaires au ſervice. La garde fut compoſée de trente ſoldats, & je fis auſſi diſtribuer des fuſils pour armer les travailleurs & les malades. Je reſtai à terre la première nuit, qu'Ereti voulut auſſi paſſer dans nos tentes. Il fit apporter ſon ſouper qu'il joignit au mien, chaſſa la foule qui entourait le camp, & ne retint avec lui que cinq ou ſix de ſes amis. Après ſouper, il demanda

Bougainville

des fusées; & elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes, qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle était vieille & laide.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangard était bien fait & parfaitement couvert d'une espèce de natte. Nous n'y laissâmes qu'une issue, à laquelle nous mîmes une barriere & un corps-de-garde. Ereti, ses femmes & ses amis, avaient seuls la permission d'entrer; la foule se tenait en-dehors du hangard : un de nos gens, une baguette à la main, suffisait pour la faire écarter. C'était-là que les insulaires apportaient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson & des pièces de toile qu'ils échangeaient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons & mille autres bagatelles qui étaient des trésors pour eux. Au reste ils examinaient attentivement ce qui pouvait nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques & qu'on s'occupait aussi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tardèrent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avaient vu ramasser & des paniers remplis de coquilles de toutes les espèces. On payait leurs peines à peu de frais.

Ce même jour, je demandai au chef de m'indiquer du bois que je puſſe couper. Le pays bas où nous étions, n'eſt couvert que d'arbres fruitiers & d'une eſpèce de bois plein de gomme & de peu de conſiſtance; le bois dur vient ſur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvais couper, & m'indiqua même de quel côté il fallait les faire tomber en les abbatant. Au reſte les inſulaires nous aidaient beaucoup dans nos travaux; nos ouvriers abbataient les arbres & les mettaient en bûches, que les gens du pays tranſportaient aux bateaux; ils aidaient de même à faire l'eau, empliſſant les pièces & les conduiſant aux chaloupes. On leur donnait pour ſalaires des clous dont le nombre ſe proportionnait au travail qu'ils avaient fait. La ſeule gêne qu'on eut, c'eſt qu'il fallait ſans ceſſe avoir l'œil à tout ce qu'on apportait à terre, à ſes poches même; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays. Bougainville

Cependant il ne ſemble pas que le vol ſoit ordinaire entre-eux. Rien ne ferme dans leurs maiſons, tout y eſt à terre ou ſuſpendu, ſans ſerrure ni gardiens. Sans doute la curioſité pour des objets nouveaux excitait en eux de violens deſirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avait volé les deux premières nuits, malgré les ſentinelles & les patrouilles, auxquelles on

Bougainville

avait même jetté quelques pierres. Les voleurs ſe cachaient dans un marais couvert d'herbes & de roſeaux, qui s'étendait derrière notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'officier de garde de faire tirer ſur les voleurs qui viendraient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand ſoin de me montrer pluſieurs fois où était ſa maiſon, en recommandant bien de tirer du côté oppoſé. J'envoyais auſſi tous les ſoirs trois de nos bateaux armés de pierriers & d'eſpingoles, ſe mouiller devant le camp.

Au vol près, tout ſe paſſait de la manière la plus amiable. Chaque jour nos gens ſe promenaient dans le pays ſans armes, ſeuls ou par petites bandes. On les invitait à entrer dans les maiſons, on leur y donnait à manger; mais ce n'eſt pas à une collation légère que ſe borne ici la civilité des maîtres de maiſons; ils leur offraient de jeunes filles; la caſe ſe rempliſſait à l'inſtant d'une foule curieuſe d'hommes & de femmes qui faiſaient un cercle autour de l'hôte & de la jeune victime du devoir hoſpitalier; la terre ſe jonchait de feuillage & de fleurs, & des muſiciens chantaient aux accords de la flûte une hymne de jouiſſance. Vénus eſt ici la déeſſe de l'hoſpitalité; ſon culte n'y admet point de myſteres; & chaque jouiſſance eſt une fête

pour

pour la nation. Ils étaient ſurpris de l'embarras qu'on témoignait; nos mœurs ont proſcrit cette publicité. Toutefois je ne garantirais pas qu'aucun n'ait vaincu ſa répugnance & ne ſe ſoit conformé aux uſages du pays. Bougainville

J'ai pluſieurs fois été, moi ſecond ou troiſieme, me promener dans l'intérieur. Je me croyais tranſporté dans le jardin d'Eden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivieres qui entretiennent une fraîcheur délicieuſe, ſans aucun des inconvéniens qu'entraine l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des tréſors que la nature verſe à pleines mains ſur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes aſſiſes à l'ombre des vergers; tous nous ſaluaient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins, ſe rangeaient à côté pour nous laiſſer paſſer; par-tout nous voyions régner l'hoſpitalité, le repos, une joie douce, & toutes les apparences du bonheur.

Je fis préſent au chef du canton où nous étions d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles; c'était le denier de la veuve. Je lui propoſai auſſi de faire un jardin à notre manière, & d'y ſemer différentes graines, propoſition qui fut reçue avec joie. En peu de temps, Ereti fit préparer & entourer de paliſſades le terrein qu'a-

Bougainville

vaient choiſi nos jardiniers. Je le fis bêcher; ils admiraient nos outils de jardinage. Ils ont bien auſſi autour de leurs maiſons des eſpèces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons ſemé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potagères de toute eſpèce. Nous avons lieu de croire que ces plantations ſeront bien ſoignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumerait facilement à tirer parti du ſol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée, j'eus la viſite du chef d'un canton voiſin, qui vint à bord avec un préſent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce ſeigneur, nommé *Toutaa*, eſt d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il était accompagné de quelques-uns de ſes parens, preſque tous hommes de ſix pieds. Je leur fis préſent de clous, d'outils, de perles fauſſes & d'étoffes de ſoie. Il fallut lui rendre ſa viſite chez lui; nous fûmes bien accueillis, & l'honnête Toutaa m'offrit une de ſes femmes fort jeune & aſſez jolie. L'aſſemblée était nombreuſe, & les muſiciens avaient déja entonné les chants de l'himenée. Telle eſt la manière de recevoir les viſites de cérémonie.

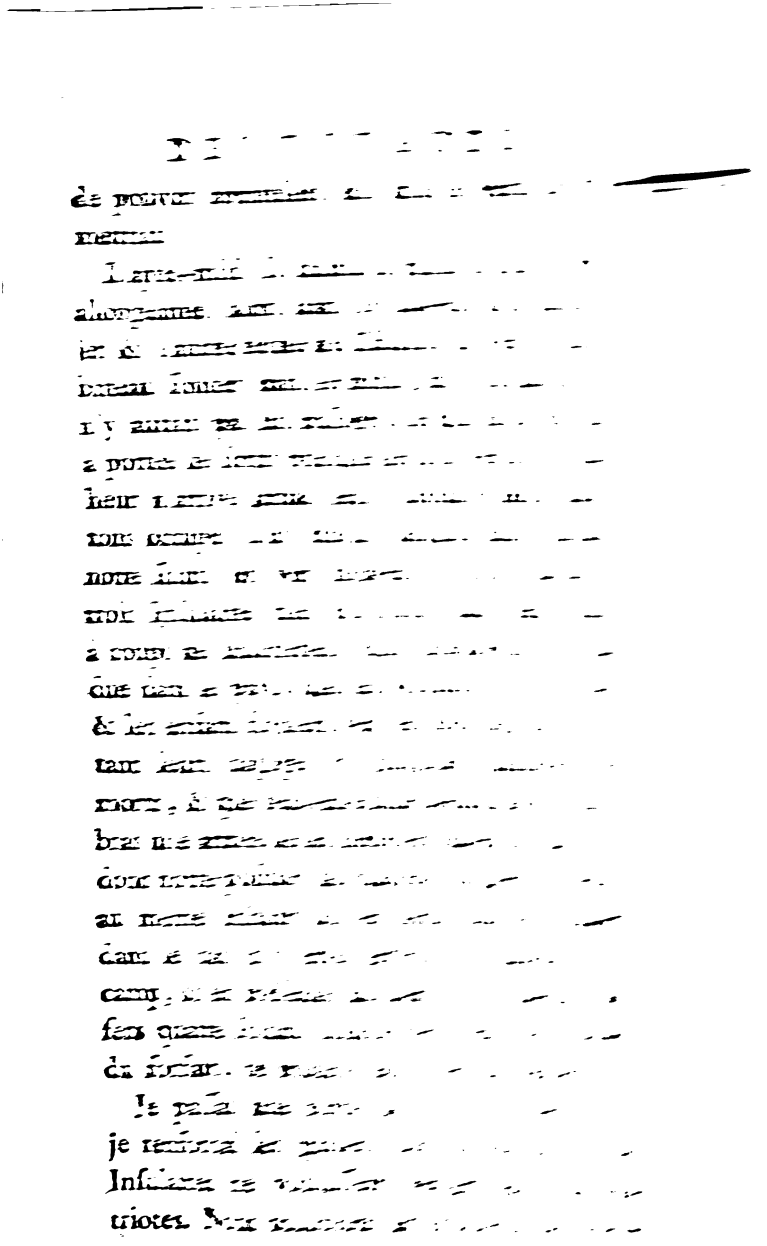
Le 10, il y eut un inſulaire tué, & les gens

du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avait été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avait été tué d'un coup de feu. Cependant on ne put faire former aucun de nos gens avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour reconnaître l'auteur de cet infâme assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avait eu tort; car ils continuerent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avait vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, et que même la maison d'Ereti était toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens, et le bon chef continua à nous témoigner la plus sincère amitié.

Cependant je pressais nos travaux de toutes genres; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, j'avais [illegible] étions ma[illegible] [illegible] bles, [illegible] pas encore [illegible] que je fisse [illegible] leurs; et [illegible] n'avions pas [illegible] premiers [illegible] du cidre, [illegible]

Bougainville

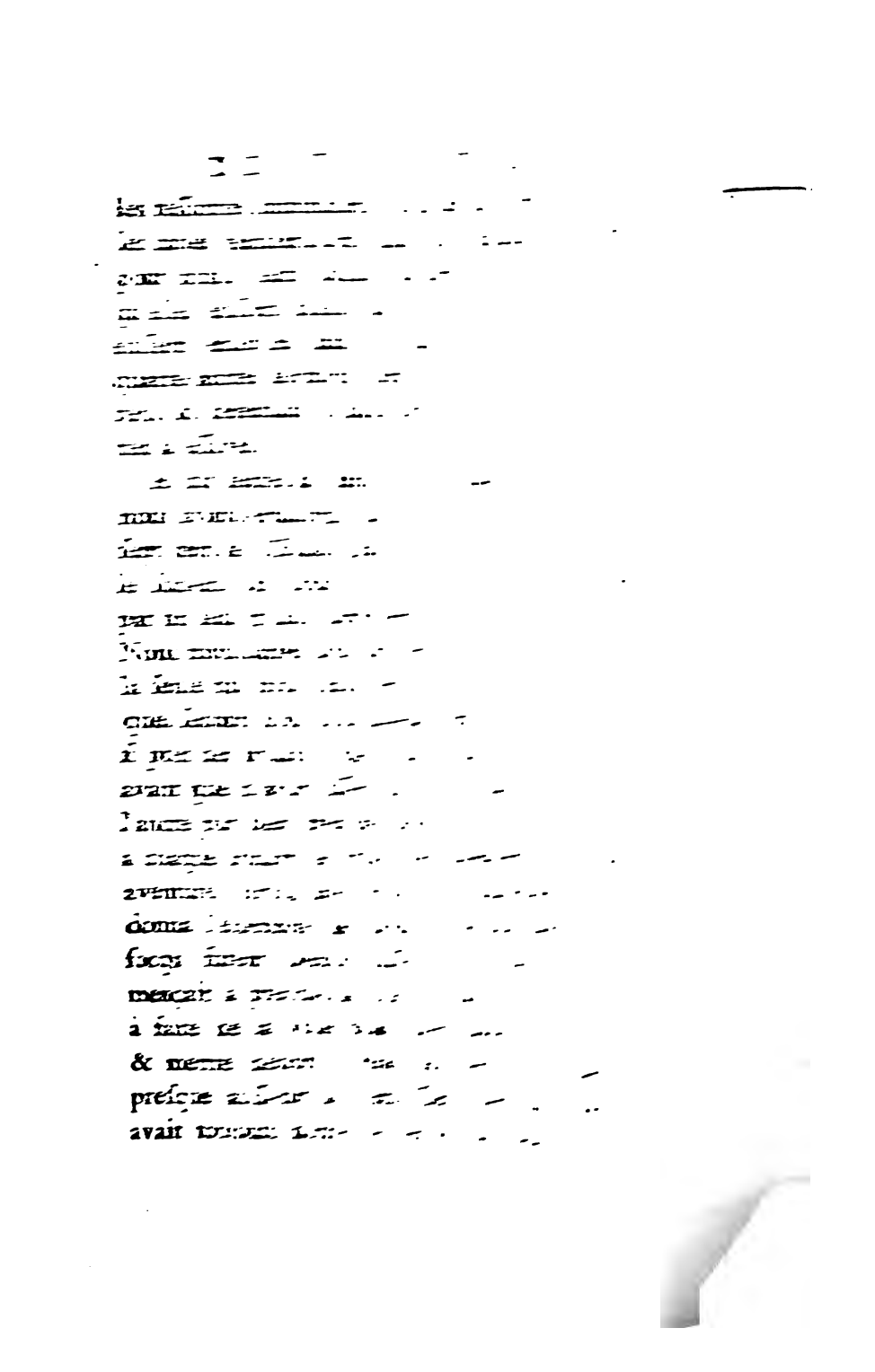
nos inquiétudes n'étaient que trop fondées. Le 12, à cinq heures du matin, les vents étant venus au ſud, notre cable du ſud-eſt & le grêlin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution allongée dans l'eſt-ſud-eſt, furent coupés ſur le fond. Nous mouillâmes auſſi-tôt notre grande ancre; mais, avant qu'elle eût pris fond, la frégate vint à l'appel de l'ancre du nord-oueſt, & nous tombâmes ſur l'*Etoile* que nous abordâmes à bas-bord. Nous virâmes ſur notre ancre, & l'*Etoile* fila rapidement, de manière que nous fûmes ſéparés avant que d'avoir ſouffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grêlin qu'elle avait allongé dans l'eſt, ſur lequel nous virâmes pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevâmes enſuite notre grande ancre & rembarquâmes le grêlin & le cable coupés ſur le fond. Celui-ci l'avait été à trente braſſes de l'entalingure; nous le changeâmes bout pour bout & l'entalinguâmes ſur une ancre de rechange de deux mille ſept cent, que l'*Etoile* avait dans ſa cale & que nous envoyâmes chercher. Notre ancre du ſud-eſt mouillée ſans orin, à cauſe du grand fond, était perdue, & nous tâchâmes inutilement de ſauver l'ancre à jet dont la bouée avait coulé & qu'il fut impoſſible de draguer. Nous guindâmes auſſitôt notre petit mât de hune & la vergue de miſaine, afin



Bougainville

deux rivières distantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp était couvert par un marais, le reste était la mer, dont assurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poste contre toutes les forces de l'île réunies ; mais heureusement, à quelques alertes près occasionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Ce n'était pas de ce côté où mes inquiétudes étaient les plus vives. La crainte de perdre les vaisseaux à la côte, nous donnait des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du soir les vents avaient beaucoup fraîchi de la partie de l'est avec une grosse houle, de la pluie, des orages & toutes les apparences funestes qui augmentent l'horreur de ces lugubres situations. Vers deux heures du matin il passa un grain qui chassait les vaisseaux en côte : je me rendis à bord, le grain heureusement ne dura pas ; & dès qu'il fut passé, le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveau malheurs ; notre cable du nord-oueſt fut coupé ; le grêlin, que nous avait cédé l'*Etoile* & qui nous tenait sur son ancre à jet, eut le même sort peu d'instans après ; la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grêlin du sud-est, ne se trouvait pas à une encablure de la côte où la mer brisait avec fureur. Plus le péril devenait instant, plus



Bougainville

bord le bout du grêlin de la ſeconde ancre à jet de l'*Etoile* qu'elle venait d'allonger dans l'eſt & qui nous ſauva pour le moment. Nous virâmes ſur les deux grêlins & nous nous relevâmes un peu de la côte. Nous envoyâmes alors notre chaloupe à l'*Etoile* pour l'aider à s'amarrer ſolidement; ſes ancres étaient heureuſement mouillées ſur un fond moins perdu de corail que celui ſur lequel étaient tombées les nôtres. Lorſque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par ſon orin l'ancre de deux mille ſept cent; nous entalinguâmes deſſus un autre cable & nous l'allongeâmes dans le nord-eſt; nous relevâmes enſuite l'ancre à jet de l'*Etoile* que nous lui rendîmes. Dans ces deux jours, M. de la Giraudais, commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au ſalut de la frégate par les ſecours qu'il m'a donnés; c'eſt avec plaiſir que je paie ce tribut de reconnaiſſance à cet officier, déjà mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zèle égale les talens.

Cependant lorſque le jour était venu, aucun Indien ne s'était approché du camp, on n'avait vu naviguer aucune pirogue, on avait trouvé les maiſons voiſines abandonnées, tout le pays paraiſſait un déſert. Le prince de Naſſau, lequel avec quatre ou cinq hommes ſeulement s'était éloigné davantage, dans le deſſein de rencontrer

Bougainville

ſage. Il était alors trop tard pour en profiter ce même jour ; la nuit s'avançait. Heureuſement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'eſt, j'ordonnai à l'*Etoile*, qui avait ſon eau faite & tout ſon monde à bord, d'appareiller & de ſortir par la nouvelle paſſe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette paſſe qu'après la flûte mouillée au nord de nous. A onze heures, elle appareilla ſur une hauſſière portée ſur nous, je gardai ſa chaloupe & ſes deux petites ancres ; je pris auſſi à bord, dès qu'elle fut ſous voiles, le bout du cable de ſon ancre du ſud-eſt mouillée en bon fond. Nous levâmes alors notre grande ancre, allongeâmes les deux ancres à jet, & par ce moyen nous reſtâmes ſur deux groſſes ancres & trois petites. A deux heures après-midi nous eûmes la ſatisfaction de découvrir l'*Etoile* en dehors de tous les récifs. Notre ſituation dès ce moment devenait moins terrible ; nous venions au moins de nous aſſurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à l'abri des accidens. Lorſque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya ſon canot avec M. Lavari Leroi qui avait été chargé de reconnaître la paſſe.

Nous travaillâmes tout le jour & une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital

[illegible]

& le [illegible]
de [illegible]
[illegible]
[illegible]
vie, [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
de [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
pour [illegible]
les [illegible]
que nous [illegible]
nous [illegible]
[illegible]
[illegible]
ge, & [illegible]
heureusement [illegible]
avait [illegible]
vent [illegible]
une grosse [illegible]
entrainer [illegible]
Le pis [illegible]

Bougainville

nacés jusqu'ici, avait été de passer nos jours dans une île embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paisible & exempte de soins. Mais ici le naufrage se présentait sous un aspect plus cruel ; le vaisseau porté rapidement sur les récifs, n'y eût pas résisté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs eussent à peine sauvé leur vie. J'avais dès le premier instant du danger rappellé canots & chaloupes pour nous remorquer. Ils arrivèrent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toises du récif, notre situation paraissait désespérée, d'autant qu'il n'y avait pas à mouiller. Une brise de l'oueſt, qui s'éleva dans le même instant, nous rendit l'espérance : en effet elle fraîchit peu à peu, & à neuf heures du matin nous étions absolument hors de danger.

Je renvoyai sur le champ les bateaux à la recherche des ancres, & je restai à louvoyer pour les attendre. L'après-midi nous rejoignîmes l'*Etoile*. A cinq heures du soir, notre chaloupe arriva ayant à bord la grosse ancre & le cable de l'*Etoile* qu'elle lui porta : notre canot, celui de l'*Etoile* & sa chaloupe revinrent peu de temps après ; celle-ci nous rapportait notre ancre à jet & un grêlin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême

Bougainville

me le préſenta, en me faiſant entendre que cet homme, dont le nom eſt *Aotourou*, voulait nous ſuivre, & me priant d'y conſentir. Il le préſenta enſuite à tous les officiers chacun en particulier, diſant que c'était ſon ami qu'il confiait à ſes amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des préſens de toute eſpèce, après quoi il prit congé de nous & fut rejoindre ſes femmes, leſquelles ne ceſsèrent de pleurer tout le temps que la pirogue fut le long du bord. Il y avait auſſi dedans une jeune & jolie fille que l'Inſulaire qui venait avec nous fut embraſſer. Il lui donna trois perles qu'il avait à ſes oreilles, la baiſa encore une fois; & malgré les larmes de cette jeune fille, ſon épouſe ou ſon amante, il s'arracha de ſes bras & remonta dans le vaiſſeau. Nous quittâmes ainſi ce bon peuple, & je ne fus pas moins ſurpris du chagrin que leur cauſait notre départ, que je l'avais été de leur confiance affectueuſe à notre arrivée.

L'île à laquelle on avait d'abord donné le nom de *nouvelle Cythère*, reçoit de ſes habitans celui d'*Otahiti*. Sa latitude de $17^{d}\ 35'\ 3''$ à notre camp, a été conclue de pluſieurs hauteurs méridiennes du ſoleil obſervées à terre avec un quart de cercle. Sa longitude de $150^{d}\ 40'\ 17''$ à l'oueſt de Paris, a été déterminée par onze obſer-

vations de la lune, ſelon la méthode des angles horaires. M. Verron en avait fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits, pour déterminer cette même longitude; mais le cahier où elles étaient écrites, lui ayant été enlevé, il ne lui eſt reſté que les dernières obſervations faites la veille de notre départ. Il croit leur réſultat moyen aſſez exact, quoique leurs extrêmes diffèrent entr'eux de 7 à 8^d. La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-deſſus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plutôt que nous ne nous y étions attendus, & nous ont mis dans l'impoſſibilité d'en viſiter les côtes. La partie du ſud nous eſt abſolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du ſud-eſt juſqu'à celle du nord-oueſt me paraît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le giſſement de ſes principales pointes eſt entre le nord-oueſt & l'oueſt-nord-oueſt. Bougainville

Entre la pointe du ſud-eſt & un autre gros cap qui s'avance dans le nord, à ſept ou huit lieues de celle-ci, on voit une baie ouverte au nord-eſt, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaiſſent inſenſiblement juſqu'au fond de la baie, où elles ont peu d'élévation, & paraiſſent former le canton le plus beau de l'île & le plus habité. Il ſemble qu'on

Bougainville

trouverait aiſément pluſieurs bons mouillages dans cette baie : le haſard nous ſervit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la paſſe par laquelle eſt ſortie l'*Etoile*, M. de la Giraudais m'a aſſuré qu'entre les deux îles les plus ſeptentrionales, il y avait un mouillage fort sûr pour trente vaiſſeaux au moins, depuis 23 juſqu'à 12 & 10 braſſes, fond de ſable gris vaſeux, qu'il y avait une lieue d'évitage & jamais de mer. Le reſte de la côte eſt élevé, & elle ſemble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, & qui forme en quelques endroits de petits îlots ſur leſquels les Inſulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche & la sûreté de leur navigation : quelques coupures donnent de diſtance en diſtance l'entrée en-dedans du récif, mais il faut ſe méfier du fond. Le plomb n'amène jamais que du ſable gris ; ce ſable recouvre de groſſes maſſes d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainſi que nous l'a appris une funeſte expérience.

Au-delà de la pointe ſeptentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anſe, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale eſt terminée par une terre baſſe dans le nord-oueſt de laquelle, environ à une lieue de diſtance, on voit une île peu élevée qui

qui s'
oneſt.

La
l'intérieur
à l'
triſte &
variant a
ſentant
productions
l'art ne
une infinité
pays, &
des habitans
Tout le
juſqu'aux
fruitiers,
ſont bâties
ſans aucun
lage; on croit
ſentiers
ſoigneuſement
communication

Les
coco, la banane,
curaſſol, le
& fruits particuliers
à ſucre qu'on
digo ſauvage,

une jaune ; j'ignore d'où on les tire. En général
Bougainville M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé pluſieurs de nos fruits & de nos légumes, ainſi qu'un aſſez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les ſerres chaudes. Le bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les Inſulaires en font peu d'uſage ; ils ne l'employent que pour leur grandes pirogues, qu'ils conſtruiſent de bois de cedre. Nous leur avons auſſi vu des piques d'un bois noir, dur & peſant, qui reſſemble au bois de fer. Ils ſe ſervent, pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain : c'eſt un bois qui ne fend point ; mais il eſt ſi mol & ſi plein de gommé, qu'il ne fait que ſe mâcher ſous l'outil.

Au reſte, quoique cette île ſoit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles ſont par-tout couvertes, ne ſemble pas annoncer que leur ſein renferme des mines. Il eſt du moins certain que les Inſulaires ne connaiſſent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés, le même nom d'*aouri*, dont ils ſe ſervaient pour nous demander du fer. Mais cette connaiſſance du fer, d'où leur vient-elle ? Je ne connais ici qu'un ſeul article de commerce riche ; ce ſont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles

à leurs femmes & à leurs enfans. mais ils ne ont tenus cachées pendant toute leur vie. Ils font avec les écailles de ces mêmes animaux. des eſpèces de caſtagnettes qui font un de leurs inſtrumens de danſe.

Nous n'avons vu d'autres quadrupèdes que des cochons, des chiens d'une aſſez petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domeſtiques entièrement ſemblables aux nôtres. Nous avons auſſi vu des tourterelles vertes, charmantes, de près, par un beau plumage bien de nuancé & d'un très-bon goût. & des perruches fort petites, mais fort ſingulières, par le mélange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourriſſent leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Entre ce qui en a été conſommé dans le ſéjour à terre & ce qui a été embarqué dans nos deux navires, on a troqué plus de huit cent têtes de volailles, & près de cent cinquante cochons; encore, ſans les travaux inquiétans des dernières journées, en aurait-on eu beaucoup davantage; car les habitans en apportaient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette île. Pendant notre ſéjour, le thermomètre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 degrés, & il a été quelquefois à 18. Le

Bougainville

ſoleil, il eſt vrai, était déja à 8 ou 9 degrés de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage ineſtimable de cette île, c'eſt de n'y pas être infeſté par cette légion odieuſe d'inſectes qui font le ſupplice des pays ſitués entre les tropiques; nous n'y avons non plus vu aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat eſt ſi ſain, que malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens fuſſent continuellement dans l'eau & au grand ſoleil, qu'ils couchaſſent ſur le ſol nud & à la belle étoile, perſonne n'y eſt tombé malade. Les ſcorbutiques que nous avions débarqués & qui n'y ont pas eu une ſeule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y ſont rétablis en peu de temps, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reſte la ſanté & la force des Inſulaires qui habitent des maiſons ouvertes à tous les vents & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur ſert de lit, l'heureuſe vieilleſſe à laquelle ils parviennent ſans aucune incommodité, la fineſſe de tous leurs ſens & la beauté ſingulière de leurs dents qu'ils conſervent dans le plus grand âge, quelles meilleures preuves & de la ſalubrité de l'air & de la bonté du régime que ſuivent les habitans?

Les végétaux & le poiſſon ſont leur principale nourriture; ils mangent rarement de la viande;

les enfans & les jeunes filles n'en mangent jamais, & ce régime ſans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de preſque toutes nos maladies. J'en dirais autant de leurs boiſſons ; ils n'en connaiſſent d'autre que l'eau : l'odeur ſeule du vin & de l'eau-de-vie leur donnait de la répugnance ; ils en témoignaient auſſi pour le tabac, les épiceries, & en général pour toutes les choſes fortes.

Le peuple d'Otahiti eſt compoſé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, & qui paraiſſent ſe mêler enſemble ſans diſtinction. La première, & c'eſt la plus nombreuſe, produit des hommes de la plus grande taille : il eſt ordinaire d'en voir de ſix pieds & plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés : pour peindre Hercule & Mars, on ne trouverait nulle part d'auſſi beaux modèles. Rien ne diſtingue leurs traits de ceux des Européens ; & s'ils étaient vêtus, s'ils vivaient moins à l'air & au grand ſoleil, ils ſeraient aussi blancs que nous. En général leurs cheveux [illegible] noirs. La ſeconde race eſt d'une taille moins [illegible] a les cheveux crépus & laineux comme ceux [illegible] ſa couleur & ſes traits diffèrent en [illegible] mulâtres. L'Otahitien, tel que nous [illegible] nous, eſt de cette ſeconde race. [illegible]

Bougainville

ſoit chef d'un canton ; mais il poſsède en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté (1).

Les uns & les autres ſe laiſſent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les mouſtaches & le haut des joues raſés. Ils laiſſent auſſi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns ſe coupent les cheveux très-court, d'autres les laiſſent croître & les portent attachés ſur le ſommet de la tête. Tous ont l'habitude ſe les oindre, ainſi que la barbe, avec de l'huile de coco. Je n'ai rencontré qu'un ſeul homme eſtropié, & qui paraiſſait l'avoir été par une chûte. Notre chirurgien major m'a aſſuré qu'il avait vu ſur pluſieurs les traces de la petite vérole, & j'avais pris toutes les meſures poſſibles, pour

(1) On m'a ſouvent demandé & on me demande tous les jours pourquoi emmenant un habitant d'une île où les hommes ſont en général très-beaux, j'en ai choiſi un vilain. J'ai répondu & je réponds ici une fois pour toutes, que je n'ai point choiſi ; l'Inſulaire venu en France avec moi, s'eſt embarqué ſur mon vaiſſeau de ſa propre volonté, je dirai preſque contre la mienne. Aſſurément j'aurais regardé comme un crime d'enlever un homme à ſa patrie, à ſes pénates, à tout ce qui faiſait ſon exiſtence, quand bien même j'aurais imaginé que la France l'adopterait & qu'il n'y reſterait pas à ma charge. *Note de M. de Bougainville.*

que nous ne leur communiquassions pas l'autre, ne pouvant supposer qu'ils en fussent attaqués.

Bougainville

On voit souvent les Otahitiens nuds, sans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande piece d'étoffe qu'ils laissent tomber jusqu'aux genoux. C'est aussi là le seul habillement des femmes, & elles savent l'arranger avec assez d'art pour rendre ce simple ajustement susceptible de coquetterie. Comme les Otahitiennes ne vont jamais au soleil sans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leur visage de ses rayons, elles sont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits assez délicats; mais ce qui les distingue, c'est la beauté de leurs corps, dont les contours n'ont point été défigurés par quinze ans de torture.

Au reste, tandis qu'en Europe les femmes se peignent en rouge les joues, celles d'Otahiti se peignent d'un bleu foncé les reins & les [illegible]: c'est une parure & en même tems une marque de distinction. Les hommes font [illegible] même mode. Je ne sais comment [illegible] ment ces traits ineffaçables: [illegible] en piquant la peau & [illegible] taines herbes, ainsi que [illegible] indigènes du Canada. [illegible]

Bougainville

de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voiſins encore de l'état de nature. Quand Céſar fit ſa première deſcente en Angleterre, il y trouva établi cet uſage de ſe peindre ; *omnes vero Britanniſe vitro inficiunt, quod cœruleum efficit colorem.* Le ſavant & ingénieux auteur des Recherches Philoſophiques ſur les Américains, donne pour cauſe à cet uſage général, le beſoin où on eſt dans les pays incultes, de ſe garantir ainſi de la piquûre des inſectes cauſtiques, qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cauſe n'exiſte point à Otahiti, puiſque, comme nous l'avons dit plus haut, on y eſt exempt de ces inſectes inſupportables. L'uſage de ſe peindre y eſt donc une mode comme à Paris. Un autre uſage d'Otahiti, commun aux hommes & aux femmes, c'eſt de ſe percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute eſpèce. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils ſe baignent ſans ceſſe, & jamais ils ne mangent ni ne boivent ſans ſe laver avant & après.

Le caractère de la nation nous a paru être doux & bienfaiſant. Il ne ſemble pas qu'il y ait dans l'île aucune guerre civile, aucune haine particulière, quoique le pays ſoit diviſé en petits cantons qui ont chacun leur ſeigneur indépendant. Il eſt probable que les Otahitiens pratiquent entre-eux

une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils
soient chez eux ou non, jour ou nuit, les
maisons sont ouvertes. Chacun cueille les fruits
sur le premier arbre qu'il rencontre en venant
dans la maison où il entre. Il prend une rue
pour les choses, absolument nécessaires à la
vie, il n'y a point de monnoie à une rue
est à tous. Avec nous ils [illegible]
mais d'une manière qui [illegible]
moindre menace de [illegible]
chefs n'appréhendent point [illegible]
nous prêtaient au commerce de leurs [illegible]
les commençaient [illegible]
de cette sévérité qu'à nous [illegible]
dénoncions-nous quelque [illegible]
suivait lui-même à toutes jambes [illegible]
fuyait, & s'il était [illegible]
nairement, car [illegible]
quelque crainte de nous [illegible]
étaient le seul [illegible]
croyais pas même qu'il [illegible]
plus forte, aucun [illegible]
mettre quelqu'un de [illegible]
témoignaient une [illegible]
depuis, à [illegible]
de pendre les [illegible]
le pratique dans [illegible]

Ils font pratique [illegible]

Bougainville

habitans des îles voisines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur servent pour les descentes &, même pour des combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une espèce de pique d'un bois fort dur. La guerre se fait chez eux d'une manière cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes & les enfans mâles pris dans les combats; ils leur lèvent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire; ils conservent seulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit; Aotourou lui-même est le fils d'un chef Otahitien & d'une captive de l'île de *Oopoa*, île voisine & souvent ennemie d'Otahiti. J'attribue à ce mélange la différence que nous avons remarquée dans l'espèce des hommes. J'ignore au reste comme ils pansent leurs blessures : nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'exposerai à la fin de ce chapitre ce que j'aurai pu entrevoir sur la forme de leur gouvernement, sur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits souverains, sur l'espèce de distinction qui existe entre les principaux & le peuple, sur le lien enfin qui réunit ensemble, & sous la même autorité, cette multitude d'hommes robustes qui ont si peu de besoins. Je remar-

querai seulement ici que dans les circonstances délicates, le Seigneur du canton ne décide point sans l'avis d'un conseil. On a vu qu'il avait fallu une délibération des principaux de la nation, lorsqu'il s'était agi de l'établissement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paraît être obéi sans replique par tout le monde, & que les notables ont aussi des gens qui les servent, & sur lesquels ils ont de l'autorité. Bougainville.

Il est fort difficile de donner des éclaircissemens sur leur religion. Nous avons vu chez eux des statues de bois que nous avons prises pour des idoles; mais quel culte leur rendent-ils ? La seule cérémonie religieuse dont nous ayons été témoins, regarde les morts. Ils en conservent long-temps les cadavres étendus sur une espèce d'échafaud que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus, nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux mânes : *Emoé, il dort*, nous disaient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, & j'ignore combien de temps on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'on a trouvé un homme enfermé dans la [illegible]

Bougainville

exercer ſon miniſtère ſacré, & que dans ces lugubres cérémonies, il porte des ornemens aſſez recherchés.

Nous avons fait ſur ſa religion beaucoup de queſtions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général ſes compatriotes ſont fort ſuperſtitieux, que les Prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité, qu'indépendamment d'un être ſupérieur, nommé *Eri-t-Era, le Roi du Soleil* ou *de la Lumière*, être qu'ils ne repréſentent par aucune image matérielle, ils admettent pluſieurs divinités, les unes bienfaiſantes, les autres malfaiſantes; que le nom de ces divinités ou génies eſt *Eatoua*, qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, leſquels y préſident & décident du ſuccès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'eſt que, quand la lune préſente un certain aſpect qu'ils nomment *Malama Tamaï, Lune en état de guerre*, aſpect qui ne nous a pas montré de caractère diſtinctif qui puiſſe nous ſervir à le définir, ils ſacrifient des victimes humaines. De tous leurs uſages, un de ceux qui me ſurprend le plus, c'eſt l'habitude qu'ils ont de ſaluer ceux qui éternuent, en leur diſant, *Evaroua-t-eatoua, que le bon eatoua te réveille*, ou bien *que le mauvais eatoua ne t'endorme pas.* Voilà

des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'eſt ſur-tout en traitant de la religion des peuples, que le ſcepticiſme eſt inſurmontable, puiſqu'il n'y a point de matière dans laquelle il ſoit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

Polygamie.

La polygamie paraît générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur ſeule paſſion eſt l'amour, le grand nombre des femmes eſt le ſeul luxe des riches. Les enfans partagent également les ſoins du pere & de la mère. Ce n'eſt pas l'uſage à Otahiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laiſſent au ſexe le plus faible les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oiſiveté eſt le partage des femmes, & le ſoin de plaire leur plus importante occupation. Je ne ſaurais aſſurer [illegible] eſt un engagement civil ou conſacré par la religion, s'il eſt indiſſoluble ou [illegible]. Quoi qu'il en ſoit, les femmes [illegible] maris ont [illegible] dans leur [illegible] l'aveu de l'[illegible] vrai, [illegible] eſt ici un [illegible] enfantement [illegible] de ſe livrer [illegible]

Bougainville

aucune gêne ; tout l'invite à ſuivre le penchant de ſon cœur ou la loi de ſes ſens, & les applaudiſſemens publics honorent ſa défaite. Il ne ſemble pas que le grand nombre d'amans paſſagers qu'elle peut avoir eus, l'empêche de trouver enſuite un mari. Pourquoi donc réſiſterait-elle à l'influence du climat, à la ſéduction de l'exemple? L'air qu'on reſpire, les chants, la danſe preſque toujours accompagnée de poſtures laſcives, tout rappelle à chaque inſtant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils danſent au ſon d'une eſpèce de tambour, & lorſqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou à quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déja dit, ils ſouffient avec le nez. Ils ont auſſi une eſpèce de lutte, qui eſt en même temps exercice & jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaiſir, donne aux Otahitiens un penchant marqué pour cette douce plaiſanterie fille du repos & de la joie. Ils en contractent auſſi dans le caractère une légéreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets nouveaux que nous leur préſentions, nous n'avons jamais réuſſi à fixer deux minutes de ſuite l'attention d'aucun d'eux. Il ſemble que la moindre réflexion leur ſoit un travail inſupportable, & qu'ils fuient

encore plus les fatigues de l'esprit que celles du corps. Bougainville.

Je ne les accuserai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adresse & leur industrie, dans le peu d'ouvrages nécessaires dont ne sauraient les dispenser l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiraient ce témoignage. On est étonné de l'art avec lequel sont faits les instrumens pour la pêche; leurs hameçons sont de nacre aussi délicatement travaillée que s'ils avaient le secours de nos outils; leurs filets sont absolument semblables aux nôtres, & tissus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vâstes maisons, & la disposition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

Ils ont deux espèces de pirogues; les unes petites & peu travaillées, sont faites d'un seul tronc d'arbre creusé, les autres beaucoup plus grandes, sont travaillées avec art. Un arbre creusé fait, comme aux premières, le fond de la pirogue depuis l'avant jusqu'aux deux tiers environ de sa longueur; un second forme la partie de l'arrière qui est courbe & fort relevée: de sorte que l'extrémité de la pouppe se trouve à cinq ou six pieds au-dessus de l'eau; ces deux pièces sont assemblées bout-à-bout en arc de cercle, & comme, pour assurer cet écart, ils

n'ont pas le ſecours des clous, ils percent en
Bougainville pluſieurs endroits l'extrémité des deux pièces, & ils y paſſent des treſſes de fil de coco, dont ils ſont de fortes liures. Les côtés de la pirogue ſont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, couſus ſur le fond & l'un avec l'autre par des liures ſemblables aux précédentes. Ils rempliſſent les coutures de fil de coco, ſans mettre aucun enduit ſur le calfatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou ſix pieds de ſaillie, l'empêche de ſe plonger entièrement dans l'eau, lorſque la mer eſt groſſe. Pour rendre ces legères barques moins ſujettes à chavirer, ils mettent un balancier ſur un des côtés. Ce n'eſt autre choſe qu'une pièce de bois aſſez longue, portée ſur deux traverſes de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout eſt amarré ſur la pirogue. Lorſqu'elle eſt à la voile, une planche s'étend en-dehors de l'autre côté du balancier. Son uſage eſt pour y amarrer un cordage qui ſoutient le mât, & rendre la pirogue moins volage, en plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur induſtrie paraît davantage dans le moyen dont ils uſent pour rendre ces bâtimens propres à les tranſporter aux îles voiſines, avec leſquelles ils communiquent, ſans avoir dans cette navigation

gation d'autres guides que les étoiles. Ils lient enſemble deux grandes pirogues côte à côte, à quatre pieds environ de diſtance, par le moyen de quelques traverſes fortement amarrées ſur les deux bords. Par-deſſus l'arrière de ces deux bâtimens ainſi joints, ils poſent un pavillon d'une charpente très-legère, couvert par un toit de roſeaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie & du ſoleil, & leur fournit en même-temps un lieu propre à tenir leurs proviſions sèches. Ces doubles pirogues ſont capables de contenir un grand nombre de perſonnes, & ne riſquent jamais de chavirer. Ce ſont celles dont nous avons toujours vu les chefs ſe ſervir; elles vont ainſi que les pirogues ſimples à la rame & à la voile : les voiles ſont compoſées de nattes étendues ſur un quarré de roſeaux, dont un des angles eſt arrondi. Bouganville

Les Otahitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant eſt fait avec une pierre noire très-dure. Elle eſt abſolument de la même forme que celle de nos charpentiers, & ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Ils emploient, pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes ſingulières qui compoſent leurs vêtemens, n'eſt pas le moindre de leurs arts. Elles ſont tiſſues avec l'écorce d'un

arbuſte que tous les habitans cultivent autour de leurs maiſons. Un morceau de bois dur, équarri & rayé ſur ſes quatre faces par des traits de différentes groſſeurs, leur ſert à battre cette écorce ſur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainſi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus ſouple, & moins ſujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de pluſieurs ſortes, plus ou moins épaiſſes, mais toutes fabriquées avec la même matière; j'ignore la méthode dont ils ſe ſervent pour les teindre.

Bougainville

Je terminerai ce chapitre en me juſtifiant, car on m'oblige à me ſervir de ce terme, en me juſtifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'aſſurément il ne croyait pas devoir être auſſi long, & en rendant compte des connaiſſances qu'il m'a données ſur ſon pays pendant le ſéjour qu'il a fait avec moi.

Le zèle de cet Inſulaire pour nous ſuivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Otahiti il nous l'a manifeſté de la manière la plus expreſſive, & ſa nation parut applaudir à ſon projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir déſormais qu'à l'humanité des peuples que nous

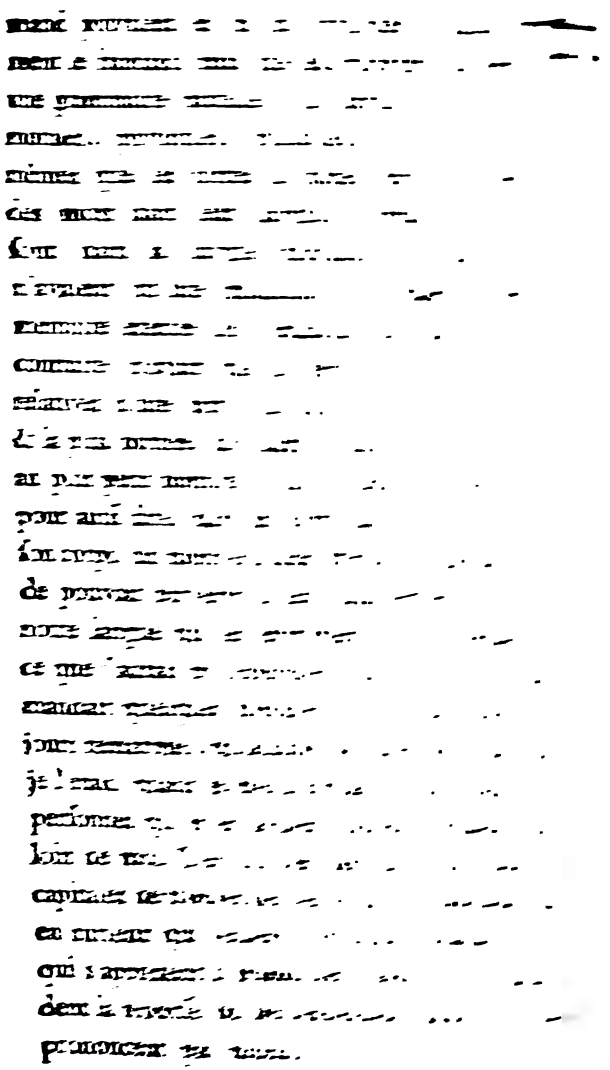
allions découvrir les ſecours & les rafraîchiſſemens dont notre vie dépendait, il nous était eſſentiel d'avoir avec nous un homme d'une des îles les plus conſidérables de cette mer. Ne devions-nous pas préſumer qu'il parlait la même langue que ſes voiſins, que ſes mœurs étaient les mêmes, & que ſon crédit auprès d'eux ſerait déciſif en notre faveur, quand il détaillerait & notre conduite avec ſes compatriotes & nos procédés à ſon égard? D'ailleurs en ſuppoſant que notre patrie voulût profiter de l'union d'un peuple puiſſant ſitué au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance, que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple, en lui renvoyant ſon concitoyen bien traité par nous, & enrichi de connaiſſances utiles qu'il leur porterait. Dieu veuille que le beſoin & le zèle qui nous ont inſpirés, ne ſoient pas funeſtes au courageux Aotourou!

Bougainville

Je n'ai épargné ni l'argent ni les ſoins pour lui rendre ſon ſéjour à Paris agréable & utile. Il y eſt reſté onze mois, pendant leſquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empreſſement pour le voir a été vif, curioſité ſtérile qui n'a ſervi preſque qu'à donner des idées fauſſes à des hommes perſifleurs par état, qui ne ſont jamais ſortis de la capitale, qui n'approfondiſſent rien, & qui livrés à des erreurs de toute eſpèce, ne

Bougainville

voient que d'après leurs préjugés & décident cependant avec ſévérité & ſans appel. Comment, par exemple, me diſaient quelques-uns, dans le pays de cet homme, on ne parle ni français ni anglais ni eſpagnol? Que pouvais-je répondre? Ce n'était pas toutefois l'étonnement d'une queſtion pareille qui me rendait muet. J'y étais accoutumé, puiſque je ſavais qu'à mon arrivée pluſieurs de ceux même qui paſſent pour inſtruits, ſoutenaient que je n'avais pas fait le tour du monde, puiſque je n'avais pas été en Chine. D'autres, Ariſtarques tranchans, prenaient & répandaient une fort mince idée du pauvre Inſulaire, ſur ce qu'après un ſéjour de deux ans avec des Français, il parlait à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, diſaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un ſéjour d'un an à Paris ſuffit pour apprendre le français? J'aurais pu répondre peut-être avec quelque fondement, qu'indépendamment de l'obſtacle phyſique que l'organe de cet Inſulaire apportait à ce qu'il pût ſe rendre notre langue familière, obſtacle qui ſera détaillé plus bas, cet homme avait au moins trente ans, que jamais ſa mémoire n'avait été exercée par aucune étude, ni ſon eſprit aſſujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglais, un Alle-



Bougainville

Cependant, quoique Aotourou eſtroplât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il ſortait ſeul, il parcourait la ville, & jamais il ne s'eſt égaré. Souvent il faiſait des emplettes, & preſque jamais il n'a payé les choſes au-delà de leur valeur. Le ſeul de nos ſpectacles qui lui plût, était l'opéra : car il aimait paſſionnément la danſe. Il connaiſſait parfaitement les jours de ce ſpectacle ; il y allait ſeul, payait à la porte comme tout le monde, & ſa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de perſonnes qui ont deſiré de le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & ſon cœur reconnaiſſant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à madame la Ducheſſe de Choiſeul qui l'a comblé de bienfaits & ſurtout de marques d'intérêt & d'amitié, auxquelles il était infiniment plus ſenſible qu'aux préſens. Auſſi allait-il de lui-même voir cette généreuſe bienfaitrice, toutes les fois qu'il ſavait qu'elle était à Paris.

Il en eſt parti au mois de mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle ſur le navire *le Briſſon*, qui a dû le tranſporter à l'île de France. Il a été confié pendant cette traverſée aux ſoins d'un négociant qui s'eſt embarqué ſur le même bâtiment, dont il eſt armateur en

partie. Le ministre a donné au gouverneur & à l'intendant de l'île de France de renvoyer Aotourou de-là Aotourou dans son île. Je donne au Mémoire sur cette île sur la route à faire pour s'y rendre, & cent-six mille francs c'est le tiers de mon bien, pour armer le navire destiné à cette navigation. Madame la Duchesse de Choiseul a porté l'humanité jusqu'à confier une somme d'argent pour manipuler à Otaïti un grand nombre d'outils de nécessité première, des graines, des bestiaux, & le Roi d'Espagne a daigné permettre que ce bâtiment, s'il était nécessaire, relâchât aux Philippines.

J'ai reçu des nouvelles de l'arrivée d'Aotourou à l'île de France, & je crois devoir insérer ici la copie d'une lettre de M. Poivre écrite à ce sujet à M. Bertin, ministre d'état.

Extrait d'une lettre de M. Poivre, Intendant des îles de France & de Bourbon, à M. Bertin, ministre d'État.

Au Port-Louis, île de France, ce 3 Novembre 1770.

« Monseigneur, j'ai reçu la lettre que vous » m'avez fait l'honneur de m'écrire, en date » du 15 mars dernier, au sujet de l'honnête » Indien *Poutavery* (1). J'ai reconnu dans tout ce » que vous me faites l'honneur de me dire de

(1) Nom qu'on avait donné à Aotourou.

Bougainville

» cet Insulaire & des précautions à prendre
» pour le renvoyer convenablement dans sa pa-
» trie, toute la bonté de votre cœur dont
» j'avais tant de preuves certaines.

» J'avais déja reçu ici *Poutavery* en 1768 :
» je l'y avais accueilli à la ville & à la cam-
» pagne : pendant tout son séjour dans cette île
» il avait eu le couvert chez moi : je lui ai
» rendu tous les services qui ont dépendu de
» moi ; il est parti d'ici mon ami, & il revenait
» dans cette île plein de sentimens d'amitié &
» de reconnaissance pour son ami *Polary*, car
» c'est ainsi qu'il me nomme. Vous ne sauriez
» croire à quel point cet homme naturel porte
» la mémoire des bienfaits & le sentiment de
» la reconnaissance.

» Pendant toute la traversée, sachant qu'il
» revenait à l'île de France, il a toujours parlé
» à tous les officiers du vaisseau du plaisir qu'il
» aurait de revoir son ami *Polary*. Arrivé ici,
» on a voulu le conduire au Gouvernement, il
» ne l'a pas voulu : tout en mettant le pied à
» terre, il a couru par le chemin le plus court
» droit à ma maison ; il m'a fait toutes sortes
» de caresses à sa façon, & m'a tout de suite
» raconté tous les petits services que je lui avais
» rendus. Quand il a été question de se mettre
» à table, il a aussi-tôt montré son ancienne

» place à côté de moi & a voulu la reprendre.
» Vous voyez que vous ne pouviez pas mieux
» vous adreſſer pour procurer à cet homme
» homme naturel les ſecours dont il aura beſoin
» ici, & le moyen de retourner commodément
» & convenablement dans ſa patrie, l'Ile d'Otahiti ; je ſerais bien fâché qu'un autre que
» moi eût eu une commiſſion auſſi délicieuſe
» à remplir. Soyez aſſuré que je ferai pour
» *Poutavery* tout ce que je ferais pour mon
» propre fils. Cet Indien m'a ſingulièrement
» intéreſſé depuis le moment que j'ai lu ſon
» hiſtoire, & ſon honnêteté naturelle m'a fortement attaché à lui ; auſſi me regarde-t-il
» comme ſon père, & ma maiſon comme la
» ſienne.

» *Poutavery* eſt arrivé ici le 25 octobre en
» très-bonne ſanté, fort aimé de tous les ſien» pagnons de voyage & traversant déjà tout
» J'ai chargé M. de la Blanche, lieutenant
» du navire ſur lequel il a paſſé, de le loger
» avec lui & d'en avoir ſoin, ce que malheureuſement je n'ai pu faire dans
» la maiſon que j'occupe, & je n'ai pu même qu'une très-petite place convenable
» mode, qui me ſert de cabinet.

» *Poutavery* n'eſt arrivé ici que le 8
» d'octobre dans un mauvais état

Bougainville

» tous nos bâtimens dehors, je le garderai » juſqu'à la mi-ſeptembre de l'année prochaine, » temps auquel je le renverrai dans ſon pays. » Le capitaine, les officiers & le bâtiment » deſtinés à ce voyage feront de mon choix. Je » lui donnerai pour lui, pour ſa famille & » pour les chefs Otahitiens des préſens conve- » nables. Je lui donnerai, outre les outils & » inſtrumens en fer de toute eſpèce, des grains » à ſemer & ſur-tout du riz, des bœufs & » vaches, des cabrits, enfin tout ce qui me » paraîtra, d'après ſes rapports, devoir être » utile aux bons Otahitiens, qui devront à la » généroſité françaiſe une partie de leur bien- » être.

» Le bâtiment deſtiné pour Otahiti fera ſa » route par le ſud & paſſera entre la nou- » velle Hollande & la nouvelle Zélande. C'eſt » pourquoi je ne veux le faire partir que vers » l'équinoxe de ſeptembre de l'année prochaine, » afin que nos navigateurs, forcés peut-être par » les vents, de s'élever beaucoup dans le ſud, » jouiſſent de toute la belle ſaiſon qui dans » l'hémiſphère auſtral commence à la fin de » ſeptembre; alors les nuits ſont plus courtes » & les mers plus belles ».

On m'a écrit depuis de l'île de France une lettre datée du mois d'août 1771, dans laquelle

on me mande qu'on y armait le bâtiment deſtiné à ramener Aotourou à Otahiti. Puiſſe-t-il revoir enfin ſes compatriotes ! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre ſur les mœurs de ſon pays dans mes converſations avec lui. Bougainville.

J'ai déja dit que les Otahitiens reconnaiſſent un Etre ſuprême qu'aucune image factice ne ſaurait repréſenter, & des divinités ſubalternes *de deux métiers*, comme dit Amyot, repréſentées par des figures de bois. Ils prient au lever & au coucher du ſoleil ; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques ſuperſtitieuſes pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comète, viſible à Paris en 1769, & qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Otahitiens connaiſſent ces aſtres qui ne reparaiſſent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les comètes *evetou eave* ; & n'attachent à leur apparition aucune idée ſiniſtre. Il n'en eſt pas de même de ces eſpèces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Otahitiens, qui les nomment *epao*, les croient un génie malfaiſant *eatoua toa*.

Au reſte, les gens inſtruits de cette nation, ſans être aſtronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des conſtellations les plus remarquables ; ils en connaiſ-

Bougainville

ſent le mouvement diurne, & ils s'en ſervent pour diriger leur route en pleine mer d'une île à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cent lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur bouſſole eſt le cours du ſoleil pendant le jour, & la poſition des étoiles pendant les nuits, preſque toujours belles entre les tropiques.

Aotourou m'a parlé de pluſieurs îles, les unes confédérées d'Otahiti, les autres toujours en guerre avec elle. Les îles amies ſont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaïtia* & *Tapoua-maſſou*. Les ennemies ſont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces îles ſont auſſi grandes qu'Otahiti. L'île de *Pare*, fort abondante en perles, eſt tantôt ſon alliée, tantôt ſon ennemie. *Enouamotou* & *Toupai* ſont deux petites îles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poiſſon & en tortues; mais le peuple croit qu'elles ſont la demeure des génies; c'eſt leur domaine, & malheur aux bateaux que le haſard ou la curioſité conduit à ces îles ſacrées. Il en coûte la vie à preſque tous ceux qui y abordent. Au reſte ces îles giſſent à différentes diſtances d'Otahiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, eſt à quinze jours de marche. C'eſt ſans doute à peu près à cette diſtance qu'il ſuppoſait être

notre patrie, lorſqu'il s'eſt déterminé à nous ſuivre. Bougainville

J'ai dit plus haut que les habitans d'Otahiti nous avaient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions crus preſque égaux entre eux, ou du moins jouiſſant d'une liberté qui n'était ſoumiſe qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompais; la diſtinction des rangs eſt fort marquée à Otahiti, & la diſproportion cruelle. Les rois & les grands ont droit de vie & de mort ſur leurs eſclaves & valets; je ſerais même tenté de croire qu'ils ont auſſi ce droit barbare ſur les gens du peuple qu'ils nomment *Tata-einou, hommes vils;* toujours eſt-il ſûr que c'eſt dans cette claſſe infortunée qu'on prend les victimes pour les ſacrifices humains. La viande & le poiſſon ſont réſervés à la table des grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Juſqu'à la manière de s'éclairer dans la nuit différencie les états, & l'eſpèce de bois qui brûle pour les gens conſidérables, n'eſt pas la même que celle dont il eſt permis au peuple de ſe ſervir. Les rois ſeuls peuvent planter devant leurs maiſons l'arbre que nous nommons *le ſaule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur.* On ſait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à ſon ombre la direction & l'étendue

Bougainville

qu'on deſire ; à Otahiti il eſt la ſalle à manger des rois.

Les Seigneurs ont des livrées pour leurs valets ; ſuivant que la qualité des maîtres eſt plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la pièce d'étoffe dont ils ſe ceignent. Cette ceinture prend immédiatement ſous les bras aux valets des chefs ; elle ne couvre que les reins aux valets de la dernière claſſe des nobles. Les heures ordinaires des repas ſont, lorſque le ſoleil paſſe au méridien, & lorſqu'il eſt couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes ; celles-ci ſeulement ſervent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Otahiti on porte régulièrement le deuil qui ſe nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ſes rois. Le deuil des pères eſt fort long. Les femmes portent celui des maris, ſans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil ſont de porter ſur la tête une coëffure de plumes dont la couleur eſt conſacrée à la mort, & de ſe couvrir le viſage d'un voile. Quand les gens en deuil ſortent de leurs maiſons, ils ſont précédés de pluſieurs eſclaves qui battent des caſtagnettes d'une certaine manière ; leur ſon lugubre avertit tout le monde de ſe ranger, ſoit qu'on reſpecte la douleur

des gens en deuil, ſoit qu'on craigne leur approche comme ſiniſtre & malencontreuſe. Au reſte il en eſt à Otahiti comme par-tout ailleurs; on y abuſe des uſages les plus reſpectables. Aotourou m'a dit que cet animal du deuil était favorable aux rendez-vous, ſans doute avec les femmes dont les maris ſont peu complaiſans. Cette chaſteté étant le ſeul reſpecté écarte tout le monde, et voile qui cache le viſage, aſſurent aux amans le ſecret & l'impunité.

Dans les maladies un peu graves tous les proches parens ſe raſſemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger ſubſiſte; chacun le ſoigne & le veille à ſon tour. Ils ont auſſi l'uſage de la ſaignée, mais ce n'eſt ni au bras ni au pied. Un Taoua, c'eſt-à-dire, un médecin ou prêtre inventeur frappe avec un bois tranchant ſur le ventre du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *ſaphène*, & dont il ſait ſi bien ſuffiſamment de ſang, il ferme la plaie avec le bandeau qui aſſujettit l'ouverture, et enſuite il lave la plaie avec de l'eau.

Voilà ce que j'ai appris ſur les uſages de ce pays intéreſſant, tant ſur ces lieux mêmes que par mes converſations avec Aotourou. En arrivant dans cette île, nous remarquâmes

Bougainville

que quelques-uns des mots prononcés par les Insulaires, se trouvaient dans le vocabulaire inséré à la suite du voyage de le Maire, sous le titre de *Vocabulaire des îles des Cocos*. Ces îles en effet, selon l'estime de le Maire, & de Schouten, ne sçauraient être fort éloignées d'Otahiti; peut-être sont-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue d'Otahiti est douce, harmonieuse & facile à prononcer. Les mots n'en sont presque composés que de voyelles sans aspiration; on n'y rencontre point de syllabes muettes, sourdes ou nasales, ni cette quantité de consonnes & d'articulations qui rendent certaines langues si difficiles. Aussi notre Otahitien ne pouvait-il parvenir à prononcer le français. Les mêmes causes qui font accuser notre langue d'être peu musicale, la rendaient inaccessible à ses organes. On eût plutôt réussi à lui faire prononcer l'espagnol ou l'italien.

M. Pereire, célèbre par son talent d'enseigner à parler & bien articuler aux sourds & muets de naissance, a examiné attentivement & plusfois Aotourou, & a reconnu qu'il ne pouvait physiquement prononcer la plupart de nos consonnes, ni aucune de nos voyelles nasales.

Au reste la langue de cette île est assez abondante; j'en juge parce que, dans le cours du voyage,

voyage, Aotourou a mis en ſtrophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'eſt une eſpèce de récitatif obligé qu'il improviſait. Voilà ſes annales, & il nous a paru que ſa langue lui fourniſſait des expreſſions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connaiſſions pas encore, & entre autres déclamer une *longue prière*, qu'il appelle *la prière des rois*, & de tous les mots qui la compoſent, je n'en ſais pas dix.

Bougainville

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans ſon île, un vaiſſeau anglais y avait abordé. C'eſt celui que commandait M. Wallis. Le même hazard qui nous a fait découvrir cette île, y a conduit les Anglais, pendant que nous étions à la rivière de la Plata. Ils y ont ſéjourné un mois, &, à l'exception d'une attaque que leur ont faite les Inſulaires qui ſe flattaient d'enlever le vaiſſeau, tout s'eſt paſſé à l'amiable. Voilà, ſans doute, d'où proviennent & la connaiſſance du fer, que nous avons trouvée aux Otahitiens, & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom aſſez ſemblable pour le ſon au mot anglais, *iron*, *fer*, qui ſe prononce *aïron*. J'ignore maintenant ſi les Otahitiens, avec la connaiſſance du fer, doivent auſſi aux

Bougainville

Anglais celle des maux vénériens que nous y avons trouvé naturalisés.

Les Anglais ont fait depuis un second voyage à Otahiti. Ils y ont observé le passage de Vénus le 4 juin 1769, & leur séjour dans cette île a été de trois mois. Je n'entrerai point dans le détail de ce qu'ils disent sur cette île & ses habitans. Je me contenterai d'observer que c'est faussement qu'ils avancent que nous y sommes toujours restés avec pavillon espagnol : nous n'avions aucune raison de cacher le nôtre; c'est avec tout aussi peu de fondement qu'ils nous accusent d'avoir porté aux malheureux Otahitiens la maladie que nous pourrions peut-être plus justement soupçonner leur avoir été communiquée par l'équipage de M. Wallis (1). Les Anglais avaient emmené deux Insulaires qui sont morts en chemin ».

Depuis son départ d'Otahiti, M. de Bougainville reconnut beaucoup d'autres îles de la mer du sud, qu'il a marquées dans ses cartes. Il découvrit le golfe qu'il nomme *de la Louisiade*, entre *la nouvelle Guinée* & *la nouvelle Breta-*

(1) On a vu précédemment la réponse de Wallis à cette accusation.

gne ; mais il ſouffrit beaucoup dans ce paſſage, & paya, comme il le dit lui-même, l'honneur de l'avoir trouvé. Il tint d'ailleurs pour ſon retour la même route que les navigateurs précédens, & aborda à Saint-Malo le 15 mars 1769, après avoir mis deux ans & quatre mois à faire le tour du monde ; & n'ayant perdu que ſept hommes dans cette immenſe & laborieuſe traverſée.

Bougainville

CHAPITRE V.

Cook.

Cook.

M. Hawkeswhort, rédacteur des derniers voyages Anglais, nous donne les inſtructions ſuivantes ſur celui du capitaine Cook, qui de tous les Anglais eſt celui qui a rendu de plus grands ſervices à la navigation, & étendu le plus loin les connaiſſances & les découvertes géographiques dans la partie auſtrale des deux hémiſphères. Il a été dignement ſecondé dans ſes travaux, par M. Banks & Solander.

« Joſeph Banks, écuyer, propriétaire d'un bien conſidérable dans le comté de Lincoln, s'étoit embarqué à bord de ce vaiſſeau. Il avoit reçu l'éducation d'un homme de lettres, que ſa fortune deſtine à jouir des plaiſirs de la vie, plutôt qu'à en partager les travaux; cependant, entraîné par un déſir ardent d'acquérir d'autres connaiſſances de la nature que celles qu'on puiſe dans les livres, il réſolut, dans un âge peu avancé, de renoncer à des jouiſſances qu'on regarde communément comme les principaux avantages de la fortune, & d'employer ſon

revenu, non pas dans les plaisirs de l'oisiveté & du repos, mais à l'étude de l'histoire naturelle ; de se livrer pour cela à des fatigues & à des dangers qu'il est rare d'affronter volontairement, & auxquels on ne s'expose guère que pour satisfaire les insatiables désirs de l'ambition & de l'avarice. Cook.

En sortant de l'université d'Oxford, en 1763, il traversa la mer Atlantique, & visita les côtes de Terre-Neuve & de Labrador. Les dangers, les difficultés & les désagrémens des longs voyages, sont plus pénibles encore dans la réalité qu'on ne s'y attend ; cependant M. Banks revint de sa première expédition sans être découragé, & lorsqu'il vit qu'on équipait l'*Endeavour* pour un voyage dans les mers du Sud, afin d'y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, & entreprendre ensuite de nouvelles découvertes, il résolut de s'embarquer dans cette expédition. Il se proposait d'étendre dans sa patrie le progrès des lumières, & il ne désespérait pas de laisser parmi les nations grossières & sauvages qu'il pourrait découvrir, des arts ou des instrumens qui leur rendraient la vie plus douce, & qui les enrichiraient peut-être jusqu'à un certain point, des connaissances ou au moins des productions de l'Europe.

Comme il était décidé à faire toutes les dépenses nécessaires pour l'exécution de son plan, il

Cook. engagea le docteur Solander à l'accompagner dans ce voyage. Ce ſavant, natif de Suède, a été élevé ſous le célèbre Linnéus, de qui il apporta en Angleterre des lettres de recommandation, & ſon mérite étant bientôt connu, il obtint une place dans le Muſéum Britannique, inſtitution publique qui venait de ſe former. M. Banks regarda comme très-importante l'acquiſition d'un pareil compagnon de voyage, & l'évènement a prouvé qu'il ne s'était pas trompé. Il prit auſſi avec lui deux peintres, l'un pour deſſiner des payſages & des figures, & l'autre pour peindre les objets d'hiſtoire naturelle qu'ils rencontreraient; enfin, un ſecrétaire & quatre domeſtiques, dont deux étaient nègres.

Les papiers du capitaine Cook contenaient un récit ſuivi de tous les incidens nautiques du voyage, & une deſcription détaillée de la figure & de l'étendue des pays qu'il avait viſités, du giſſement des caps & des baies qui ſont ſur les côtes, de la ſituation des havres où les vaiſſeaux peuvent ſe procurer des rafraîchiſſemens; de la profondeur d'eau qu'ont rapportée les ſondes; les latitudes & longitudes, la variation de l'aiguille & tous les autres détails relatifs à la navigation, & dans leſquels il a montré les talens d'un excellent officier & d'un navigateur habile. Mais on a trouvé dans les papiers de M. Banks, un grand

nombre de faits & d'observations que le capitaine Cook n'avait pas recueillis, la description des pays & de leurs productions, les mœurs, les coutumes, la religion, la police & le langage des peuples, développés avec plus d'étendue que ne pouvait le faire un officier de marine, dont la principale attention se tournait naturellement vers d'autres objets. Le public fera redevable de toutes ces connaissances à la Harpe. Cook

Cook partit de Plymouth le [illegible] relâcha à Madere, à [illegible] Terre de Feu, dans le [illegible] le Maire. Mais dans cette [illegible] Feu, il raconte une [illegible] qui prouve que l'[illegible] sur nos sens, [illegible] pouvoir que l'[illegible] vaincre.

« Le 15, de grand [illegible] Solander, accompagnés [illegible] Monkhouse, de [illegible] leurs gens & de leur [illegible] porter leur [illegible] la vue de [illegible] aussi loin que [illegible] le soir. La montagne [illegible] semblait être [illegible] plaine, & plus [illegible]

Cook.

pelé. M. Banks voulait traverſer le bois, dans l'eſpérance de trouver au-delà de quoi ſe dédommager des peines qu'il ſe donnerait, & de cueillir des plantes nouvelles ſur ces montagnes, où aucun botaniſte n'avait encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage, ſablonneuſe & ſituée à l'oueſt de l'endroit où nous faiſions de l'eau, & ils continuèrent à monter juſqu'à trois heures après-midi, ſans trouver aucun ſentier, & ſans pouvoir arriver à la vue du terrein qu'ils voulaient viſiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avaient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnaître que c'était un terrein marécageux, couvert de petits buiſſons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, ſi bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il était impoſſible de les écarter pour s'y frayer un paſſage. Ils étaient obligés de lever la jambe à chaque pas, & ils enfonçaient dans la vaſe juſqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage, le tems, qui juſqu'alors avait été auſſi beau que dans nos jours du mois de Mai, devint nébuleux & froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagné de neige. Malgré leur fatigue, ils allèrent en avant avec courage; ils croyaient avoir paſſé le plus mauvais chemin, & n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avaient apperçu,

Ils étaient à peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorſque M. Buchan, un des deſſinateurs de M. Banks, fut ſaiſi d'un accès d'épilepſie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui était impoſſible de ſe traîner plus loin; on alluma du feu, & ceux qui étaient les plus fatigués furent laiſſés derrière, pour prendre ſoin du malade. MM. Banks & Solander, M. Green & M. Monkhouſe continuèrent leur route, & dans peu ils parvinrent au ſommet de la montagne. Comme botaniſtes ils eurent de quoi ſatisfaire leur attente; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui ſont auſſi différentes de celles qui croiſſent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le ſont des productions de nos plaines. Cook.

Le froid était devenu très-vif, la neige tombait en plus grande abondance, & le jour était ſi fort avancé, qu'il n'était pas poſſible de retourner au vaiſſeau avant le lendemain. C'était un parti bien déſagréable & bien dangereux que de paſſer la nuit ſur cette montagne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendaient d'eux. MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à raſſembler des plantes & à profiter d'une occaſion qu'ils avaient achetée par tant de dangers; pendant ce tems ils renvoyèrent

Cook.

M. Green & M. Monkhouſe vers M. Buchan & les perſonnes qui étaient reſtées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils ſe proposèrent de paſſer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traverſant le marais qui ne leur paraiſſait pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, & au ſortir duquel ils ſe mettraient à l'abri dans le bois où ils pourraient bâtir une hutte & allumer du feu. Comme ils n'avaient rien à faire qu'à deſcendre la colline, il leur ſemblait facile d'accomplir ce projet. La compagnie ſe raſſembla au rendez-vous, & quoiqu'on ſouffrît du froid, tous étaient alertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ſes forces au-delà de ce qu'on pouvait eſpérer. Il était près de huit heures du ſoir, mais il faiſait encore aſſez de jour, & on ſe mit en marche pour traverſer la vallée. M. Banks prit ſur lui de faire l'arrière-garde de ſa troupe, pour empêcher qu'il ne reſtât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'était pas inutile. Le docteur Solander, qui avait traverſé plus d'une fois les montagnes de la Norwège, ſavait bien qu'un grand froid, ſur-tout quand il eſt joint à la fatigue, produit dans les membres une ſtupeur & un engourdiſſement preſque inſurmontables. Il conjura ſes compagnons de ne point s'arrêter,

quelque peine qu'il leur en pût coûter, & mê
que ſoulagement qu'ils eſperaſſent dans le repos.
Quiconque s'aſſeiera, leur dit-il, s'endormira,
& celui qui s'endormira ne ſe réveillera plus.
Après cet avis qui les ſurprit, ils marchèrent
avant; ils étoient tombés ſur le ſommet de
valent pas encore pu arriver plus tôt,
lorſque le froid devint ſi vif, & les
effets qu'on leur avoit dit ſe faire
docteur Solander fut le premier de la
reſiſter à ce beſoin de dormir, auquel
s'étoit efforcé de réſiſter de
demanda qu'on le laiſſât dormir, &
fit des prières & des remontrances
s'étendit ſur la terre toute de neige
fut avec une peine extrême de lui
éveillé. Richmond, qui ne
qui avoit auſſi ſuccombé à
reſter derrière en arrière. Le docteur
avant cinq heures du matin
Buchan, pour
droit qu'il
avec quatre autres
Richmond, qui
partie de
plus grande partie
qu'ils n'étoient
cote

Cook.

fut ſans effet : quand on diſait à Richmond que s'il s'arrêtait, il mourrait bientôt de froid, il répondait qu'il ne déſirait rien autre choſe que de ſe repoſer & de mourir. Le docteur ne renonçait pas ſi formellement à la vie : il diſait qu'il voulait bien aller, mais qu'il lui fallait auparavant prendre un inſtant de ſommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir & périr était la même choſe. M. Banks & les autres ſe trouvant dans l'impoſſibilité de les faire avancer, les laiſsèrent ſe coucher ſoutenus en partie ſur les brouſſailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de ſuite dans un ſommeil profond.

Bientôt après, quelques-uns de ceux qui avaient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille delà. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, & heureuſement il y réuſſit ; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avait preſque perdu l'uſage de ſes membres, & tous ſes muſcles étaient ſi contractés, que ſes ſouliers tombaient de ſes pieds : il conſentit cependant à marcher avec les ſecours qu'on pourrait lui donner ; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté ſans ſuccès de le mettre en mouvement, M. Banks laiſſa auprès de lui ſon autre noir & un matelot, qui ſemblaient avoir moins

ſouffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui ſe ſeraient ſuffiſamment réchauffés; il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya enſuite deux de ſes gens qui s'étaient repoſés & réchauffés, eſpérant qu'ils pourraient, avec le ſecours de ceux qui étaient reſtés derrière, rapporter Richmond, quand même il ſerait impoſſible de le réveiller. Environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ſes deux hommes revenir ſeuls; ils dirent qu'ils avaient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avait laiſſé Richmond, qu'ils n'y avaient trouvé perſonne, & que, bien qu'ils euſſent crié à pluſieurs repriſes, on ne leur avait point répondu. Ce récit fut une cauſe d'étonnement & de chagrin, particulièrement pour M. Banks, qui ne pouvait concevoir comment cela était arrivé. Cependant on ſe ſouvint qu'une bouteille de rum, qui faiſait toute la proviſion de la compagnie, était demeurée dans l'havreſac d'un des abſens, & on conjectura que le noir & le matelot, qu'on avait laiſſés avec Richmond, s'étaient ſervis de ce moyen pour ſe tenir en haleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laiſſés, au lieu d'attendre les le-

Cook.

Cook. cours & les guides qu'on leur avait promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber & duré deux heures entières, on déſeſpéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande ſatisfaction de ceux qui étaient autour du feu, on entendit des cris. M. Banks & quatre autres ſe détachèrent ſur le champ, & trouvèrent le matelot n'ayant que la force qu'il lui fallait pour ſe ſoutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de ſuite auprès du feu, & à l'aide des renſeignemens qu'on put tirer de lui, on ſe remit à la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond était debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon était étendu ſur la terre, auſſi inſenſible qu'une pierre; on fit venir tous ceux qui étaient auprès du feu, & on eſſaya d'y porter ces deux hommes; tous les efforts furent inutiles; la nuit était extrêmement noire; la neige était très-haute, & il leur était très-difficile de ſe faire un chemin à travers les brouſſailles & ſur un terrein marécageux où chacun d'eux faiſait des chûtes à tous les pas. Le ſeul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu ſur le lieu même; mais la neige qui était ſur terre, celle qui tombait encore du ciel & celle que les arbres laiſſaient

tomber à gros flocons, les mettait dans l'impoſſibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit ou d'y en porter de celui qu'ils avaient allumé dans le bois. Ils furent donc réduits à la triſte néceſſité d'abandonner ces malheureux à leur deſtinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts juſqu'à une hauteur aſſez conſidérable. Cook.

Après être demeurés ainſi expoſés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avaient pas encore été ſaiſis du froid, commencèrent à perdre le ſentiment. Entr'autres, Briſcoe, un des domeſtiques de M. Banks, ſe trouva ſi mal, qu'on crut qu'il mourrait avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, & paſsèrent la nuit dans une ſituation qui, quoique terrible en elle-même, l'était encore davantage par le ſouvenir de ce qui s'était paſſé & par l'incertitude de ce qui les attendait. De douze hommes qui étaient partis le matin pleins de vigueur & de ſanté, deux étaient regardés comme morts, un autre était ſi mal qu'on doutait beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrième, M. Buchan, était menacé de retomber dans ſon accès par la nouvelle fatigue qu'il avait eſſuyée pendant cette fâcheuſe nuit. Ils étaient éloignés

Cook. du vaiſſeau d'une journée de chemin, il leur fallait traverſer des bois inconnus dans leſquels ils pouvaient craindre de s'égarer & d'être ſurpris par la nuit ſuivante. Comme ils ne s'étaient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur reſtait pour proviſion qu'une eſpèce de vautour qu'ils avaient tué en ſe mettant en marche, & qui, partagé également, ne pouvait fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne ſavaient comment ils pourraient ſoutenir le froid, ſi la neige continuait; ils jugeaient de la dureté de ce climat par une ſeule obſervation, c'eſt qu'ils étaient alors au milieu de l'été; le 21 décembre étant le plus long jour de cette partie du monde; & tout devait leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorſqu'ils étaient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwège & en Laponie dans la même ſaiſon de l'année.

La pointe du jour commençant à paraître, en jettant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paraiſſait auſſi épaiſſe ſur les arbres que ſur le terrein, & de nouvelles bouffées ſe ſuccédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impoſſible de ſe mettre en marche. Ils ignoraient combien cette ſituation pouvait durer, & ils avaient trop de raiſons de craindre de ne pouvoir

voir ſortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid. Cook.

Ils avaient ſouffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille ſituation, lorſqu'à ſix heures du matin ils conçurent quelques eſpérances de ſalut, en diſtinguant le lieu du lever du ſoleil, au travers des nuages qui commençaient à devenir un peu moins épais & à ſe diſſiper. Leur premier ſoin fut de voir ſi les pauvres malheureux, qu'ils avaient laiſſés enſevelis ſous des branches d'arbres, vivaient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la triſte nouvelle qu'ils étaient morts.

Quoique le ciel ſe nettoyât toujours davantage, la neige continuait à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'oſaient ſe haſarder à reprendre leur route vers le vaiſſeau; mais, ſur les huit heures, une petite briſe s'éleva, qui, fortifiée de l'action du ſoleil, acheva d'éclaicir le temps, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; ſigne certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briſcoe était encore très-mal, mais il dit qu'il ſe croyait en état de marcher. M. Buchan était beaucoup mieux que ni lui, ni ſes compagnons n'euſſent oſé l'eſpérer. Ils étaient cependant

Cook.

preſſés par la faim, qui, après un ſi long jeûne, l'emporta ſur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangerait le vautour; il fut plumé, &, comme on jugea qu'il ſerait plus aiſé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix portions, que chacun accommoda à ſa fantaiſie. Après ce repas qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils ſe préparèrent à partir; mais il était dix heures avant que la neige fût aſſez fondue pour laiſſer le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement ſurpris de ſe trouver ſur le rivage, & beaucoup plus près du vaiſſeau qu'ils ne pouvaient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avaient fait en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les aurait fait pénétrer dans le pays, ils avaient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord, ils ſe félicitèrent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut ſentir qu'après avoir été expoſé à un danger ſemblable, & dont je pris bien auſſi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avais ſenties en ne les voyant pas revenir le même jour ».

Cook fait ici une remarque très-philoſophique ſur les habitans de cette pointe méridionale

du continent Amériquain. « Ces hommes, dit-il, les plus miſérables & les plus ſtupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour conſumer leur vie à errer dans ces déſerts affreux, où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, ſans autre habitation qu'une malheureuſe hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes ſéches, où le vent, la neige & la pluie pénètrent de toutes parts, preſque nuds, deſtitués même des commodités que peut fournir l'art le plus groſſier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes, dis-je, étaient contens; ils ſemblaient ne deſirer rien au-delà de ce qu'ils poſſédent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paraiſſait agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens ſuperflus. Nous n'avons pas pu ſavoir ce qu'ils ſouffrent pendant la rigueur de leur hiver; mais il eſt certain qu'ils ne ſont affectés douloureuſement de la privation d'aucune des commodités ſans nombre que nous mettons au rang des choſes de première néceſſité. Comme ils ont peu de deſirs, il eſt probable qu'ils les ſatisfont tous. Il n'eſt pas aiſé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des ſoins que nous [illegible] nos efforts continuels pour ſatisfaire [illegible]

Cook.

Cook.

titude infinie de desirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation, & tient égale entre eux & nous la balance du bien & du mal, qui sont l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'est une chose digne de remarque que leurs chiens aboient, ce que ne font pas ceux qui sont originaires d'Amérique; nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays; car M. Banks étant au sommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans son expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal sur la surface d'un terrein marécageux, mais sans pouvoir distinguer de quelle espèce il était ».

De tous les voyageurs modernes, nul n'a donné des observations plus détaillées & plus réfléchies sur cette singulière nation d'Otahiti; & nous nous garderons bien de rien retrancher de cet excellent morceau.

Otahiti.

« Dès que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec

MM. Banks & Solander, notre ami *Owhaw* (1), & un détachement de ſoldats ſous les armes. Pluſieurs centaines d'habitans nous reçurent à la deſcente du bateau : ils annonçaient au moins par leurs regards, que nous étions les biens venus, quoiqu'ils fuſſent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous, ſe proſterna ſi bas, qu'il étoit preſque rampant ſur ſes mains & ſur ſes genoux. C'eſt une choſe remarquable que cet Indien, ainſi que ceux qui étoient venus dans les pirogues, nous préſentèrent le même ſymbole de paix, qu'on ſait avoir été en uſage parmi les anciennes & puiſſantes nations de l'hémiſphère ſeptentrional, la branche verte d'un arbre: Nous le reçûmes avec des regards & des geſtes d'amitié & de contentement ; lorſque nous obſervâmes que chacun d'eux tenoit une branche à ſa main, ſur le champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres de la même manière. Cook.

Ils marchèrent avec nous environ un demi-mille, vers l'endroit où le *Dauphin*, conduit par *Owhaw*, avoit fait ſon eau ; quand nous y fumes arrivés, ils s'arrêtèrent, & mirent à nud le terrein, en arrachant toutes les plantes : alors les

(1) Inſulaire avec lequel les gens du *Dauphin* avaient fait connaiſſance en allant faire de l'eau, avant que Cook abordât.

Cook. principaux d'entre eux y jettèrent les branches vertes qu'ils tenaient, en nous invitant par ſignes à faire la même choſe. Nous montrâmes à l'inſtant combien nous étions empreſſés à les ſatisfaire ; &, afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les ſoldats de marine, qui marchèrent en ordre & placèrent leurs rameaux ſur ceux des Indiens, & nous ſuivîmes leur exemple. Nous continuâmes enſuite notre marche, & lorſque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre, par ſignes, que nous pouvions occuper ce canton ; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade diſſipa la timidité des Indiens, que la ſupériorité de nos forces leur avoit inſpirée d'abord, & ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade, & nous firent paſſer à travers les bois. Chemin faiſant, nous diſtribuâmes de la verroterie & d'autres petits préſens, & nous eûmes la ſatisfaction de voir qu'ils leur faiſaient beaucoup de plaiſir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages qui étaient chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain, & qui donnaient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, ſituées ſous ces arbres, n'ont, pour la plupart, qu'un toit, ſans enceintes ni murailles, & toute la ſcène réaliſe ce que

les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret, que, dans toute notre courſe, nous n'avions apperçu que deux cochons, & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avaient été de l'expédition du *Dauphin*, nous dirent que nous n'avions pas encore vu les Indiens de la première claſſe. Ils ſoupçonnèrent que les chefs s'étaient éloignés; ils voulurent nous conduire à l'endroit où était ſitué, dans le premier voyage, ce qu'ils appellaient le palais de la reine; mais nous n'en trouvâmes aucun veſtige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain matin, & à faire des efforts pour découvrir la Nobleſſe dans ſes retraites.

Cook.

Dès le grand matin du 13, avant que nous fuſſions ſortis du vaiſſeau, quelques pirogues, dont la plupart venaient du côté de l'oueſt, s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étaient remplies d'Indiens qui, par leur maintien & leur habillement, paraiſſaient être d'un rang ſupérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord & ſe choiſirent parmi nous chacun un ami; l'un, qui s'appellait *Matahah*, prit M. Banks pour le ſien, & l'autre s'adreſſa à moi: cette cérémonie conſiſta à ſe dépouiller d'une grande partie de leurs habillemens & à nous en revêtir. Nous préſentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après, en nous mon-

Cook. trant le S. O., ils nous firent ſigne d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuraient; comme je voulais trouver un havre plus commode, & faire de nouvelles épreuves ſur le caractère de ce peuple, j'y conſentis.

Je fis équipper deux bateaux, & je m'embarquai, accompagné de MM. Banks & Solander, de nos officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par ſignes à débarquer, & nous firent entendre que c'était-là le lieu de leur réſidence. Nous deſcendîmes à terre, au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menèrent dans une maiſon beaucoup plus longue que celles que nous avions vues juſqu'alors. Nous apperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes enſuite, *Tootahah*; à l'inſtant on nous étendit des nattes, & l'on nous invita à nous aſſeoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes aſſis, Tootahah fit apporter un coq & une poule qu'il préſenta à M. Banks & à moi; nous acceptâmes le préſent, qui fut ſuivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, & dont ils eurent grand ſoin de nous faire remarquer l'odeur, qui n'était point déſagréable. La pièce que reçut M. Banks, avait onze verges de long & deux de large; il donna en retour une cra-

vate de ſoie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah ſe revêtit ſur le champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaiſance & de ſatisfaction, qu'il n'eſt pas poſſible de décrire. Mais il eſt temps de parler des femmes. Cook.

Après ces préſens reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à pluſieurs grandes maiſons, que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté; elles nous firent toutes ſortes de politeſſes, dont il nous était facile de profiter : elles ne paraiſſaient avoir aucune eſpèce de ſcrupule, qui nous empêchât de jouir des plaiſirs qu'elles nous offraient. Excepté le toit, les maiſons, comme je l'ai dit, ſont ouvertes par-tout, & ne préſentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant ſouvent les nattes étendues ſur la terre, en s'y aſſéyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laiſsèrent aucun lieu de douter qu'elles ne s'embarraſſaſſent beaucoup moins que nous d'être apperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorſque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appellé *Toubouraï Tamaïdé*, à la tête d'un grand nombre d'Inſulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en ſuivant les cérémonies décrites plus haut, & que nous avions mieux appriſes; après avoir reçu la branche qu'il nous préſenta,

Cook.

& lui en avoir donné une autre en retour, nous mîmes la main ſur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui ſignifie, à ce que nous penſions, *ami*; le chef nous fit entendre que ſi nous voulions manger, il était prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes ſon offre, & nous dînâmes de très-bon cœur avec du poiſſon, du fruit-à-pain, des cocos, & des fruits du plane apprêtés à leur manière. Ils mangeaient du poiſſon & nous en préſentèrent; mais ce mêts n'était pas de notre goût, & nous le refusâmes.

Pendant cette viſite, une femme de notre hôte, appellée *Tomio*, fit à M. Banks l'honneur de ſe placer près de lui ſur la même natte. Tomio n'était pas dans la première fleur de l'âge, & elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par ſa beauté : c'eſt pour cela, je penſe, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme eſſuya une autre mortification : ſans faire attention à la dignité de ſa compagne, M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit ſigne de venir à lui; la jeune fille ſe fit un peu preſſer, & vint enfin s'aſſeoir de l'autre côté de M. Banks : il la chargea de petits préſens & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvaient lui faire plaiſir. La princeſſe, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordait à ſa rivale, ne ceſſa pourtant pas ſes attentions à l'égard de M. Banks; elle lui don-

nait le lait des cocos & toutes les friandiſes qui étaient à ſa portée. Cette ſcène aurait pu devenir plus intéreſſante & plus curieuſe, ſi elle n'avait pas été interrompue par un incident ſérieux. M. Solander & M. Monkhouſe ſe plaignirent qu'on les avait volés : le premier avait perdu une petite lunette dans une boîte de chagrin, & le ſecond ſa tabatière. Malheureuſement cet événement mit fin à la bonne humeur de la compagnie. On porta des plaintes au chef ſur le délit ; &, afin de rendre la choſe plus grave, M. Banks ſe leva avec vivacité, & frappa la terre de la croſſe de ſon fuſil. Toute l'aſſemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, ſemblaient être d'un rang ſupérieur, tous les autres s'enfuirent de la maiſon avec la plus grande précipitation. Le chef portait ſur ſon viſage des marques de confuſion & de douleur ; il prit M. Banks par la main, & le conduiſit à l'autre bout de l'habitation, où il y avait une grande quantité d'étoffes : il les lui offrit pièce à pièce, en lui faiſant ſigne que ſi cela pouvait expier l'action qui venait de ſe commettre, il était le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il voulait. M. Banks rejetta cet offre, & lui fit entendre qu'il ne vou-

Cook.

Cook. lait rien que ce qu'on avait dérobé malhonnêtement. Toubouraï Tamaïdé ſortit alors en grande hâte, laiſſant M. Banks avec Tomio, qui, pendant toute cette ſcène de déſordre & de terreur, s'était toujours tenue à ſes côtés; & il lui fit ſigne de l'attendre juſqu'à ſon retour. M. Banks s'aſſit avec Tomio, & fit pendant environ une demi-heure, la converſation, autant qu'il le put, par ſignes. Le chef revint, portant en ſa main la tabatière & la boîte de la lunette, & il les rendit. La joie était peinte ſur ſon viſage avec une force d'expreſſion qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'apperçut qu'elle était vuide; la phyſionomie de Toubouraï Tamaïdé changea ſur le champ: il prit M. Banks une ſeconde fois par la main, ſortit précipitamment avec lui hors de la maiſon, ſans prononcer une ſeule parole, & le conduiſit le long de la côte en marchant fort vîte. Lorſqu'ils furent à environ un mille de diſtance de la maiſon, ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe, il la prit avec empreſſement, & continua ſon chemin en la portant à ſa main. M. Solander & M. Monkhouſe les avaient ſuivis; ils arrivèrent enfin à une maiſon où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe, & il fit ſigne à nos Meſſieurs de lui donner auſſi quelques ver-

coteries ; ils satisfirent à sa demande : & après que la pièce d'étoffe & les verroteries eurent été déposées sur le plancher, la femme sortit, & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présens avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de l'injure qu'on lui avoit faite. Il ne put pas s'en dispenser ; mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne seroit peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatière : mais cette difficulté ne paroîtra pas étrange, si l'on fait attention que la scène se passoit au milieu d'un peuple, dont on ne savoit encore qu'imparfaitement le langage, la police & les mœurs. Au reste, dans cette occasion les chefs firent paroître une intelligence & une combinaison de moyens, qui feroit honneur aux gouvernemens les plus réguliers & les plus [illegible]. Sur les six heures du soir, nous revînmes à notre vaisseau.

Le lendemain [illegible], nous avions vus la veille, [illegible] vaisseau ; ils nous apportèrent [illegible] fruit-à-pain & [illegible]

Cook. leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandiſes qui nous paraiſſaient leur faire plus de plaiſir.

Dans le petit voyage que je fis à l'oueſt de l'île, je n'avais point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions ; je me décidai à aller à terre, & à choiſir un canton commandé par l'artillerie du vaiſſeau, où je puſſe conſtruire un petit fort pour notre défenſe, & me préparer à faire nos obſervations aſtronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, & je débarquai ſans délai, accompagné de MM. Banks & Solander, & de l'aſtronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie, ſur une partie de la côte, qui, à tous égards, était très-propre à remplir notre objet, & aux environs de laquelle il n'y avait aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrein que nous voulions occuper, nous dreſsâmes une petite tente, qui appartenait à M. Banks, & que nous avions apportée pour cela du vaiſſeau. Sur ces entrefaites, un grand nombre de naturels du pays s'étaient raſſemblés autour de nous ; mais il nous ſembla que c'était ſeulement pour nous regarder, car ils n'avaient aucune eſpèce d'armes. J'ordonnai néanmoins, qu'excepté Owhaw & l'un deux qui paraiſſait un chef, aucun autre ne paſsât la ligne que j'avais tracée. Je

m'adreſſai aux deux perſonnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par ſignes que nous avions beſoin de ce terrein pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'enſuite nous nous en irions. Je ne ſais pas s'ils comprirent ce que je voulais leur expliquer, mais tous les habitans du pays ſe comportèrent avec une déférence & un reſpect qui nous causèrent à la fois du plaiſir & de la ſurpriſe : ils s'aſſirent paiſiblement hors de l'enceinte, & regardèrent, ſans nous interrompre, juſqu'à la fin des travaux, qui durèrent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes, lorſque nous débarquâmes dans cet endroit, nous ſoupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avaient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays ; nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Owhaw n'avait ceſſé de nous faire ſigne de ne pas aller dans le bois ; c'eſt pour cela que, malgré ſon avis, nous réſolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize ſoldats de marine & un officier ſubalterne pour garder la tente, nous partîmes, ſuivis d'un grand nombre d'Otahitiens. En traverſant une petite rivière qui était ſur notre paſſage, nous vîmes quelques canards ; dès que nous fûmes à l'autre extrêmité, M. Banks tira ſur ces oiſeaux & en tua trois d'un

Cook.

Cook.

coup : cet incident répandit la terreur parmi les Indiens ; la plupart tombèrent ſur le champ à terre, commme s'ils avaient été frappés par l'exploſion du fuſil ; peu de temps après cependant ils revinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin ſans être allarmés par deux coups de fuſil que notre garde avait tirés dans la tente : nous étions alors peu écartés les uns des autres ; mais Owhaw nous eut bientôt raſſemblés, & d'un geſte de la main, il renvoya tous les Indiens qui nous ſuivaient, excepté trois qui, pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes diſpoſitions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raiſons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque déſaſtre ; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille, & en y arrivant nous n'y trouvâmes que nos gens.

Nous apprîmes qu'un des Indiens qui était reſté autour de la tente, après que nous en fûmes ſortis, guettant le moment d'y entrer à l'improviſte, & ſurprenant la ſentinelle, lui avait arraché ſon fuſil : l'officier qui commandait le détachement, ſoit par la crainte de nouvelles violences, ſoit par le deſir naturel d'exercer une autorité

torité à laquelle il s'est soumis ; et enfin par le malheur de nos circonstances, comme aux Indiens de marcher de nuit, ainsi par le prudence et l'économie que nécessitent, dans un milieu de la nuit, [illegible], & qui étoit composée de plus de cent hommes, ils observèrent qu'il n'y avait pas de sentinelle, ils le poignardèrent & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil, nous sûmes par la suite qu'aucun autre Français n'avait été tué ni blessé.

Owhaw, qui ne nous avait point quittés, observant qu'il n'y avait plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassemble avec peine un petit nombre de ceux qui avaient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente : nous tâchames de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fut possible, & de convaincre les Indiens que, s'ils ne nous faisaient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils s'en allèrent sans témoigner ni défiance ni ressentiment ; & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau, peu contens de ce qui s'était passé dans la journée.

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'apperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les soldats, pour se défendre, dirent que la sentinelle, à qui on avait arraché son fusil, avait

Cook. été attaquée & jettée à terre d'une manière violente, & même que le voleur l'avait frappé, avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que, ſi Owhaw n'était pas inſtruit qu'on formerait quelque entrepriſe contre les ſoldats qui gardaient la tente, il en avait au moins des ſoupçons; que c'était pour cela qu'il avait fait tant d'efforts, afin de nous empêcher de la quitter; d'autres expliquèrent ſon importunité par le deſir qu'il avait que nous reſtaſſions ſur la côte, ſans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que puiſque M. Banks venait de tirer ſur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avaient toujours ſuivis, lors même que les autres Indiens eurent été renvoyés, n'auraient pas penſé, par les coups de fuſil qu'ils entendirent, qu'il venait de s'élever une querelle, s'ils n'avaient pas eu des raiſons de ſoupçonner que leurs compatriotes nous avaient fait quelque inſulte; on appuyait ces conjectures ſur ce que nous les avions vu remuer les mains pour faire ſigne aux Otahitiens, de ſe diſperſer & détacher à l'inſtant des branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connaître certainement les véritables circonſtances de cette malheureuſe affaire, & ſi quelques-unes de nos conjectures étaient fondées.

DES [illegible]

Le lendemain au matin [illegible]
de naturels du pays [illegible]
procha du rivage, [illegible]
que toutes nos [illegible]
craintes avaient été [illegible]
quaimes sur-tout avec [illegible]
nous avait abandonnés. [illegible]
constant dans son attachement. [illegible]
à rétablir la paix [illegible]

Les choses [illegible]
rable, je fis tirer [illegible]
côte, & je l'amenai [illegible]
mandait à toute [illegible]
& en particulier [illegible]
pour la conduire [illegible]
dant j'allai [illegible]
l'équipage d'un [illegible]
Les Indiens [illegible]
mais ils [illegible]
qu'auparavant [illegible]
quarante, & [illegible]
cocos & d'autres [illegible]
naître qu'ils avaient [illegible]
que jamais.

Le 1er [illegible]
perdre M. Bicton, [illegible]
comme pleure [illegible]
un jeune homme [illegible]

Cook.

qu'il regretta beaucoup ; il eſpérait par ſon entremiſe montrer à ſes amis en Angleterre, des figures de ce pays & de ſes habitans : il n'y avait aucune autre perſonne à bord qui pût les peindre avec autant d'exactitude & d'élégance. M. Buchan avait toujours été ſujet à des accès d'épilepſie : il en fut attaqué ſur les montagnes de la *terre de Feu*, & cette diſpoſition, jointe à une maladie de bile qu'il avait contractée pendant la navigation, mit fin à ſa vie : on propoſa de l'enterrer ſur la côte, mais M. Banks penſa que cette démarche offenſerait peut-être les naturels du pays, dont nous ne connaiſſions pas encore entièrement les uſages & les coutumes, & nous jettâmes le corps du défunt à la mer, avec autant de décence & de ſolemnité que la ſituation où nous nous trouvions put le permettre.

Le matin de ce même jour, nous reçûmes une viſite de nos deux chefs Toubouraï Tamaïdé & Tootahah, qui venaient de l'oueſt de l'île ; ils apportaient avec eux, comme emblêmes de la paix, non pas de ſimples branches de bananes, mais de jeunes arbres : ils ne voulurent point ſe haſarder à venir à bord, avant que nous les euſſions acceptés ; ce qui s'était paſſé à la tente leur avait probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportait encore,

comme des dons propitiatoires, quelques fruits-à-pain & un cochon tout apprêté, ce dernier préſent nous fut d'autant plus agréable, que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux; nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs, une hache & un clou. Sur le ſoir nous allâmes à terre & nous y paſsâmes la nuit dans une tente que nous avions dreſſée, afin d'obſerver une éclipſe du premier ſatellite de Jupiter; mais le temps fut ſi nébuleux, que nous ne pûmes pas remplir notre projet. Cook.

Le 18 à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étaient pas abſolument néceſſaires à la garde du vaiſſeau, nous commençâmes alors à conſtruire notre fort; pendant que les uns étaient occupés à creuſer les retranchemens, d'autres coupaient les piquets & les faſcines. Les naturels du pays qui s'étaient raſſemblés autour de nous, comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aidèrent au contraire volontairement; ils allaient chercher dans le bois les faſcines & les piquets, d'un air fort empreſſé: nous reſpections leur propriété avec tant de ſcrupule, que nous achetâmes tous les pieux dont nous nous ſervîmes dans cette occaſion, & nous ne coupâmes aucun arbre, ſans avoir obtenu leur conſentement. Le

Cook. ce jeune homme & un autre chef qui nous était venu voir, s'en allèrent le ſoir du côté de l'oueſt, & Toubouraï Tamaïdé & ſa femme s'en retournèrent à l'habitation ſituée aux bords du bois.

M. Monkhouſe, notre chirurgien, s'étant promené le ſoir dans l'île, rapporta qu'il avait vu le corps de l'homme qui avait été tué dans la tente; il nous dit qu'il était enveloppé dans une pièce d'étoffe, & placé ſur une eſpèce de bière ſoutenue par des poteaux, ſous un toît que les Otahitiens paraiſſaient avoir dreſſé pour cette cérémonie; qu'on avait dépoſé près du mort quelques inſtrumens de guerre & d'autres choſes qu'il aurait examinés en particulier, ſi l'odeur inſupportable du cadavre ne l'en avait empêché: il ajouta qu'il avait vu auſſi deux autres petits bâtimens de la même eſpèce que le premier, dans l'un deſquels il y avait des oſſemens humains qui étaient entièrement deſſéchés. Nous apprîmes depuis que c'était-là la manière dont ils diſpoſent de leurs morts.

Dès ce jour il commença à y avoir, hors de l'enceinte de notre petit camp, une eſpèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, ſi l'on en excepte les cochons. Toubouraï Tamaïdé nous venait voir continuellement; il imitait nos manières; il ſe ſervait

ſortes : nous crûmes qu'il voulait par-là fixer ſa réſidence dans notre voiſinage. Cette marque de confiance & de bienveillance nous fit beaucoup de plaiſir, & nous réſolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avait pour nous. Bientôt après ſon arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit ſigne de l'accompagner dans les bois : M. Banks y conſentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une eſpèce de hangar qui appartenait à Toubouraï Tamaïdé, & qui paraiſſait lui ſervir de temps en temps de demeure. Lorſqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de ſon pays; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite; il en revêtit M. Banks, & ſans autre cérémonie, il le reconduiſit ſur le champ à la tente. Les gens de ſa ſuite lui apportèrent bientôt du porc & du fruit-à-pain, qu'il mangea en trempant ſes mets dans une eau ſalée qui lui ſervait de ſauce; après ſon repas il ſe retira ſur le lit de M. Banks, & y dormit l'eſpace d'une heure. L'après midi, ſa femme Tomio amena à la tente un jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable; ils ſemblaient tous deux le reconnaître pour leur fils : mais nous découvrîmes dans la ſuite que ce n'était pas leur enfant;

Cook.

Cook. feuilles vertes, liées enſemble. Il y avait près de cet endroit un jeune plane, dont les Indiens ſe ſervent pour emblême de la paix, & tout à côté une hache de pierre; beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet, étaient ſuſpendues à l'extrémité ouverte du hangar, & en dehors les Indiens avaient planté en terre la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds; au ſommet de cet arbre il y avait une coque de noix de cocos remplie d'eau douce; enfin on avait attaché au côté d'un des poteaux, un petit ſac qui renfermait quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé; on n'y avait pas mis ces tranches tout à la fois; car les unes étaient fraîches & les autres gâtées. Je m'apperçus que pluſieurs des naturels du pays nous obſervaient avec un mêlange d'inquiétude & de défiance peintes ſur leur viſage; ils témoignèrent, par des geſtes, la peine qu'ils éprouvaient quand nous approchâmes du corps; ils ſe tinrent à une petite diſtance tandis que nous l'examinions, & ils parurent contens; lorſque nous nous en allâmes.

Notre ſéjour à terre n'aurait point été déſagréable, ſi nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui entr'autres incommodités, empêchaient de travailler M. Parkinſon, peintre d'hiſtoire naturelle pour M.

Banks; lorſqu'il voulait deſſiner, ces inſectes couvraient toute la ſurface de ſon papier, & même ils mangeaient la couleur à meſure qu'il l'étendait ſur ſon deſſein : nous eûmes recours aux filets à moſquites, qui rendirent cet inconvénient plus ſupportable, ſans l'écarter entièrement. Cook.

Le 22, Tootahah nous donna un eſſai de la muſique de ſon pays; quatre perſonnes jouaient d'une flûte qui n'avait que deux trous, & par conſéquent ne pouvaient former que quatre notes en demi-tons; ils jouaient de ces inſtrumens à peu près comme on joue de la flute traverſière, excepté ſeulement que le muſicien, au lieu de ſe ſervir de la bouche, ſouffiait avec une narine dans l'un des trous, tandis qu'il bouchait l'autre avec ſon pouce; quatre autres perſonnes joignirent leurs voix au ſon de ces inſtrumens, en gardant fort bien la meſure; mais on ne joua qu'un ſeul air pendant tout le concert.

Pluſieurs des naturels du pays nous apportèrent des haches qu'ils avaient reçues du *Dauphin*, & nous prièrent de les aiguiſer & de les raccommoder; entr'autres il y en avait une qui nous paraiſſant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures; après bien des recherches nous apprîmes que depuis le départ du *Dauphin*, un vaiſſeau avait abordé à Ota-

Cook.

hiti ; nous crûmes alors que c'était un bâtiment Eſpagnol ; mais nous sûmes depuis que c'eſt la frégate la *Boudeuſe*, commandée par M. de Bougainville.

Le 24, MM. Banks & Solander examinèrent le pays à l'oueſt, le long du rivage, dans un eſpace de pluſieurs milles. Le terrein, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, était plat & fertile ; ils rencontrèrent enſuite de petites montagnes, qui s'étendaient juſqu'au bord de l'eau ; & un peu plus loin, ils en trouvèrent qui s'avançaient juſques dans la mer, de ſorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes ſtériles occupaient une étendue d'environ trois milles, & aboutiſſaient à une grande plaine couverte d'aſſez belles maiſons, habitées par des Indiens qui paraiſſaient vivre dans une grande aiſance. A cet endroit coulait une rivière, qui ſortait d'une vallée profonde & agréable ; elle était beaucoup plus conſidérable que celle qui était à côté de notre fort : nos deux voyageurs la traversèrent, &, quoiqu'elle fût un peu éloignée de la mer, elle avait près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne était ſtérile, les rochers s'avançaient partout dans la mer, & MM. Banks & Solander ſe décidèrent à s'en revenir. A l'inſtant où ils ſe diſpoſaient à prendre ce parti, un des naturels

du pays leur offrit des rafraîchiſſemens qu'ils acceptèrent : ils apperçurent que cet homme était d'une race décrite par divers auteurs, comme étant formée du mêlange de pluſieurs nations, mais différente de toutes. Il avait la peau d'un blanc mat, ſans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de ſon corps fuſſent un peu moins blanches que le reſte. Ses cheveux, ſes ſourcils & ſa barbe étaient auſſi blancs que ſa peau ; ſes yeux étaient rouges, & il ſemblait avoir la vue baſſe : c'était un Albinos. Cook.

MM. Banks & Solander, en s'en revenant, rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé & ſes femmes, qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, & pleurèrent pendant quelque temps, avant que leur agitation pût ſe calmer.

Le ſoir, M. Solander prêta ſon couteau à une de ces femmes, qui négligea de le lui rendre, & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avait auſſi perdu le ſien. Je dois aſſurer à cette occaſion, que les Otahitiens de toutes les claſſes, hommes & femmes, ſont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorſqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenaient dans la chambre ce qu'ils pouvaient attrapper, & les gens de leur ſuite n'étaient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaiſſeau ; ils s'emparaient de

Cook.

tout ce qu'il leur était facile de cacher, juſqu'à ce qu'ils allaſſent à terre. Toubouraï Tamaïdé & Tootahah étaient les ſeuls qui n'avaient pas été trouvés coupables de vol ; cette circonſtance faiſait préſumer en leur faveur qu'ils étaient exempts d'un vice dont toute la nation eſt infectée ; mais cette préſomption ne pouvait guère contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'eſt pour cela que M. Banks n'accuſa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé ſon couteau ; l'Indien nia le fait fort gravement & d'un air aſſuré. M. Banks lui fit entendre qu'il voulait abſolument qu'on le lui rendît, ſans s'embarraſſer de celui qui l'avait volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays qui était préſent, montra une guenille, dans laquelle trois couteaux étaient ſoigneuſement renfermés, celui que M. Solander avait prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenait, & un troiſième qui avait été également dérobé. Le chef les prit & ſortit ſur le champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks reſta avec les femmes, qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avait vu. Sur ces entrefaites, un des domeſtiques de

M. Banks apprenant ce qui ſe paſſait, & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avait mis la veille. Toubouraï-Tamaïdé ſur cette preuve de ſon innocence, exprima, par ſes regards & par ſes geſtes, les émotions violentes dont ſon cœur était agité; des larmes coulèrent de ſes yeux, & il fit ſigne avec le couteau, que ſi jamais il ſe rendait coupable de l'action qu'on lui imputait, il conſentait à avoir la gorge coupée. Il ſortit précipitamment de la tente, & retourna à grands pas vers M. Banks, paraiſſant reprocher amerement les ſoupçons qu'on avait formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avait reçu le couteau des mains de ſon domeſtique; il était preſque auſſi affligé que le chef de ce qui venait de ſe paſſer; il ſentit qu'il était coupable lui-même, & voulut expier ſa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de ſon tempérament était d'un caractere à ne pas conſerver un mauvais ſentiment; il oublia [illegible] M. Banks, & ſe [illegible] celui-ci l'eut [illegible] eût donné [illegible]

Cook.

Il faut [illegible] ſimples [illegible] ont une [illegible] tice, & [illegible]

Cook.

eux-mêmes, lorſqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fît. Il eſt sûr que Toubouraï-Tamaïdé ſentait la force de l'obligation morale ; s'il avait regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputait, il n'aurait pas été ſi agité, lorſqu'on démontra la fauſſeté de l'accuſation. Nous devons, ſans doute, juger de la vertu de ces peuples, par la ſeule règle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juſte ; mais nous ne devons pas conclure, d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol ſuppoſe dans leur caractère la même dépravation qu'on reconnaîtrait dans un Européen qui aurait commis ces actions. Leur tentation était ſi forte à la vue des meubles & des marchandiſes du vaiſſeau, que ſi ceux qui ont plus de connoiſſances, de meilleurs principes & de plus grands motifs de réſiſter à l'appât d'une action avantageuſe & malhonnête, en éprouvaient une pareille, ils ſeraient regardés comme des hommes d'une probité rare, s'ils avaient le courage de la ſurmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux d'un ſol, de la raſade, ou même de clous & de morceaux de verre rompu, eſt dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de pluſieurs coffres ouverts, remplis d'or & de bijoux.

Le

Le 26, je fis monter ſur le fort ſix pierriers; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étaient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivaient ſur la pointe du rivage, ſe retirèrent dans l'intérieur de l'île, & Owhaw nous dit par ſignes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Cook.

Le 27, Tobouraï-Tamaïdé, avec un de ſes amis, qui mangeait avec une voracité dont je n'avais jamais vu d'exemple, & les trois femmes Térapo, Tirao & Omié, qui l'accompagnaient ordinairement, dînèrent au fort; ils s'en allèrent ſur le ſoir, & dirigèrent leur marche vers la maiſon de Tobouraï-Tamaïdé, ſituée au bord du bois. Ce chef revint en moins d'un quart d'heure, fort ému; il prit avec empreſſement M. Banks par la main, & lui fit ſigne de le ſuivre. M. Banks y conſentit, & ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaiſſeau qui tenait en ſa main une faucille; Tobouraï-Tamaïdé s'arrêta alors, &, dans un tranſport de rage, qui empêchait de comprendre ſes ſignes, il fit entendre que le boucher avait menacé ou entrepris d'égorger ſa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par ſignes, que s'il pouvait expliquer clairement la nature du délit, l'homme ſerait puni. A cette réponſe, l'Indien ſe calma: il fit comprendre, à ſon

Cook.

que le délinquant ayant pris fantaiſie d'une hache de pierre qui était dans ſa maiſon, il l'avait demandée à ſa femme pour un clou ; que celle-ci ayant refuſé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglais avait jetté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge ſi elle faiſait réſiſtance. L'Indien produiſit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accuſation, & le boucher dit ſi peu de choſes pour ſa défenſe, qu'il n'était pas poſſible de douter de la vérité du fait.

M. Banks me communiqua cette aventure, & je pris le moment où le chef, ſes femmes & d'autres Indiens étaient à bord du vaiſſeau, pour faire venir le boucher. Après lui avoir rappellé les preuves de ſon crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de ſemblables violences & acquitter M. Banks de ſa promeſſe. Les Indiens regardèrent avec attention pendant qu'on déshabillait le coupable & qu'on l'attachait aux agrès ; ils étaient en ſilence & attendaient en ſuſpens ce qu'on voulait lui faire : dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, & nous ſupplièrent de lui épargner le reſte du châtiment. J'avais pluſieurs raiſons de n'y pas conſentir ; & lorſqu'ils virent que leur interceſſion était

inutile, leur commiſération ſe répandit en larmes. Cook.

Ils ſont toujours, il eſt vrai, comme les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'ame dont ils ſont fortement agités, &, comme eux, ils paroiſſent les oublier, dès qu'ils les ont verſés : entre autres exemples, celui que nous allons citer en eſt remarquable. Le 28, dès le grand matin [illegible] grand nombre d'Indiens [illegible] Banks ayant remarqué [illegible] il alla vers elle & la [illegible] avait les larmes aux yeux, [illegible] le fort, ſes pleurs [illegible] grande abondance. M. Banks [illegible] la cauſe avec inſtance [illegible] pondre, elle [illegible] dent d'un geſte [illegible] cinq ou ſix fois [illegible] bientôt les [illegible] pendant quelques [illegible] répondre en aucune [illegible] M. Banks, qui [illegible] d'impatience [illegible] M. Banks [illegible] Indiens qui [illegible] ne faiſaient [illegible] l'Otahitienne. [illegible]

Cook.

fut encore plus extraordinaire : dès que les plaies eurent ceſſé de ſaigner, elle leva les yeux, regarda avec un ſourire, & raſſembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'était ſervie pour étancher ſon ſang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente & les jetta dans la mer, ayant grand ſoin de les éparpiller, comme ſi elle eût voulu empêcher qu'on ne les vît, & faire oublier par-là le ſouvenir de ce qui venait de ſe paſſer; elle ſe plongea enſuite dans la rivière, ſe lava tout le corps, & revint dans nos tentes avec autant de gaieté, & le viſage auſſi joyeux que s'il ne lui était rien arrivé.

Il n'eſt pas étrange que le chagrin de ces peuples ſans art ſoit paſſager, & qu'ils expriment ſur le champ & d'une manière forte, les mouvemens dont leur ame eſt agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiſer ou à cacher ce qu'ils ſentent, &, comme ils n'ont point de ces penſées habituelles qui ſans ceſſe rappellent le paſſé & anticipent l'avenir, ils ſont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, & changent de diſpoſitions toutes les fois que les circonſtances changent; ils ne ſuivent point de projet d'un jour à l'autre, & ne connaiſſent pas ces ſujets continuels d'inquiétude & d'anxiété, dont la penſée eſt la première qui s'empare de l'eſprit quand on s'éveille, & la

dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant si, tout considéré, l'on admet qu'ils sont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant est plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la felicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connaissances & en étendant nos vues. Cook.

Pendant tout le matin, des pirogues abordèrent près de nous au fort, & les tentes étaient remplies d'Otahitiens, qui venaient des différentes parties de l'île. Je fus occupé à bord du vaisseau; mais M. Molineux notre maître, qui avait été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre. Dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux sur une femme assise très-modestement parmi les autres, & il nous dit que c'était la personne qu'on supposait être reine de l'île lors du voyage du capitaine Wallis; l'Indienne en même-temps reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avait vus auparavant. Tous nos gens ne pensaient plus au reste de la compagnie, ils étaient entièrement occupés à examiner une femme qui avait joué un rôle si distingué dans la description que nous avaient donnée d'Otahiti les navigateurs qui découvrirent l'île pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appellait *Oberéa*: elle nous parut avoir environ quarante ans; elle

Cook. était d'une taille élevée & forte, elle avait la peau blanche, & les yeux pleins de ſenſibilité & d'intelligence; ſes traits annonçaient qu'elle avait été belle dans ſa jeuneſſe, mais il ne lui reſtait plus que les ruines de ſa beauté.

Dès que nous connûmes ſa dignité, nous lui propoſâmes de la conduire au vaiſſeau; elle y conſentit volontiers, & vint à bord accompagnée de deux hommes & de pluſieurs femmes qui ſemblaient être de ſa famille. Je la reçus avec toutes les marques de diſtinction qui pouvaient lui faire plaiſir; je n'épargnai pas mes préſens, & entr'autres choſes que je lui donnai, il y avait une poupée dont cette auguſte perſonne, parut ſur-tout fort contente. Après qu'Oberéa eut paſſé quelque temps dans le vaiſſeau, je la reconduiſis à terre; dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon & pluſieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une eſpèce de proceſſion, dont elle & moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui ſembloit alors revêtu de l'autorité ſouveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avois pour Oberéa; il devint ſi jaloux, lorſqu'elle lui montra ſa poupée, qu'afin de l'appaiſer, je crus devoir lui en préſenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un

ſentiment de jalouſie enfantine ; il voulait qu'on lui fît un don exactement ſemblable à celui qu'avait reçu la prétendue reine. Cette remarque eſt d'autant plus vraie, que dans très-peu de temps ils n'attachèrent aucun prix aux poupées. Cook.

Le 29, aſſez tard dans la matinée, M. Banks alla faire ſa cour à Oberéa ; on lui dit qu'elle dormait encore, & qu'elle était couchée ſous le pavillon de ſa pirogue. Il y alla dans le deſſein de l'éveiller, & il crut pouvoir prendre cette liberté, ſans crainte de l'offenſer. En regardant à travers ſa chambre, il fut fort ſurpris de voir dans ſon lit un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appellait *Obadée*. Il ſe retira en hâte & tout confus ; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours ne ſcandaliſaient perſonne, & que chacun ſavait qu'Oberéa avait choiſi Obadée pour lui prodiguer ſes faveurs. Oberéa était trop polie pour ſouffrir que M. Banks l'attendît long-temps dans ſon antichambre ; elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire ; & pour lui donner des marques d'une faveur ſpéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, & vint enſuite avec lui dans nos tentes. Le ſoir M. Banks, ſuivi de quelques flambeaux, alla voir Toubouraï-Tamaïdé, comme cela lui était déjà

Cook. arrivé ſouvent ; il fut très-affligé & très-ſurpris de le trouver lui & ſa famille dans la triſteſſe, & quelques-uns de ſes parens verſant des larmes. Il tâcha en vain d'en découvrir la cauſe, c'eſt pour cela qu'il ne reſta pas long-temps chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonſtance aux officiers du fort, ils ſe rappellèrent qu'*Owhaw* avait prédit que dans quatre jours, nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Comme c'était alors la fin du troiſième jour, la ſituation de Toubouraï-Tamaïdé & de ſa famille les allarma. Nous doublâmes les ſentinelles au fort, & nos officiers paſsèrent la nuit ſous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp, il vit que tout était ſi paiſible, qu'il regarda comme imaginaires les ſoupçons que nous avions formés, en penſant que les Otahitiens méditaient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous raſſurer ; nos petites fortifications étaient finies. Les côtés méridional & ſeptentrional étaient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi, & au-delà d'un foſſé qui avait dix pieds de large & ſix de profondeur. Le côté de l'oueſt faiſant face à la baie, était environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de paliſſades ; il n'y avait point de foſſés, parce

que la marée montante venait jusqu'au pied du rempart. On avait placé au côté de l'est, situé sur le bord de la rivière, une double rangée de futailles remplies d'eau; cet endroit était le plus faible, on y monta les deux pièces de quatre; les six pierriers furent pointés de manière qu'ils commandaient aux deux seules avenues qu'il y avait à la sortie du bois. Notre garnison était composée de quarante-cinq hommes armés de fusils, y compris les officiers & les observateurs qui résidaient à terre. Les sentinelles étaient relevées aussi exactement que dans nos places frontières, où se fait le mieux le service militaire.

Cook.

Le lendemain, 30, nous continuâmes à nous tenir sur nos gardes, quoique nous n'eussions pas de raisons particulières de croire que cette précaution fût nécessaire. Sur les dix heures du matin, Tomio s'en vint à la tente en courant; elle portait sur son visage des marques de douleur & de crainte; elle prit par la main M. Banks, à qui les Otahitiens s'adressaient toujours dans les occasions de détresse; elle lui fit entendre que Toubourai-Tamaïde se mourait, par une suite de quelque chose que nos gens lui avaient donné à manger, & elle le pria de venir à la maison du malade. M. Banks partit sans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de

Cook. l'abattement. Les Inſulaires, qui environnaient Toubouraï-Tamaïdé, firent ſigne à M. Banks qu'il avait vomi, & lui apportèrent une feuille pliée avec grand ſoin, où ils diſaient qu'était renfermée une partie du poiſon, qui avait mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort empreſſé ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubouraï-Tamaïdé avait demandé à quelques-uns de nos gens, qui avaient eu l'indiſcrétion de le lui donner. Le malade avait obſervé que nos matelots le tenaient long-temps dans leur bouche, & voulant faire la même choſe, il l'avait mâché juſqu'à le réduire en poudre, & l'avait enſuite avalé ; il regarda d'une manière très-touchante, M. Banks, pendant qu'il examinait la feuille & ce qui y était renfermé ; & il lui fit entendre qu'il n'avait plus guère de temps à vivre. M. Banks connaiſſant alors ſa maladie, lui conſeilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de temps ſa maladie & ſes craintes. Toubouraï-Tamaïdé paſſa la journée au fort, avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guériſon inattendue des maladies de l'eſprit ou du corps.

Le capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahitiens, qui ne connaiſſent aucune eſpèce de

métaux, M. Stephens, secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avais à bord pour montrer à ces peuples comment nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modèle. Je ne la leur avais pas encore fait voir, parce que je ne m'en étais pas souvenu. Le premier de mes Tootahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, & il remarqua beaucoup de curiosité de voir ce qui était renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre. Comme je le savais, j'en tirai, & les ouvris sur le champ: il devint attentif à chaque choses qu'il appercevait, & à mesure: enfin il jetta les yeux sur la hache, & il l'eut avec beaucoup d'empressement, & remarquant tout ce qu'il avait déja choisi, il me demanda si je voulais la lui donner. J'y consentis sur le champ; & comme s'il eût craint que je ne me repentisse, il l'emporta dans un tiroir de sa pirogue, sans me faire d'autres demandes. Ce qui n'arrivait pas souvent, quelques grandes que nous fussions à leur égard.

Sur le midi, un des chefs, qui avait dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint à bord du vaisseau. J'avais observé que les femmes me donnaient à manger; je ne voulais pas que cela

Cook. l'occaſion, il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à ſa bouche ; je me trompais. Lorſque nous fûmes à table, & que le dîner fut ſervi, je lui préſentai quelques-uns des mêts ; je vis qu'il n'y touchait pas, & je le preſſai de manger ; mais il reſta toujours immobile comme une ſtatue, ſans toucher à un ſeul morceau ; il ſerait sûrement parti ſans dîner, ſi un de mes domeſtiques ne lui avait mis les alimens dans la bouche.

Le premier de mai, dans l'après-midi, nous dreſsâmes notre obſervatoire, & nous portâmes à terre, pour la première fois, un quart de nonante & quelques autres inſtrumens.

Le lendemain au matin, 2, ſur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Gréen, pour placer notre quart de nonante ; il n'eſt pas poſſible d'exprimer la ſurpriſe & le chagrin que nous reſſentîmes en ne le trouvant pas. Il avait été dépoſé dans une tente réſervée pour ma demeure ; & perſonne n'y avait couché, parce que j'avais paſſé la nuit à bord du vaiſſeau. On ne l'avait jamais ſorti de ſon étui qui avait dix-huit pouces en quarré ; le tout formait un volume d'un poids aſſez conſidérable. Une ſentinelle avait fait la garde pendant toute la nuit, à ſept ou huit pas de la porte de la tente, & il ne nous manquait aucun autre inſtrument. Nous

soupçonnâmes [illegible]
que [illegible]
un [illegible]
perdu [illegible]
avec [illegible]
récompensé [illegible]
sans cet [illegible]
plir l'objet [illegible]
voyage. Cependant [illegible]
ne se [illegible]
fins, & comme [illegible]
porté au [illegible]
page était le [illegible]
à bord pour [illegible]
quitâmes; [illegible]
porter encore [illegible]
Banks qui, [illegible]
gnait ni la jeune [illegible]
plus d'[illegible]
résolut d'[illegible]
bois : il [illegible]
des Otahitiens, [illegible]
l'endroit où [illegible]
qu'ils auraient vu [illegible]
pouvait [illegible]
que, si ce [illegible]
recouvrerait [illegible]

Cook.

avait acquis ſur les chefs. Il ſe mit en route accompagné d'un officier & de M. Gréen; en traverſant la rivière, ils rencontrèrent Toubouraï-Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montrait ſur ſa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étaient les Indiens qui avaient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étaient pas diſpoſés à rendre ce qu'ils avaient pris, quoiqu'ils euſſent ouvert la boîte. Il ne perdit point de temps, & il fit entendre à Toubouraï-Tamaïdé qu'il voulait aller tout de ſuite avec lui à l'endroit où l'inſtrument avait été porté. L'Otahitien y conſentit : ils tirèrent du côté de l'oueſt, & le chef s'informait du voleur dans toutes les maiſons par où ils paſſaient; les Indiens lui dirent de quel côté il avait tourné ſes pas, & combien il y avait de temps qu'ils ne l'avaient vu. L'eſpoir de l'attraper bientôt les ſoutenait dans leur fatigue; ils allèrent en avant, quelquefois en marchant, d'autre fois en courant, quoique le temps fût exceſſivement chaud. Lorſqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'indien fit voir à M. Banks un endroit ſitué à trois milles au-delà, & lui dit par ſignes, qu'il ne devait pas s'attendre à retrouver l'inſtrument, avant d'y être parvenu. Ils ſe repoſèrent là pendant quelques inſtans; excepté

une paire de piſtolets que M. Banks portait toujours dans ſa poche, ils n'avaient point d'armes; ils allaient dans un endroit éloigné de plus de ſept milles du fort, où les Inſulaires ſeraient peut-être moins ſoumis que dans les environs de notre camp; il était très-difficile de leur faire rendre une choſe qu'ils n'avaient volée qu'en mettant leur vie en danger; enfin quoique l'inſtrument leur fût inutile, ils paraiſſaient diſpoſés à le garder. Toutes ces réflexions décourageaient M. Banks & nos gens, & leur ſituation devenait plus critique à chaque pas : ils réſolurent pourtant de ne pas abandonner leur entrepriſe, & de prendre tous les moyens poſſibles pour leur ſûreté. M. Banks & M. Gréen qui allèrent en avant, me renvoyèrent l'officier de poupe; il vint me dire qu'ils ne pouvaient pas revenir avant la nuit, & qu'ils déſiraient que j'envoyaſſe un détachement à leur ſuite. En recevant ce meſſage, je partis moi-même avec un nombre d'hommes tel que je le jugeais ſuffiſant pour cette occaſion; j'ordonnai au vaiſſeau & au fort de ne pas ſouffrir qu'aucune pirogue ſortît de la baie, ſans cependant ſaiſir ou détenir aucun des naturels du pays. Cook.

Sur ces entrefaites, M. Banks & M. Gréen continuèrent leur route, ſous les auſpices de Toubouraï-Tamaïdé, & dans l'endroit même

Cook.

qué celui-ci leur avait déſigné, ils trouvèrent un Otahitien qui tenait en ſa main une partie de notre inſtrument; ils s'arrêtèrent, bien contens de ce qu'ils voyaient; un grand nombre d'Indiens ſe raſſemblèrent autour d'eux, de ſorte qu'ils étaient preſſés par la foule; M. Banks crut devoir leur montrer un de ſes piſtolets, ce qui les fit ranger ſur le champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentait à chaque moment, il traça un cercle ſur l'herbe, & tous les Inſulaires ſe placèrent en dehors tranquillement & ſans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boîte du quart de nonante, pluſieurs lunettes & d'autres petits effets qu'ils avaient mis dans un étui de piſtolet, qu'on lui avait volé auparavant dans la tente, & enfin un autre piſtolet de ſelle : les Otahitiens remirent dans le cercle ce qu'ils avaient pris.

M. Gréen était impatient de voir s'ils rendraient tout ce qu'ils avaient dérobé; en examinant la boîte, il trouva qu'il y manquait le pied & quelques autres petites parties moins importantes : pluſieurs perſonnes ſe détachèrent pour aller à la recherche, & en rapportèrent quelques pièces; mais on dit que le voleur n'avait pas porté ſi loin le pied, & qu'on le rendrait par la ſuite. En s'en retournant, Toubouraï-Tamaïdé confirma

confirma cette promeſſe, & M. Banks & M. Gréen ſe diſpoſèrent à revenir, parce qu'ils pouvaient facilement ſuppléer à ce qui leur manquait. Ils avaient fait environ deux milles, lorſque je les rencontrai avec mon détachement : nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre inſtrument ; nous reſſentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il était pour nous. Cook.

Sur les huit heures, M. Banks retourna au fort avec Toubouraï-Tamaidé ; il fut ſurpris d'y trouver Tootahah gardé par ſes ſoldats, & de voir que pluſieurs Otahitiens effrayés & dans la douleur, environnaient la porte du camp. M. Banks y entra en hâte, & on permit à quelques Indiens de le ſuivre : la ſcène était touchante ; Toubouraï-Tamaïdé courut vers Tootahah, & le ſerrant dans ſes bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inondèrent leurs viſages de pleurs ſans pouvoir proférer un ſeul mot ; les autres Indiens pleuraient également ſur le ſort de leur chef, ils étaient très-perſuadés qu'on allait le faire mourir. J'arrivai au fort un quart-d'heure après, & ils reſtèrent dans la détreſſe juſqu'à ce temps. Ce qui venait de ſe paſſer me cauſa de l'étonnement & j'en fus très-affligé ; on avait mis Tootahah en priſon contre mes ordres, & à l'inſtant je lui accordai ſa liberté : je m'informai de

Cook.

toute cette affaire, & voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes ſous les armes, & dans un temps où l'on avait commis un vol, dont les naturels du pays croyaient que j'étais sûrement indigné à raiſon de la perte qu'il nous cauſait, les avait tellement alarmés, que le ſoir ils commencèrent à quitter le voiſinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore, mon ſecond lieutenant, qui commandait à bord du vaiſſeau, vit une double pirogue ſortir du fond de la baie; comme il avait reçu ordre de n'en laiſſer paſſer aucune, il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter: les Indiens, effrayés en voyant que le bateau les abordait, ſautèrent dans la mer; Tootahah étant malheureuſement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaiſſeau, & laiſſa les autres ſe ſauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort ſans faire attention à l'ordre que j'avais donné, de ne ſaiſir & de ne détenir perſonne. M. Hicks, mon premier Lieutenant, qui y commandait, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étaient ſi fort prévenus de l'idée qu'on allait mettre à mort Tootahah, qu'ils ne crurent le contraire, que lorſque par mes ordres il eut été reconduit hors du fort; tout le peuple

le reçut comme ſi ç'avait été leur pere qui eut échappé d'un danger mortel. & aucun empreſſa de l'embraſſer. La joie ſoudaine [illegible] nairement libérale, ſans faire [illegible] tion au mérite de ceux à qui elle [illegible] & Tootahah ſe voyant en [illegible] rance, dans le premier mouvement naiſſance, nous [illegible] de deux cochons: nous [illegible] occaſion nous [illegible] refuſâmes [illegible]

MM. Banks [illegible] échanges dans [illegible] main; leur [illegible] tahitiens, & [illegible] taient point de [illegible] envoya [illegible] pirogue [illegible] renvoyâmes [illegible] pirogue [illegible] me qui [illegible] voyage du [illegible] rien [illegible] tent de la [illegible] qu'il ſe rendit [illegible] & paſſa la nuit [illegible] quelques [illegible] à-vis de nos [illegible]

Cook

Cook.

vendre que très-peu des proviſions qu'ils avaient, & nous avions grand beſoin de noix de cocos & de fruits-à-pain. Pendant le courant de la journée M. Banks alla ſe promener dans le bois, afin qu'en ſe familiariſant avec les Otahitiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié ; ils lui firent des honnêtetés, mais ils ſe plaignirent du mauvais traitement qu'avait eſſuyé leur chef ; ils dirent qu'il avait été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avait ſouffert aucune violence ſur ſa perſonne : peut-être cependant le contre-maître avait exercé contre lui une brutalité dont il rougiſſait & qu'il craignait d'avouer. Tootahah ſe rappellant probablement la manière dont on s'était comporté à ſon égard, & penſant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avait laiſſés par préſent, il envoya dans l'après-midi un meſſager pour demander en retour une hache & une chemiſe. L'Indien me dit que ſon chef n'avait pas deſſein de venir au fort pendant dix jours ; je m'excuſai de ce que je différais juſqu'à ſon arrivée de donner la hache & la chemiſe. J'eſpérais qu'impatient de les avoir, il viendrait bientôt les chercher, & que la première entrevue terminerait la froideur qui était entre lui & nous, & que l'abſence aurait probablement augmentée.

Le lendemain 4, nous ressentîmes encore les suites de l'offense que nous avions faite aux Otahitiens dans la personne de leur chef, car le marché était si mal fourni, que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubouraï-Tamaïdé dans les bois, & il le persuada difficilement de nous faire vendre une corbeilles de fruits-à-pain ; enfin il les obtint ; il y en avait cent vingt, & ce secours nous vint très-à-propos. Dans l'après-midi un autre ménager vint demander, de la part de Tootahah, la hache & la chemise. Comme il était absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui nous ne pourrions guère avoir des provisions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre visite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il désirait.

Le jour suivant 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeller ma promesse ; ses gens semblaient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures, je fis mettre en mer la pinasse, & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander : nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, & à une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence qu'ils appellaient *Eparre*, & qui était situé à environ quatre milles à l'ouest de nos tentes.

Cook.

Nous trouvâmes un grand nombre d'Otahitiens qui nous attendaient sur le rivage ; il nous aurait été impossible d'aller plus avant, si un homme grand & de bonne mine ne nous avait pas ouvert un passage ; sa tête était couverte d'une espèce de turban, & il portait dans sa main un bâton blanc, dont il frappait impitoyablement ceux qui étaient autour de lui : cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que les Indiens criaient *Taio Tootahah*, « *Tootahah* » *est votre ami* ». Nous le vîmes comme un ancien patriarche, assis sous un arbre & environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, & sur le champ il nous demanda sa hache ; je la lui présentai, ainsi que la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays, & garni d'une espèce de ruban : il les reçut avec bien du plaisir, & tout de suite il endossa le vêtement ; mais il donna la chemise à la personne qui nous avait fait faire passage en débarquant sur la côte : cet homme était assis alors près de nous, & Tootahah semblait désirer que nous eussions des attentions particulières pour lui. Peu de temps après, Obérea & plusieurs autres femmes que nous connaissions, arrivèrent & se placèrent parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois, mais ses absences n'étaient pas longues ; nous crûmes qu'il quittait l'assemblée pour aller montrer aux

Indiens ſon nouvel habillement : nous nous trompions ; il allait donner des ordres pour les rafraîchiſſemens & le repas qu'on nous ſervit. La dernière fois qu'il ſortit, étant preſque étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous en retourner ; ſur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendait dans un autre endroit. Nous le trouvâmes aſſis ſous la banne de notre propre bateau ; & il nous fit ſigne d'aller à lui ; tous ceux de nous que le bateau pouvait contenir y entrèrent, & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix de cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le ſatisfaire que par envie de manger. Peu de temps après on vint l'avertir, & il ſortit du bateau, & quelques minutes enſuite, on nous invita à le ſuivre : nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à ſa maiſon, & qui était paliſſadée de bambous d'environ trois pieds de haut. On y préparait pour nous un divertiſſement entièrement nouveau ; c'était un combat de lutte ; le chef était aſſis dans la partie ſupérieure de l'amphithéâtre, & les principales perſonnes de ſa ſuite rangées en demi-cercle à ſes côtés ; c'étaient les juges qui devaient applaudir au vainqueur ; on avait laiſſé des ſiéges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reſte des ſpectateurs.

Cook.

Cook.

Quand tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattans, & qui n'avaient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène : ils en firent le tour lentement, & les regards baissés, la main gauche sur la poitrine ; de la droite, qui était ouverte, ils frappaient souvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur, que le coup produisait un son assez aigu : c'était un défi général que se faisaient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adressaient aux spectateurs. D'autres athlètes suivirent bientôt ceux-ci de la même manière ; ils se donnèrent ensuite des défis particuliers, & chacun d'eux choisit son adversaire. Cette cérémonie consistait à joindre les bouts des doigts & à les appuyer sur sa poitrine, en remuant en même temps les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude ; si l'homme à qui le lutteur s'adressait acceptait le cartel, il répétait les mêmes signes, & ils se mettaient tous deux sur le champ dans l'attitude de combattre. Une minute après ils en venaient aux mains : c'était une pure dispute de force ; chacun tâchait d'abord de se saisir de son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venait pas à bout par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement, ils s'accrochaient enfin sans dextérité ni bonne grace,

juſqu'à ce que l'un des athlètes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muſcles, renversât l'autre. Lorſque le combat était fini, les vieillards applaudiſſaient au vainqueur par quelques mots, que toute l'aſſemblée répétait en chœur ſur une eſpèce de chant, & la victoire était célébrée ordinairement par trois cris de joie. Le ſpectacle était ſuſpendu alors pendant quelques minutes; enſuite un autre couple de lutteurs s'avançait dans l'arène, & combattait de la même manière. Après que le combat avait duré une minute, ſi l'un des deux n'était pas mis à terre, ils ſe ſéparaient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis; & dans ce cas, chacun étendait ſon bras, en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étaient aux priſes, une autre troupe exécutait une danſe qui durait auſſi l'eſpace d'une minute; mais les danſeurs & les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils faiſaient, ne donnaient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous obſervâmes avec plaiſir que le vainqueur ne montrait jamais d'orgueil à l'égard de l'adverſaire qu'il avait défait, & que le vaincu ne murmurait point de la gloire de ſon rival. Enfin, pendant tout le combat, on voyait ſe ſoutenir la bienveillance & la bonne

Cook.

Cook. humeur, quoiqu'il y eût au moins cinq cent ſpectateurs, dont quelques-uns étaient des femmes; il eſt vrai qu'elles étaient en petit nombre; de plus, elles étaient toutes d'un rang diſtingué, & nous avons des raiſons de croire qu'elles n'aſſiſtaient à ce ſpectacle que par égard pour nous.

Ces combats durèrent environ deux heures: pendant ce temps, l'homme qui nous avait fait faire place lors de notre débarquement, retenait les Indiens à une diſtance convenable, en frappant rudement de ſon bâton ceux qui s'avançaient trop; nous nous informâmes de ſon état, & nous apprîmes que c'était un officier de Ṭootahah, qui rempliſſait les fonctions de maître de cérémonies.

Les lecteurs qui connaiſſent les combats des athlètes de l'antiquité, remarqueront ſans doute une reſſemblance groſſière entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite île ſituée au milieu de l'Océan pacifique. Les dames peuvent ſe rappeller la deſcription qu'en a donnée Fénélon dans ſon Télémaque; quoiqu'il raconte des événemens fabuleux, il a copié fidélement les mœurs des anciens temps, d'après les auteurs qu'on regarde comme des hiſtoriens fidèles.

Lorſque les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparait des cochons & des fruits-à-pain pour notre dîner; comme

nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaisir. Tootahah cependant sembla se repentir de sa libéralité : au lieu de placer ces deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau ; nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous pensions que nous dînerions mieux à notre aise dans notre bâtiment qu'à terre, & qu'il serait plus facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes arrivés à bord, il nous dit de retourner au vaisseau avec son cochon : cet ordre [illegible] agréable ; nous avions un traiteur [illegible] & pendant ce temps, le dîner [illegible] nous crûmes pourtant devoir [illegible] nous accompagna au vaisseau, [illegible] tres Indiens, & enfin nous [illegible] qu'il avait préparé. [illegible] Tamaïdé eurent une bonne part.

Notre réconciliation [illegible] Otahitiens [illegible] desirer ; car dès qu'ils [illegible] les fruits-à-pain, [illegible] provisions, [illegible] dance.

Les échanges [illegible] comme à l'ordinaire [illegible] toujours fort rares [illegible] tre, & M. Green [illegible]

Cook. d'Otahiti, le 8, dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourraient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'île. Ils parcoururent un eſpace d'environ vingt milles ; ils apperçurent pluſieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre : chacun leur diſait qu'ils appartenaient tous à Tootahah, & qu'on ne pouvait pas les échanger ſans ſa permiſſion. Nous commençâmes à croire que Tootahah était un grand prince, puiſqu'il avait une autorité ſi abſolue, & qui s'étendait ſi loin. Nous reconnûmes enſuite qu'il adminiſtrait, comme ſouverain, le gouvernement de cette partie de l'île, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre ſéjour à *Otahiti*. M. Gréen, à ſon retour, nous raconta qu'il avait trouvé un arbre d'une grandeur ſi énorme & ſi incroyable, qu'il avait ſoixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquèrent bientôt que c'était une eſpèce de figuier, dont les branches, en ſe recourbant vers la terre, y avaient pris de nouvelles racines, & qu'il était facile de ſe tromper, en regardant comme un ſeul arbre cet aſſemblage de tiges jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune.

Quoique le marché du fort fût aſſez bien fourni, cependant les proviſions y abordaient

plus lentement : au commencement de notre séjour, nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation, entre le lever du soleil & huit heures du matin ; mais ce commerce nous prenait alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venaient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avaient suffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain : comme ces denrées n'y étaient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés, pour la première fois, de montrer nos clous. Pour un des plus petits, qui avait quatre pouces de long, les Indiens nous donnaient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion ; & dans peu de temps, le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire. Cook.

Le 9, dans la matinée, Oberéa vint nous faire sa première visite, depuis la perte de notre quart de nonante, & la malheureuse détention de Tootahah ; elle était accompagnée d'Obadée, qui était alors son favori, & de Tupia : ils nous présentèrent un cochon & quelques fruits-à-pain, & nous leur donnâmes en retour une hache. Nous avions fourni alors, à la curiosité de nos amis les Indiens, un spectacle intéressant & nouveau : notre forge était dressée & travaillait presque continuellement ; ils nous donnaient

Cook. des morceaux de fer, que nous pensâmes qu'ils avaient reçus du *Dauphin*, en nous priant de leur en fabriquer des instrumens de différente espèce : comme j'avais très-grande envie de faire tout ce qui pouvait les contenter, on satisfaisait leur empressement, à moins que les ouvrages du vaisseau n'exigeassent tout le temps du serrurier. Oberéa ayant reçu sa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra ; cette opération n'était pas possible : elle nous apporta alors une hache rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occasion, qui me donnait un moyen de regagner ses bonnes grâces : sa hache fut raccommodée, & elle parut satisfaite. Ils s'en allèrent le soir, & emmenèrent la pirogue qui avait resté long-temps à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

Le 10, je plantai quelques pepins de melons, & des graines d'autres plantes, dans un terrein qui avait été préparé pour cet effet. Nous les avions mises pendant le voyage dans des petites bouteilles bouchées avec de la poix-résine. Excepté la graine de moutarde, aucune autre ne germa ; les concombres & les melons ne prirent pas, & M. Banks pensa que le défaut absolu d'air avait gâté les graines.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens

donnaient à leur [illegible] le nom [illegible]. Nous vîmes, après beaucoup de peines, qu'il était absolument impossible d'apprendre aux Canaques à prononcer nos noms : lorsqu'ils voulaient les articuler, ils produisaient des mots tout-à-fait différens, dont ils se servaient pour nous désigner. Ils m'appellèrent *Toote*, & M. Hicks, *Hete* : ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux* ; ils appelaient notre maître *Boba*, de Robert son nom de baptême ; M. Gore, *Toarro* ; le docteur Solander, *Torara* ; M. Banks, *Tapane* ; M. Green, *Eterre*. M. Watkinson, *Patini* ; M. Sporing, *Polini* ; Peterigill, *Petrodoro* : ils avaient formé de cette manière des noms pour presque tous les gens de l'équipage. Il n'était cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original ; c'étaient peut-être moins des sons arbitraires, déterminés par la disposition de leurs organes, que des mots significatifs dans leur propre langue ; par exemple, ils appellèrent *Matté* M. Monkouse, l'officier de poupe qui commandait le détachement lorsque le voleur du fusil fut tué. Ils lui donnaient ce nom, non pas en tâchant d'imiter le son de la première syllabe du mot Mankouse, mais parce que *Matté* signifie *mort* : il est probable que cette observation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnèrent à d'autres de nos gens.

Cook.

Le 12 de Mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous abordèrent avec des cérémonies très-singulières. M. Banks faisait des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'était venu voir le matin avec quelques autres naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue, dans laquelle étaient assis un homme & deux femmes. Les Indiens qui étaient autour de M. Banks, lui dirent par signes d'aller à leur rencontre; ce qu'il fit sur le champ. Mais pendant qu'il sortait du bateau, l'homme & les deux femmes s'étaient déja avancés jusqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêtèrent alors, & l'invitèrent par signes à faire la même chose: ils jettèrent à terre une douzaine de jeunes planes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta; & les Indiens s'étant rangés en haie à ses côtés, un Otahitien, qui semblait être un serviteur, passant & repassant à six reprises différentes, en remit une branche, à chaque tour, à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en la lui donnant. Tupia, qui était près de M. Banks, remplissait les fonctions de son maître de cérémonies; à mesure qu'il recevait les rameaux, il les plaçait dans le bateau. Lorsque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta

apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres ſur la terre, dans l'eſpace qui était entre M. Banks & les Indiens qui lui rendaient viſite. Il y avait neuf pièces ; il en poſa trois l'une ſur l'autre ; & alors une des femmes, appellée *Oorattooa*, la plus diſtinguée d'entre-elles, monta ſur ces tapis, & relevant ſes vêtemens juſqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de ſérieux & de ſang froid, & un air d'innocence & de ſimplicité, qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer ; elle laiſſa retomber enſuite ſes vêtemens, & alla ſe remettre à ſa place : on étendit trois autres pièces ſur les trois premières ; elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernières pièces furent étendues ſur les ſix premières, & elle en fit le tour pour la troiſième fois, avec les mêmes circonſtances. Les Otahitiens replièrent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un préſent de la part de la femme, qui s'avança alors avec ſon ami pour le ſaluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeait devoir leur être les plus agréables : ils reſtèrent dans la tente l'eſpace d'une heure, & s'en allèrent. Sur le ſoir, nos officiers qui étaient au fort, reçurent la viſite d'Oberéa & d'une femme de ſa ſuite, ſa favorite, nommée *Otheothea* : c'était une fille d'une

Cook.

Cook. figure agréable ; ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avait paſſé quelques jours ſans venir au camp, & qu'on nous avait rapporté qu'elle était malade ou morte.

Le 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant ſe procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla ſe promener dans les bois, portant ſon fuſil comme à l'ordinaire ; en s'en revenant, il rencontra Toubouraï-Tamaïdé près de la maiſon qu'il habitait par intervalles. Comme il s'était arrêté pour paſſer quelque temps avec lui, l'Indien lui arracha ſubitement le fuſil des mains, le banda, & l'élevant en l'air, il tira la détente ; heureuſement l'amorce brûla ſans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt ſon fuſil, très-ſurpris de voir qu'il eût acquis aſſez de connaiſſance du méchaniſme de cette arme pour la décharger, & il lui reprocha avec beaucoup de ſévérité ce qu'il venait de faire. Comme il était très-important de ne pas apprendre aux Otahitiens comment on maniait ces armes, M. Banks, dans toutes les occaſions, leur avait dit qu'ils ne pouvaient pas nous faire une plus grande offenſe que de les toucher. Il était néceſſaire alors de réitérer ces défenſes avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces à ſes reproches. Toubouraï-Tamaïdé ſupporta tout patiemment ; mais dès

que M. Banks eut traverſé la rivière, l'Indien partit avec toute ſa famille & ſes meubles pour ſa maiſon d'Eparre. Les Otahitiens qui étaient au fort apprirent bientôt cette nouvelle : nous craignîmes les ſuites du mécontentement de Toubourai-Tamaïdé, qui, dans toutes les occaſions, nous avait été très-utile. M. Banks réſolut de le ſuivre ſans délai, afin de ſolliciter ſon retour : il partit le même ſoir, accompagné de M. Molineux. Ils le trouvèrent aſſis au milieu d'un grand cercle de ſes compatriotes, à qui probablement il avait raconté ſon aventure & les craintes qu'elle lui faiſait naître. Son viſage préſentait l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes paſſions étaient également marquées avec force ſur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnaient. Lorſque M. Banks & M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima ſon chagrin de la même manière que Térapo dans une autre occaſion, c'eſt-à-dire, en ſe perçant la tête à pluſieurs repriſes avec la dent d'un goulu de mer, juſqu'à ce qu'elle fût couverte de ſang. M. Banks ne perdit point de temps pour tâcher de les conſoler ; il aſſura le chef qu'il fallait oublier tout ce qui s'était paſſé, qu'il ne leur voulait aucun mal, & qu'ils n'avaient rien à craindre. Toubourai-Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit ſa con-

Cook.

Cook.

fiance & ſa tranquillité : il ordonna de tenir prête une double pirogue ; ils revinrent tous enſemble au fort avant le ſouper, & pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien & ſa femme paſsèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur préſence cependant ne ſuffit pas pour nous mettre à l'abri des Inſulaires. Entre onze heures & minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en eſcaladant les paliſſades, dans le deſſein, ſans doute, de voler tout ce qu'il pourrait trouver. La ſentinelle qui le découvrit heureuſement ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier était dreſſée dans le fort, & le fer & les inſtrumens de ce métal, dont on s'y ſervait continuellement, étaient des tentations au vol, que les Otahitiens ne pouvaient ſurmonter.

Le dimanche 14, j'ordonnai qu'on célébrât le ſervice divin au fort ; nous déſirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y aſſiſtaſſent ; mais lorſque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allèrent dans leurs habitations. M. Banks cependant traverſa la rivière, & ramena Toubouraï-Tamaïdé & ſa femme Tomio ; il eſpérait que les cérémonies occaſionneraient quelques queſtions de leur part, & donneraient lieu à quelque inſtruction de la nôtre. Il les fit aſſeoir ſur des

ſièges & ſe plaça, près d'eux; pendant tout le ſervice ils obſervaient attentivement ſes poſtures, & l'imitaient très-exactement; ils s'aſſéyaient, ſe tenaient debout ou ſe mettaient à genoux, lorſque M. Banks faiſait de même. Ils ſentaient que nous étions occupés à quelque choſe de ſérieux & d'important, & ils ordonnèrent aux Otahitiens qui étaient hors du fort, de ſe tenir en ſilence : cependant après que le ſervice fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune queſtion, & ils ne voulaient pas nous écouter, lorſque nous tâchions de leur expliquer ce qui venait de ſe paſſer. Cook.

Les Indiens après avoir vu nos cérémonies religieuſes dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très-différentes. Un jeune homme de près de ſix pieds & une jeune fille de onze à douze ans, ſacrifièrent à Vénus, devant pluſieurs de nos gens & un grand nombre de naturels du pays, ſans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous ſemblait, que pour ſe conformer aux uſages du pays. Parmi les ſpectateurs, il y avait pluſieurs femmes d'un rang diſtingué, & en particulier Oberéa, qui, à proprement parler, préſidait à la cérémonie; car elle donnait à la fille des inſtructions ſur la

Cook. manière dont elle devait jouer ſon rôle; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paraiſſait pas en avoir beſoin.

Nous ne racontons pas cet événement comme un pur objet de curioſité; mais parce qu'il peut ſervir dans l'examen d'une queſtion qui a été long-temps diſcutée par les philoſophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, eſt-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de la coutume? ſi la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations, il ne ſera peut-être pas aiſé de remonter à la ſource de cette coutume, quelque générale qu'elle ſoit; ſi cette honte eſt une ſuite de l'inſtinct naturel, il ne ſera pas moins difficile de découvrir comment elle eſt anéantie ou ſans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace.

Le 14 & le 15, nous eûmes une autre occaſion de connaître ſi tous les Otahitiens étaient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditaient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pièces d'eau, qui était à côté du fort. Le matin nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût inſtruit du vol; cependant nous jugeâmes qu'ils n'étaient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahiſ-

saient leurs associés ; car ils paraissaient tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avait été mis dans une pirogue ; mais comme cette pièce d'eau ne nous était pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches afin de la recouvrer. Lorsqu'il fut de retour, Toubouraï-Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous volerait un autre tonneau. Il n'est pas aisé de conjecturer comment il avait appris ce projet ; il est sûr qu'il n'était pas du complot ; car il vint avec sa femme & sa famille dans l'endroit où étaient placées les pièces d'eau ; il y dressa ses lits en disant, qu'en dépit du voleur il nous donnerait un gage de leur sûreté. Nous ne voulûmes pas y consentir : nous lui fîmes entendre qu'on placerait une sentinelle jusqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux ; il retira alors ses lits dans la tente de M. Banks où lui & sa famille passèrent la nuit ; il fit signe à la sentinelle en la quittant d'être bien sur ses gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avait été bien informé ; le voleur vint vers minuit : mais s'appercevant qu'on avait mis un soldat pour veiller sur les tonneaux, il s'en alla sans rien dérober. Cook.

L'aventure du couteau avait beaucoup aug-

Cook.

menté la confiance de M. Banks en Toubouraï-Tamaïdé, & il ne ſe défiait point de lui; l'Otahitien fut expoſé par la ſuite à des tentations que ſa probité & ſon honneur ne purent pas ſurmonter. Il s'était trouvé pluſieurs fois dans des occaſions favorables de commettre quelque vol, & il avait réſiſté; mais il fut enfin ſéduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étaient plus grands que tous ceux que nous avions donnés juſqu'alors en échange au Indiens, & ils avaient été laiſſés peut-être par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avait un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertence quelque partie de ſon habillement, ſous lequel il en avait caché un, le domeſtique de M. Banks le vit, & le dit à ſon maître. M. Banks ſachant qu'on ne lui avait pas donné ce clou, & qu'il ne l'avait pas reçu en échange, examina ſur le champ le panier où il y en avait ſept, & il remarqua qu'il en manquait cinq. Il accuſa avec répugnance Toubouraï-Tamaïdé du délit; l'Otahitien avoua le fait; mais la douleur qu'il en reſſentit, n'était probablement pas plus grande que celle de l'accuſateur. On lui redemanda ſur le champ les clous, & il répondit qu'ils étaient à Eparre; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paraiſſait fort

empreſſé de les ravoir, & qu'il lui fit quelques ſignes de menace. Tochomé-Tamahe fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Canot.

Nous ne devions pas faire voir que nous regardions ſon offenſe comme légere : cependant, après quelque délibération, nous lui dîmes qu'on lui pardonnerait s'il voulait rapporter les quatre autres clous au fort. Il conſentit à cette condition, mais je ſuis fâché de dire qu'il ne la remplit pas : au lieu d'aller chercher les clous, il ſe retira avec ſa famille avant la nuit, en emportant tous ſes meubles.

Comme notre chaloupe ſemblait faire eau, j'en fis examiner le fond, & je fus fort ſurpris de trouver qu'il était tellement rongé par les vers, qu'il fallait abſolument en refaire un nouveau. Les officiers qui avaient été de l'expédition du *Dauphin*, me dirent que leurs bateaux n'avaient point eſſuyé de ſemblable accident, & c'eſt pour cela que je ne m'y attendais pas. Je craignis que la pinaſſe ne fût dans le même état ; mais en la viſitant, j'eus la ſatisfaction de voir qu'elle n'avait point été endommagée par les vers, quoiqu'elle fût conſtruite du même bois, & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe. Je penſe que cette différence provenait de ce que la chaloupe avait été entiere

Cook.

de goudron, & la pinaſſe d'une compoſition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers, doivent donc être ſpalmés comme la pinaſſe, & les vaiſſeaux fournis de tout ce qui eſt néceſſaire, afin de pouvoir les recaréner, quand ils en auront beſoin.

Après avoir reçu différens meſſages de Tootahah, qui nous mandait que ſi nous voulions lui rendre viſite, il reconnaîtrait cette faveur par un préſent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant, afin de voir s'il ne ſerait pas poſſible de s'en procurer quelques-uns ſans cela; je lui ordonnai en même-temps de faire à l'Indien toutes ſortes de politeſſes. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appellé *Tottahah*, ſitué cinq milles plus à l'oueſt. L'Otahitien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra ſur le champ un cochon, & lui dit que dans la matinée on amènerait les trois autres qui étaient à quelque diſtance. M. Hicks attendit volontiers; mais comme les trois cochons ne venaient point, & qu'il ne jugea pas à propos de reſter plus long-temps, il s'en revint avec celui qu'on lui avait donné.

Le 25, Toubouraï-Tamaïdé, accompagné de ſa femme Tomio, parut à la tente, pour la pre-

mière fois depuis [illegible]
volant des cieux : [illegible]
cependant il ne [illegible]
gner nos bonnes [illegible]
rendant les quatre [illegible]
La froideur & [illegible]
Banks & les autres [illegible]
capables de [illegible]
il ne demeura [illegible]
maniere brutale [illegible]
alla le lendemain [illegible]
réconciliation [illegible]
dre les cieux : mais [illegible]

Le 2[illegible], il fit [illegible]
Tooraïai, [illegible]
beaucoup sur [illegible]
nos peines. [illegible]
dans la journée avec [illegible]
& trois autres [illegible]
haie, [illegible]
un extrême [illegible]
loin. Comme [illegible]
la mêlée [illegible]
presque tout [illegible]
vîmes [illegible]
& environ [illegible]
nous fîmes [illegible]
un bain & [illegible]

Cook.

autres bagatelles qu'il reçut avec plaiſir. Il ordonna ſur le champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le ſouper, en nous promettant qu'il nous en donnerait pluſieurs le lendemain; mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchiſſemens, dont le fort avait beſoin; nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, & nous ſoupâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchait, & qu'il y avait dans ce lieu plus de monde que les maiſons & les canots n'en pouvaient contenir, & entre autres Oberéa, ſa ſuite & pluſieurs autres Indiens que nous connaiſſions, nous commençâmes à chercher des logemens; nous étions au nombre de ſix; M. Banks fut aſſez heureux pour qu'Oberéa lui offrît une place dans ſa pirogue; il nous ſouhaita une bonne nuit, nous quitta, & alla ſe coucher de bonne heure, ſuivant la coutume du pays; il ôta ſes habits, comme à l'ordinaire, à cauſe de la chaleur: Oberéa lui dit amicalement qu'elle voulait les garder, & qu'à coup sûr on les volerait, ſi elle n'en avait pas ſoin. M. Banks ayant une pareille ſauve-garde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable; il s'éveilla ſur les onze heures, & voulant ſe lever pour quelques beſoins, il chercha ſes habits dans l'endroit où il avait vu Oberéa les placer; mais ils n'y

Cook.

étaient plus. Il éveilla Oberéa ſur le champ ; dès qu'elle entendit ſa plainte, elle ſe leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & ſe mit en devoir de retrouver ce que M. Banks avait perdu. Tootahah dormait dans la pirogue voiſine : alarmé du bruit, il vint vers eux, & ſortit avec Oberéa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'était pas en état de les accompagner, on ne lui avait rien laiſſé que ſes culottes ; on avait pris ſon habit, ſa veſte, ſes piſtolets, ſa poire à poudre & pluſieurs autres effets qui étaient dans ſes poches. Une demi-heure après, Oberéa & Tootahah revinrent, mais ſans avoir rien appris ni ſur les vêtemens, ni ſur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes ; on n'avait pas emporté ſon fuſil, mais il avait négligé de le charger ; il ne ſavait pas où le docteur Solander & moi paſſions la nuit, & dans ce qui devait lui arriver, il ne pouvait pas recourir à notre ſecours. Il crut cependant qu'il valait mieux ne point montrer de crainte ni de ſoupçon à l'égard des Otahitiens avec qui il était ; il donna ſon fuſil à Tupia, qui s'était éveillé au milieu du déſordre, & qu'il chargea d'en prendre ſoin, en le priant en même-temps de reſter couché. Il ajouta qu'il était ſatisfait des peines que Tootahah & Oberéa avaient priſes pour retrouver ſes effets, quoiqu'elles

Cook.

euſſent été inutiles. M. Banks ſe recoucha aſſez déconcerté ; il entendit bientôt après de la muſique, & il vit des lumières à peu de diſtance ſur le rivage : c'était un concert ou aſſemblée, qu'ils appellent *Heïva*, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce ſpectacle devait néceſſairement raſſembler beaucoup d'Indiens, & que je pouvais peut-être m'y trouver, ainſi que d'autres Anglais, M. Banks ſe leva pour y aller auſſi. Les lumières & le ſon l'amenèrent dans une caſe où j'étais avec trois autres perſonnes du vaiſſeau. Il nous diſtingua aiſément du reſte de la foule ; il s'approcha preſque nud & nous raconta ſa triſte aventure ; nous le conſolâmes, comme les malheureux ſe conſolent entre-eux ; nous lui dîmes que nous avions été auſſi maltraités que lui ; je lui fis voir que j'avais les jambes nues, & lui dis qu'on avait volé mes bas ſous ma tête, quoique je fuſſe sûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouvèrent auſſi, en ſe montrant, qu'ils avaient perdu leur juſte-au-corps. Nous réſolûmes pourtant d'entendre la muſique, quelque mal vêtus que nous fuſſions. Le concert était compoſé de quatre tambours, de trois flûtes & de pluſieurs voix ; il dura environ une heure, & lorſqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions cou-

ché, après être convenus que juſqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits. Cook.

Le 28, nous nous levâmes à la pointe du jour, ſuivant l'uſage de l'île. Le premier homme que vit M. Banks, fut Tupia, qui gardait fidèlement ſon fuſil. Oberéa lui apporta bientôt quelques vêtemens de ſon pays, pour lui ſervir au défaut des ſiens, de ſorte qu'en nous abordant il portait un habillement bigarré, moitié à l'Otahitienne & moitié à l'Anglaiſe. Excepté le docteur Solander, dont nous ne connaiſſions pas le gîte, & qui n'avait point aſſiſté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de temps après, Tootahah parut, & nous le preſsâmes de chercher nos habits qu'on avait dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui perſuader, non plus qu'à Oberéa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous ſoupçonnâmes alors qu'ils étaient complices du vol. Sur les huit heures, M. Solander vint nous joindre; il avait paſſé la nuit dans une caſe à un mille de diſtance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avait rien pris.

Nous perdîmes alors tout eſpoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la ſuite, & nous paſsâmes toute la matinée à demander les cochons qu'on

Cook.

nous avait promis; mais nos tentatives furent également ſans ſuccès. Sur le midi nous marchâmes vers le bateau, aſſez mécontens, & n'emportant rien avec nous que ce que nous avions acheté la veille, du boucher & du cuiſinier de Tootahah.

En retournant au bateau, nous eûmes un ſpectacle qui nous dédommagea, en quelque manière, de nos fatigues & de nos pertes. Chemin faiſant, nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre, où l'île n'eſt pas environnée par des récifs, & où par conſéquent une houle élevée briſe ſur la côte; les lames étaient des plus effrayantes que j'euſſe jamais vues; il aurait été impoſſible à un de nos bateaux de s'en tirer, & ſi le meilleur nageur de l'Europe avait été, par quelque accident, expoſé à leur furie, je ſuis perſuadé qu'il y aurait été bientôt englouti par les flots, ou écraſé contre les groſſes pierres dont le rivage était couvert; cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageaient pour leur plaiſir; lorſque les flots briſaient près d'eux, ils plongeaient par deſſous, & reparaiſſaient de l'autre côté avec une adreſſe & une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce ſpectacle encore plus amuſant, ce fut que les nageurs trouvèrent au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue; ils le ſaiſirent & le pouſsèrent devant

devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer ; alors deux ou trois de ces Indiens se mettaient dessus, & tournant le bout quarré contre la vague, ils étaient chassés vers la côte avec une rapidité incroyable, & quelquefois même jusqu'à la grève ; mais ordinairement la vague brisait sur eux, avant qu'ils fussent à moitié chemin, & alors ils plongeaient & se relevaient d'un autre côté en tenant toujours ce reste de pirogue : ils se remettaient à nager de nouveau au large & revenaient ensuite par la même manœuvre, à peu près comme nos enfans dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de *Greenwich*, pour avoir le plaisir de se rouler en bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scène étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre ; ils semblaient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif ; nous continuâmes alors notre route, & enfin le soir nous arrivâmes au fort. On peut remarquer à cette occasion que la nature humaine est douée de plusieurs facultés, qui ne sont portées que rarement au degré de développement dont elles sont susceptibles, & que tous les hommes sont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y soit porté par le besoin ou par des circonstances extraordinaires. Ces nageurs, en dé-

Cook.

Cook.

ployant des forces dont nous avons tous l'uſage, à moins que nous ne ſoyons attaqués de quelque infirmité particulière, opéraient des prodiges qui nous ſemblent au-deſſus de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette obſervation. Les danſeurs de corde & les voltigeurs ne font que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature : tous les hommes, il eſt vrai, avec autant d'exercice & d'habitude, ne deviendraient pas auſſi habiles dans leur art; mais il eſt inconteſtable qu'ils y feraient du moins quelques progrès, il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait preſque jamais uſage. On ne peut pas ſuppoſer que la perte d'un ſens donne plus de force à ceux qui reſtent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuſes celles qui ſont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir, pour les organes de l'ouie & du toucher, la délicateſſe & la fineſſe qui nous ſurprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'eſt qu'ils n'en ont pas également beſoin. Celui qui jouit de ſa vue eſt le maître de faire,

par choix, ce que l'homme, privé de ſes yeux, fait par néceſſité ; & s'il voulait s'appliquer comme lui à exercer ſes organes, il les rendrait auſſi parfaits. Afin d'encourager les efforts du genre humain, établiſſons donc pour principe d'un uſage univerſel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément poſſible. Cook.

Parmi les Indiens qui nous étaient venus voir, il y en avait quelques-uns d'une île voiſine, appellée par eux *Eiemeo* ou *Imao*, & que le capitaine Wallis a nommée île du *Duc d'York*. Ils nous firent la deſcription de vingt-deux îles ſituées dans les environs d'Otahiti.

Comme le jour où nous devions faire nos obſervations aſtronomiques approchait, je réſolus, en conſéquence de quelques idées que m'avait données le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'obſerver le paſſage de Vénus dans différens endroits, eſpérant que, ſi nous ne réuſſiſſons pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur ſuccès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos inſtrumens & à montrer l'uſage qu'il en fallait faire à ceux de nos officiers, que je me propoſais d'envoyer dehors.

Le premier juin, deux jours avant le paſſage de Vénus, je fis partir pour *Imao*, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monk-

Cook.

houſe & Sporing, à qui M. Gréen avait donné des inſtrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux, & il fut accompagné de Toubouraï-Tamaïdé, de Tomio & de pluſieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 3, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill, nos contre-maîtres, & M. Saunders, un des officiers de poupe, dans la pinaſſe, à l'eſt d'Otahiti afin d'y choiſir, à quelque diſtance de notre principal obſervatoire, un lieu convenable où ils puſſent employer les inſtrumens qu'ils avaient auſſi emportés pour le même deſſein.

Malgré toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; nos gens qui étaient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenèrent enfin au-deſſous de la terre d'*Imao*. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellèrent. Les Indiens qu'elle avait à bord, leur montrèrent un paſſage à travers le récif; ils y entrèrent & ils choiſirent bientôt après, pour lieu de leur obſervatoire, un rocher de corail, qui s'élevait hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avait quatre-vingt de longueur, & vingt de large; on trouvait au milieu un lit de ſable blanc aſſez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ſes compagnons commencèrent à les dreſſer

& à faire les autres [illegible]
l'opération importante [illegible]
entrefaites, M. [illegible]
d'Otaïti & des autres [illegible]
rencontres dans [illegible]
de l'île pour y acheter [illegible]
procura effectivement [illegible]
avant la nuit. Lorsqu'il [illegible]
trouva l'observatoire [illegible]
fixés & éprouvés. [illegible]
dant l'inquiétude [illegible]
beaucoup de [illegible]
faisait la garde à [illegible]
heure, & il allait [illegible]
autres, & il leur [illegible]
temps; quelquefois [illegible]
rance en disant que [illegible]
d'autrefois il les [illegible]
qu'il était content.

Ils furent [illegible] la pointe du jour du 3, & ils eurent la [illegible] le lever sans nuage. M. [illegible] heureux succès à nos [illegible] M. Monkhouse, [illegible] l'île pour en examiner [illegible] acheter des rafraîchissemens. Pour faire [illegible] échanges avec les naturels du pays, il [illegible] sous un arbre; &, afin de n'être pas [illegible]

Cook.

la foule, il traça autour de lui un cercle, dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

Sur les huit heures, il apperçut deux pirogues qui voguaient vers l'endroit où il était, & les Insulaires lui firent entendre qu'elles appartenaient à *Tarrao*, roi de l'île, qui venait lui rendre visite. Dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, & sa majesté débarqua avec sa sœur, nommée *Nuna*. Comme ils s'avançaient vers l'arbre, sous lequel était M. Banks, il alla à leur rencontre, & il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avait écarté les autres Insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences; M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'inde, qu'il portait sur sa tête en place de chapeau, il l'étendit à terre, & ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal, qui était composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent; les messagers revinrent avec une hache, une chemise & des verroteries qu'il offrit à sa majesté, qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

Pendant cet intervalle, Toubouraï-Tamaïdé

Cook.

à l'eſt de l'île ; depuis le lever du ſoleil juſqu'à ſon coucher, il n'y eut pas un ſeul nuage au ciel, & nous obſervâmes, M. Gréen, le docteur Solander & moi, tout le paſſage de Vénus avec la plus grande facilité. Le téleſcope de M. Gréen & le mien étaient de la même force, & celui du docteur Solander était plus grand. Nous vîmes tous, autour de la planète, un brouillard nébuleux, qui rendait moins diſtincts les temps des contacts, & ſur-tout des contacts intérieurs ; ce qui nous fit différer les uns les autres dans nos obſervations plus qu'on ne devait l'attendre. Suivant M. de Gréen,

Paſſage de Vénus dans le Diſque du Soleil.

Le premier contact extérieur, ou la première apparence de l'entrée de Vénus au-deſſus du diſque du ſoleil, fut à neuf heures vingt-cinq minutes quarante-deux ſecondes du matin.

Le premier contact intérieur, ou l'immerſion totale à neuf heures quarante-quatre minutes & quatre ſecondes du matin.

Le ſecond contact intérieur, ou le commencement de l'émerſion, à trois heures quatorze minutes huit ſecondes de l'après-midi.

Le ſecond contact extérieur, ou l'émerſion totale à trois heures trente-deux minutes & dix ſecondes de l'après-midi.

Nous trouvâmes que notre obſervatoire était ſitué au $17^{d}\ 29'\ 15''$ de latitude, & au $149^{d}\ 32'$

30″ de longitude oueſt de Greenwich. Le lecteur peut voir dans les Tranſactions Philoſophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les ſuiv. des tables, où nos obſervations ſont plus détaillées, & une planche qui ſert à les faire entendre. Cook.

Si nous avions des raiſons de nous féliciter du ſuccès de notre entrepriſe, quelques-uns de nos gens avaient profité du temps, de manière à nous cauſer bien du regret. Pendant que les officiers étaient tous occupés à obſerver le paſſage de Vénus, des matelots enfoncèrent un des magaſins, & volèrent près d'un cent peſant de clous à fiche. Le cas était ſérieux & de grande importance : car ſi les voleurs avaient répandu ces clous parmi les Otahitiens, ils nous auraient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui était la principale marchandiſe que nous avions apportée pour commercer avec ces Inſulaires. On découvrit un des voleurs, mais on ne lui trouva que ſept clous; il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ſes complices.

Le 5, nous célébrâmes l'anniverſaire du jour de la naiſſance du roi; nous aurions dû faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos officiers qui étaient

Cook. allés obſerver le paſſage de Vénus. Pluſieurs des chefs Indiens aſſiſtèrent à cette fête, ils burent à la ſanté de ſa majeſté ſous le nom de *Kihiargo*, qui était le ſon le plus approché qu'ils pouvaient rendre pour exprimer le roi George.

Il mourut pendant ce temps une vieille femme d'un certain rang, & qui était parente de Tomio. Cet incident nous donna occaſion de voir comment ils diſpoſent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place quarrée, proprement paliſſadée de bambous, ils dreſsèrent ſur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent le corps en-deſſous, ſur un chaſſis, tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps était couvert d'une belle étoffe, & on avait placé près de lui du fruit-à-pain, du poiſſon & d'autres proviſions. Nous ſupposâmes que les alimens étaient préparés pour l'eſprit du défunt, & que par conſéquent, ces Indiens ont quelques idées confuſes de l'exiſtence des ames après la mort; mais, lorſque nous nous adreſsâmes à Toubouraï-Tamaïdé, afin de nous inſtruire plus particulièrement ſur cette matière, il nous dit que ces alimens étaient des offrandes qu'ils préſentaient à leurs Dieux. Ils ne ſup-

poſaient cependant pas que les Dieux [illegible]
ſent, ainſi que les Juifs ne penſent point
que Jehovah ait habité dans une maiſon :
faut regarder leur offrande de la même manière
que le temple de Jeruſalem, comme
un témoignage de reſpect & de reconnoiſſance
& un moyen de ſe rendre la puiſſance ou immédiate de la divinité favorable. [illegible]
avait un endroit où les parens du défunt allaient
paver le tribut de leur douleur. Il était dans le
pavillon, on trouvait une grande quantité
de petites pièces d'étoffes, du chanvre et
pleureurs avaient tâté leurs armes avec
ſang; car dans les tranſports de leur chagrin,
c'eſt un uſage univerſel parmi eux de ſe faire des
bleſſures avec la dent d'un poiſſon de mer. A
quelques pas delà, on avait dreſſé deux petites
huttes; quelques parens du défunt tenaient
habituellement dans l'une, & l'autre ſert à l'habitation au principal perſonnage du deuil, qui
eſt toujours un homme revêtu d'un habillement
ſingulier, & qui fait des cérémonies que nous
rapporterons plus bas. On enterre enſuite les os
des morts dans un lieu voiſin de celui où on
élève ainſi les cadavres pour les laiſſer tomber
en pourriture.

Il eſt impoſſible de deviner ce qui peut avoir
introduit parmi ces peuples l'uſage d'élever [illegible]

Cook.

mort au-deſſus de la terre, juſqu'à ce que la chair ſoit conſumée par la putréfaction, & d'enterrer enſuite les os; mais c'eſt une choſe digne de remarque, qu'Elien & Apollonius de Rhodes attribuent une coutume ſemblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois ſitué près du royaume de Pont en Aſie, & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrélie; excepté pourtant que cette manière de diſpoſer des morts, n'avait pas lieu pour les deux sèxes; ils enterraient les femmes, mais ils enveloppaient les hommes morts dans une peau, & les ſuſpendaient en l'air avec une chaîne. Cet uſage des habitans de la Colchide avait ſa ſource dans leur croyance religieuſe. La terre & l'air étaient les principaux objets de leur culte, & l'on croit que, par une ſuite de quelque principe ſuperſtitieux, ils dévouaient leurs morts à ces deux élémens. Nous n'avons jamais pu découvrir poſitivement ſi les Otahitiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières ſont auſſi des lieux où ils vont rendre une ſorte de culte religieux. Nous obſerverons en paſſant, que, quoiqu'il ſoit très-abſurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque manière de la façon dont on diſpoſera des cadavres, lorſque le temps de l'épreuve ſera paſſé, cependant rien n'eſt

plus général que cette eſpèce d'inquiétude parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires, qui ne nous ſont point familières par l'habitude, ou que la ſuperſtition ne nous a pas rendues ſacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne ſoit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur, ou dévoré par les vers, lorſqu'il ne ſera plus capable de ſenſation; ils le font placer à prix d'argent dans une terre ſainte, lors même qu'ils croient que le ſort de ſa future exiſtence eſt irrévocablement décidé. Nous ſommes ſi fortement portés à aſſocier des idées de ſenſations agréables ou douloureuſes aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie, que nous agiſſons involontairement, comme ſi après la mort elles devaient faire la même impreſſion ſur nous, ce que pourtant perſonne n'oſerait ſoutenir. Cook.

Ainſi il arrive que le deſir de conſerver ſans tache ou de tranſmettre avec honneur le nom que nous laiſſons après nous, eſt un des plus puiſſans motifs qui règlent les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir, dans tous les principes, que les morts ſont inſenſibles à la réputation qu'ils laiſſent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la baſſeſſe & du crime a rendus indiffé-

Cook. rens à l'honneur & à la honte, la force de la raiſon & les réflexions du ſage ne peuvent pas ſurmonter ce penchant que nous avons tous de laiſſer un nom irréprochable ou célèbre, lorſque nous ne ſerons plus : c'eſt-là, ſans doute, une des heureuſes imperfections de notre nature, dont le bien général de la ſociété dépend juſqu'à un certain point, & comme on prévient quelques crimes en ſuſpendant avec des chaînes le corps d'un criminel après ſa mort, de même, le deſir d'écarter l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur, lorſqu'il ne reſtera plus de nous que le nom, procure de grands avantages à la ſociété, & arrête bien des maux.

Des mœurs abſolument nouvelles nous montrent les folies & les abſurdités des hommes ſéparées de ces idées particulières qui, par leur aſſociation, nous accoutument à les voir ſans en être ſurpris. Le meilleur uſage peut-être que nous puiſſions faire de la connaiſſance de ces mœurs étrangères, c'eſt de nous montrer combien les ſottiſes du genre humain ſont eſſentiellement les mêmes preſque par-tout. Lorſqu'un zélé dévot de l'Egliſe Romaine voit les Indiens des bords du *Gange*, perſuadés qu'ils s'aſſurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache dans la main, il rit de leurs extravagances & de leur ſuperſtition; mais ces

Indiens riraient à leur tour, ſi on leur diſait qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils ſe procureront les mêmes avantages, en mourant avec les ſandales d'un Franciſcain. Cook.

Comme les Indiens depuis quelques jours nous apportaient du fruit-à-pain en moindre quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raiſon, & l'on nous dit que les arbres promettaient une récolte abondante, & que chacun avait alors cueilli une partie des fruits, pour en faire une eſpèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *Mahie*, & qui, après avoir ſubi une fermentation, ſe conſerve pendant un temps conſidérable, & leur ſert d'alimens, lorſque les fruits ne ſont pas encore mûrs.

Le principal perſonnage du deuil devait faire le 10, la cérémonie en l'honneur de la vieille femme, dont nous avons déja décrit le tombeau; M. Banks était ſi curieux de voir tous les myſtères de la ſolemnité, qu'il réſolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvait pas y aſſiſter ſans cette condition. Il alla donc le ſoir dans l'endroit où était dépoſé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres perſonnes, & un jeune homme d'environ quatorze ans, qui ſe préparaient tous à la cérémonie. Toubouraï-Tamaïdé en était le

Cook.

chef; on voit dans une des planches la figure de ſon habillement extrêmement biſarre, & qui pourtant lui ſéyait aſſez bien. On dépouilla M. Banks de ſes vêtemens à l'Européenne; les Indiens nouèrent autour de ſes reins une petite pièce d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps juſqu'aux épaules, avec du charbon & de l'eau, de manière qu'il était auſſi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à pluſieurs perſonnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui; le jeune homme fut norci par-tout, & enſuite le convoi ſe mit en marche.

Toubouraï-Tamaïdé proférait près du corps quelques mots que nous avons jugé être une prière; il récitait les mêmes paroles lorſqu'il fut arrivé dans ſa maiſon; ils continuèrent enſuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occaſion. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi; dès qu'il fut apperçu de loin par ceux qui étaient aux environs du fort, ils allèrent ſe cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étaient plus de cent, & qui ſe retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traverſa enſuite la rivière,

&

& entra dans les bois, paſſant devant pluſieurs maiſons qui étaient toutes déſertes, & l'on ne vit pas un ſeul Otahitien pendant le reſte de la proceſſion qui dura plus d'une demi-heure. Ils appellent *Nineveh*, la fonction que faiſait M. Banks; deux autres, comme lui, étaient chargés du même emploi. Comme les naturels du pays avaient tous diſparu, ils allèrent dire au principal perſonnage du deuil, *Imatata*, « il n'y a perſonne »; enfin on renvoya tous les gens du convoi ſe laver dans la rivière, & prendre leurs habits ordinaires. Cook.

Le 12, quelques-uns des naturels du pays ſe plaignirent à moi, que deux des matelots leur avaient pris des arcs, des flèches & des cordes faites avec des cheveux treſſés; j'examinai l'affaire, & trouvant que l'accuſation était prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

Nous n'avons point encore parlé de leurs arcs & de leurs flèches, & ils n'en apportaient pas ſouvent au fort; cependant Toubouraï-Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec ſon arc, en conſéquence d'un défi que lui avait fait M. Gore. Le chef penſait que c'était pour eſſayer à qui lancerait la flèche plus loin, & M. Gore, à qui frapperait mieux le but; & comme celui-ci ne tâchait pas de pouſſer la flèche le plus loin qu'il lui

Cook.

ſerait poſſible, & que l'autre ne viſait point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adreſſe. Toubouraï-Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il était capable de faire, banda ſon arc & décocha une flèche à deux cent ſoixante-quatorze verges, c'eſt-à-dire, à un peu plus d'un ſixième de mille. Leurs flèches ne ſont jamais empennées, & leur manière de tirer eſt ſingulière : ils s'agenouillent, & au moment où la flèche part, ils laiſſent tomber l'arc.

M. Banks dans ſa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reconnut, après quelques queſtions, pour des muſiciens ambulans; dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devaient paſſer la nuit, nous nous y rendîmes tous; ils avaient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étaient aſſemblés autour d'eux. Ceux qui battaient du tambour accompagnaient la muſique avec leurs voix, & nous fûmes fort ſurpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chanſons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans ſauvages de ce coin ſolitaire du globe, une profeſſion pour qui les nations les plus diſtinguées par leur eſprit & leurs connaiſſances, avaient de l'eſtime & de la vénération; tels ſont pourtant les Bardes & les Meneſtrels d'Otahiti : ils improviſaient & joignaient la muſique de

leurs inſtrumens au ſon de leurs voix; ils allaient continuellement d'un lieu à un autre, & le maître de la maiſon & l'aſſemblée leur donnaient en récompenſe les choſes dont ils pouvaient ſe paſſer, & dont ces Bardes avaient beſoin. Cook.

Le 14, on commit au fort un vol qui nous jetta dans de nouvelles difficultés, & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit, un Otahitien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous ſervait pour le feu; on l'avait dreſſé par haſard contre la paliſſade, de ſorte qu'on voyait en-dehors le bout du manche. Nous apprîmes que le voleur, qui l'avait lorgné le ſoir, était venu ſecrètement ſur les trois heures du matin, & que, guettant le moment où la ſentinelle était détournée, il avait adroitement ſaiſi le fourgon avec un grand bâton crochu, & l'avait tiré par-deſſus la paliſſade. Je crus qu'il était important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendrait les naturels du pays intéreſſés eux-mêmes à les prévenir. J'avais donné ordre qu'on ne tirât pas ſur eux, lors même qu'ils étaient pris en flagrant délit: j'avais pour cela pluſieurs raiſons; je ne pouvais pas donner aux ſoldats de garde un pouvoir de vie & de mort, dont ils ſeraient les maîtres de faire uſage quand ils

Cook. le voudraient, & j'avais déja éprouvé qu'ils n'étaient que trop empreſſés à tuer légèrement lorſqu'ils en avaient la permiſſion. Je ne croyais pas d'ailleurs que les vols que nous faiſaient les Otahitiens fuſſent des crimes dignes de mort; parce qu'on pend les voleurs en Angleterre, je ne penſai pas qu'on dût les fuſiller à Otahiti: c'eût été exécuter ſur les naturels du pays, une loi faite après coup; ils n'avaient point parmi eux de loi ſemblable, & il me ſembla que nous n'avions pas droit de la leur impoſer. En voulant jouir des avantages de la ſociété civile, ils n'ont pas, comme nous, accepté pour condition de s'abſtenir de vol ſous peine d'être puni de mort. Je ne voulais point les expoſer à nos armes à feu chargées de balles, & je ne me ſouciais pas trop qu'on tirât ſur eux ſeulement avec de la poudre. Le bruit de l'exploſion & la fumée les auraient d'abord alarmés, mais, dès qu'ils auraient vu qu'il ne leur en arrivait point de mal, ils auraient peut-être mépriſé nos armes, & ils en ſeraient venus à des inſultes que nous aurions été forcés de repouſſer d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avaient de nos armes à feu, & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il ſurvint alors un incident que

je regardai comme un expédient favorable à mon deſſein. Une vingtaine de leurs pirogues étaient venues près de nous, chargées de poiſſon, je les fis ſaiſir ſur le champ & conduire dans la rivière derrière le fort, & j'avertis tous les Otahitiens que nous allions les brûler, ſi on ne nous rendait pas le fourgon & les autres choſes qu'ils avaient volées, depuis notre arrivée dans l'île. Je haſardai de publier cette menace, quoique je ne fuſſe pas dans le deſſein de la mettre à exécution; je ne doutais pas qu'elle ne parvînt à ceux qui poſſédaient les effets qu'on nous avait dérobés, & que dans peu on ne nous les rapportât, puiſque tous les Otahitiens y étaient intéreſſés. J'en fis la liſte, elle était compoſée principalement du fourgon, du fuſil, qui avait été pris au ſoldat de marine, lorſque l'Otahitien fut tué, des piſtolets & des habits que M. Banks avait perdus à *Atahourou*, d'une épée qui appartenait à un de nos bas officiers, & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon, & ils firent de vives inſtances pour que je relâchaſſe les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions. Le lendemain, 15, vint, & on ne rapporta rien de plus; ce qui me ſurprit beaucoup, car les Inſulaires étaient dans le plus grand embarras pour leur poiſſon qui allait ſe gâter dans peu de temps.

Cook.

Cook. Je fus donc réduit à l'alternative déſagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avais déclaré ſolemnellement & en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étaient innocens, & ſans que nous en retiraſſions aucun profit. J'aviſai un expédient paſſager, je leur permis de prendre le poiſſon; mais je retins toujours les pirogues : cette permiſſion produiſit de nouveaux déſordres & de nouvelles injuſtices; comme il n'était pas facile de diſtinguer à qui le poiſſon appartenait en particulier, ceux qui n'y avaient point de droit profitèrent de la circonſtance, & pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs ſollicitations pour que je renvoyaſſe ces bâtimens; j'avais alors les plus fortes raiſons de croire que les effets dérobés n'étaient pas dans l'île, ou que ceux qui ſouffraient par la détention des pirogues, n'avaient pas aſſez d'influence ſur les voleurs, pour les engager à abandonner leur proie; je me décidai enfin à les relâcher, très-mortifié du mauvais ſuccès de mon projet.

Il arriva, ſur ces entrefaites, un autre accident, qui fut ſur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du leſt pour le vaiſſeau; l'officier qui la commandait,

& le [illegible]

faire; [illegible]

l'instanc, [illegible]

veux, le [illegible]

& s'en[illegible]

violence.

Le 19, [illegible]

Cook. nous reçûmes le ſoir une viſite d'Oberéa, & nous fûmes très-ſurpris en voyant qu'elle ne nous rapportait aucun des effets qu'on nous avait volés ; car elle ſavait qu'elle était ſoupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il eſt vrai, qu'Obadée, ſon favori, qu'elle avait renvoyé & battu, les avait emportés ; mais elle ſemblait ſentir qu'elle n'avait pas droit d'être crue ſur ſa parole. Elle laiſſa voir les ſignes de crainte les plus marqués ; cependant elle les ſurmonta avec une réſolution ſurprenante, & elle nous fit de très-grandes inſtances pour que nous lui permiſſions de paſſer la nuit, elle & ſa ſuite, dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y conſentir ; l'hiſtoire des habits volés était trop récente, & d'ailleurs la tente était déja remplie d'autres perſonnes. Aucun autre de nous ne fut diſpoſé à la recevoir, & elle coucha dans ſa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.

Le lendemain 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec ſa pirogue, & ce qui y était contenu, ſe remettant à notre pouvoir avec une eſpèce de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous préſenta un cochon & pluſieurs autres choſes, & entre autres, un chien. Nous avions appris que les

Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous réſolûmes à cette occaſion de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien, qui était très-gras, à Tupia, qui ſe chargea d'être le boucher & le cuiſinier. Il le tua en lui ſerrant fortement avec ſes mains le nez & le muſeau, opération qui dura plus d'un quart d'heure. Cook.

Pendant ce temps, les Indiens firent un trou en terre, d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois, pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque temps le chien ſur la flamme; & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba, comme s'il avait été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les inteſtins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec ſoin, & mis dans des coques de noix de cocos, ainſi que le ſang qu'on avait tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou, lorſqu'il fut aſſez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étaient pas aſſez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchaient: on les couvrit de feuilles vertes, ſur leſquelles on plaça le chien, avec ſes inteſtins; on étendit ſur l'animal une ſeconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes, & on

Cook.

boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures, on le rouvrit ; on en tira l'animal très-bien cuit, & nous convînmes tous que c'était un excellent mets. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'île pour la table, mais seulement des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux : les Otahitiens apprêtent de la même manière toutes les chairs & poissons qu'ils mangent.

Le 21, nous reçûmes au fort la visite d'un chef, appellé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, & pour qui les naturels du pays avaient un respect extraordinaire. Il amenait avec lui un enfant d'environ sept ans, & une jeune femme qui en avait à peu près seize : quoique l'enfant fût en état de marcher, il était cependant porté sur le dos d'un homme ; ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les apperçut de loin, Oberéa, & plusieurs autres Otahitiens qui étaient au fort, allèrent à leur rencontre, après s'être découvert la tête & le corps jusqu'à la ceinture : à mesure qu'il approchait, tous les autres Indiens qui étaient aux environs du fort, faisaient la même cérémonie. Il est probable que, découvrir son corps, est, dans ce pays, un témoignage de respect ; & comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous

fûmes moins étonnés d'appercevoir *Oorattooa* se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'était peut-être qu'une autre politeſſe adaptée à des perſonnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente ; mais toutes nos prières ne purent pas engager la jeune femme à l'y ſuivre, quoiqu'elle parût refuſer contre ſon inclination. Les naturels du pays étaient très-ſoigneux de l'en empêcher ; ils employaient preſque la force, lorſqu'elle était ſur le point de ſuccomber. Ils retenaient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude : le docteur Solander, le rencontrant à la porte, le prit par la main, & l'introduiſit dans la tente avant que les Otahitiens s'en apperçuſſent ; mais dès que d'autres Indiens qui y étaient déja, le virent arriver, ils le firent ſortir. Cook.

Ces circonſtances excitèrent fortement notre curioſité : nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo était le mari d'Oberéa ; qu'ils s'étaient ſéparés depuis long-temps, d'un commun accord ; & que la jeune femme & le petit garçon étaient leurs enfans. Nous apprîmes auſſi que l'enfant, qui s'appellait *Terridiri*, était l'héritier préſomptif de la ſouveraineté de l'île ; que ſa ſœur lui était deſtinée pour femme, & qu'on différait le mariage, juſqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le ſouverain actuel de l'île était un fils de Wap-

Cook. paï, qu'on nommait *Outou*, jeune homme dans l'âge de minorité, comme nous l'avons obſervé plus haut. Wappaï, Oamo & Tootahah étaient frères : comme Wappaï, l'aîné des trois, n'avait point d'autre enfant qu'Outou, le fils d'Oamo, ſon premier frère, était l'héritier de la ſouveraineté. Il paraîtra peut-être étrange qu'un enfant ſoit ſouverain pendant la vie de ſon père ; mais, ſuivant la coutume du pays, il ſuccède au titre & à l'autorité de ſon père, dès le moment de ſa naiſſance. On choiſit un régent ; le père du nouveau ſouverain conſerve ordinairement ſa place à ce titre, juſqu'à ce que ſon fils ſoit en âge de gouverner par lui-même : cependant on avait dérogé à l'uſage dans ce cas, & la régence était tombée ſur Tootahah, oncle du petit roi, parce qu'il s'était diſtingué dans une guerre. Oamo me fit, ſur l'Angleterre & ſes habitans, pluſieurs queſtions qui décelaient beaucoup de pénétration & d'intelligence.

Le 26, ſur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinaſſe, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'île, & dreſſer une carte de ſes côtes & havres. Nous prîmes notre route vers l'eſt, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un diſtrict appellé *Oahounue*, gouverné par *Ahio*, jeune chef, que nous avions vu ſouvent dans nos tentes, & qui

voulut bien [illegible] vâmes auſſi [illegible] naiſſance, [illegible] nèrent dans leur maiſon [illegible] rencontrâmes le corps [illegible] M. Banks avait [illegible] avait paſſé, par [illegible] & comme il était [illegible] cadavre y fut placé, [illegible] avait été dépoſé par le [illegible] porter. Nous allâmes à [illegible] où mouille [illegible] pays nous [illegible] ſes terres, & le ruiſſeau qui [illegible] nous n'y [illegible] de ſon ſein que les [illegible] terres avaient été plantées, & [illegible] caſſe. Nous [illegible] principal ami, & [illegible] s'embarqua ſur la *Endeavour*.

Ce havre eſt [illegible] grande baie, & ſon [illegible] pellée *Bouton*, [illegible] nomme *Tawarri* : la [illegible] très-grande, mais l'abri n'eſt pas [illegible] les vaiſſeaux.

Après que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinaſſe, qui nous ſui-

Cook.

vait. Nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y consentir; il nous conseilla même de n'y pas aller : il nous dit que ce canton était habité par un peuple qui n'était pas sujet de Tootahah, & qui nous massacrerait, ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise : nous chargeâmes sur le champ nos armes à feu à balles; & Tituboalo, qui comprit que cette précaution nous rendait formidables, consentit alors à être de notre expédition.

Après avoir vogué jusqu'au soir, nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme placé au fond de la baie, & qui partage l'île en deux péninsules, dont chacune forme un district ou gouvernement, entiérement indépendant l'un de l'autre. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer la nuit à terre : nous débarquâmes, & nous trouvâmes peu de maisons; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connaissions les maîtres, qui nous donnèrent à souper & un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa, la femme qui lui avait fait ses complimens au fort d'une manière si singulière.

Le 27 au matin, nous examinâmes le pays : c'est une plaine marécageuse d'environ deux

milles, au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Tituboalo appellait l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommait *Tiarrabou* ou *Otahiti-Eté* cette partie de l'île, & *Waheatua* le chef qui y gouvernait. Nous apprîmes aussi, à cette occasion, que la péninsule où nous avions dressé nos tentes, s'appellait *Opoureonu* ou *Otahiti-Nue.* Tituboalo semblait avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de *Tiarrabou* nous tuerait, mais il assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions: effectivement, depuis notre départ du fort, nous n'avions point vu de fruit-à-pain. Cook.

Nous fimes quelques milles en mer, & nous débarquâmes dans un district qui était le domaine d'un chef appellé *Maraitata*, « le tombeau des hommes, » & dont le père se nommait *Paahairedo*, « le voleur de pirogues ». Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avait dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'était trompé. Le père & le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible: ils nous donnèrent des rafraîchissemens, & après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous, & nous n'en vîmes que deux

Cook.

de notre connaiſſance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucunes des quincailleries ou autres marchandiſes de notre vaiſſeau ; nous vîmes cependant pluſieurs effets qui venaient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maiſons, deux boulets de douze livres, dont l'un était marqué de la large flèche d'Angleterre, quoique les Indiens nous diſſent qu'ils les avaient reçus des vaiſſeaux qui étaient à la rade dans le havre de *Bougainville*.

Nous marchâmes à pied juſqu'au diſtrict qui dépendait immédiatement de Waheatua, principal chef ou roi de la péninſule. Waheatua avait un fils ; mais nous ne ſavons pas ſi, ſuivant la coutume d'*Opoureonu*, il adminiſtrait le gouvernement comme régent, ou en ſon propre nom. Ce diſtrict eſt compoſé d'une grande & fertile plaine, arroſée par une rivière que nous fûmes obligés de paſſer dans une pirogue. Les Indiens qui nous ſuivaient, aimèrent mieux la traverſer à la nage, & ils ſe jettèrent à l'eau, comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maiſon qui parût habitée, mais ſeulement les ruines de pluſieurs grandes caſes. Nous tirâmes le long de la côte, qui forme une baie, appellée *Oaitipeha*, & enfin nous trouvâmes le chef, aſſis près de quelques pavillons de petites pirogues, ſous leſquelles nous ſuppoſâmes

sâmes que lui & ses gens passaient la nuit. C'était un vieillard maigre, dont les ans avaient blanchi la barbe & les cheveux. Il avait avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui se nommait *Toudidde*. Nous avions souvent entendu parler de cette femme ; & ce qu'on nous a dit, ainsi que ce que nous en avons vu, nous a fait penser que c'était l'Oberéa de cette péninsule. Les récifs qui sont le long de la côte, forment, entre cet endroit & l'isthme, des havres où les vaisseaux pourraient être en parfaite sûreté. La terre porte S. S. E., & S. jusqu'à la partie S. E. de l'île. Tearée, le fils de Waheatua, de qui nous avions acheté un cochon, nous accompagnait. Le pays que nous parcourûmes semblait être plus cultivé que le reste de l'île : les ruisseaux coulaient par-tout dans des lits étroits de pierre, & les endroits de la côte baignés par la mer, paraissent aussi couverts de pierres. Les maisons ne sont ni vastes ni en grande quantité ; mais les pirogues qui étaient amarrées le long de la côte, étaient innombrables : elles étaient plus grandes & mieux faites que toutes celles que nous avions vues jusqu'alors ; l'arrière était plus haut, la longueur du bâtiment plus considérable, & les pavillons soutenus par des colonnes. Presque à chaque pointe de la côte, il y avait un bâtiment sépulcral : nous en

Cook.

vîmes auſſi pluſieurs dans l'intérieur des terres.
Cook. Ils étaient de la même forme que ceux d'*Opoureonu*, mais plus propres, mieux entretenus, & décorés de pluſieurs planches qu'on avait dreſſées debout, & ſur leſquelles on avait ſculpté différentes figures d'oiſeaux & d'hommes. Ils avaient repréſenté, ſur l'une de ces planches, un coq peint en rouge & jaune, pour imiter le plumage de cet animal : nous en vîmes auſſi où il y avait des portraits groſſiers d'hommes élevés les uns ſur la tête des autres. Nous n'apperçûmes pas un ſeul fruit-à-pain dans ce canton, quoiqu'il ſoit fertile & cultivé : les arbres étaient entièrement ſtériles, & il nous parut que les habitans ſe nourriſſaient principalement de noix aſſez reſſemblantes à une châtaigne, & qu'ils appellent *ahée*.

Lorſque nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo & Tuahow n'étaient plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étaient reſtés derrière, chez Waheatua, attendant que nous irions les y rejoindre, en conſéquence d'une promeſſe qu'ils nous avaient arrachée ; mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

Tearée, cependant, & un autre Otahitien s'embarquèrent avec nous ; nous allâmes juſques vis-à-vis une petite île appellée *Otooraeite*. Il était nuit alors ; nous réſolûmes de débarquer,

& nos Indiens nous conduiſirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher; c'était une maiſon déſerte, près de laquelle il y avait une petite anſe où le bateau pouvait être en ſûreté. Nous manquions de proviſions, parce que, depuis notre départ, nous en avions trouvé très-peu. M. Banks alla tout de ſuite dans les bois, pour voir s'il était poſſible de nous en procurer. Comme il faiſait très-ſombre, il ne rencontra perſonne & ne trouva qu'une caſe inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain, & la moitié d'un autre & quelques ahées. Nous les joignîmes à un ou deux canards & à un petit nombre de corlieux que nous avions : nous en fîmes notre ſouper aſſez abondant, mais déſagréable, faute de pain, dont nous avions négligé de nous pourvoir, eſpérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes ſous le pavillon d'une pirogue, appartenant à Tearée qui nous accompagnait. Cook.

Le lendemain matin, 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des proviſions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe ſud-eſt de l'île, qui n'eſt couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où la côte eſt formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'île eſt couverte d'un récif, & la terre y eſt très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied & le

Cook.

reſte du temps dans le bateau. Lorſque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes pluſieurs grandes pirogues & un certain nombre d'Otahitiens, & nous fûmes agréablement ſurpris de trouver que nous les connaiſſions très-particulièrement. Nous achetâmes, avec beaucoup de difficulté, quelques noix de cocos; nous nous rembarquâmes enſuite, emmenant avec nous Tuahow, un des Indiens qui nous avaient attendus chez Waheatua, & qui nous était venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.

Lorſque nous fûmes en travers de l'extrémité ſud-eſt de l'île, nous allâmes à terre par le conſeil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays était riche & fertile. Le chef, nommé *Mathiabo*, vint bientôt près de nous; mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commercions. Cependant ſes ſujets nous apportèrent quantité de noix de cocos, & environ vingt fruits-à-pain. Nous achetâmes le fruit-à-pain très-cher; mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandiſes que nous pouvions lui donner. Il poſſédait une oie & une dinde que le *Dauphin* avait laiſſées dans l'île; ces deux animaux étaient extraordinairement gras, & ſi bien apprivoiſés qu'ils ſuivaient par-tout

les Indiens, qui les aimaient passionnément.

Cook.

Nous vîmes dans une grande case de ce voisinage, un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avait à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendaient quinze mâchoires d'hommes; elles nous semblèrent fraîches & avaient toutes leurs dents. Un coup d'œil si extraordinaire excita fortement notre curiosité; nous fîmes plusieurs recherches; mais alors nous ne pûmes rien apprendre; le peuple ne voulait pas ou ne pouvait pas nous entendre.

Quand nous quittâmes cet endroit, le chef *Mathiabo* demanda permission de nous accompagner, & nous y consentîmes volontiers: il passa le reste de la journée avec nous, & il nous fut très-utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir, nous entrâmes dans la baie du côté nord-oueſt de l'île, qui répond à celui du sud-est, de manière que l'isthme partage l'île, comme je l'ai déja observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que *Mathiabo* nous dit appartenir à un de ses amis; bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avaient à bord plusieurs femmes très-belles qui, par leur maintien, semblaient avoir été envoyées pour nous

Cook.

ſolliciter à deſcendre. Comme nous avions déja réſolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étaient preſque ſuperflues; nous trouvâmes que la maiſon appartenait au chef du diſtrict nommé *Wiverou*; il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ſes gens de nous aider à apprêter nos proviſions, dont nous avions alors une aſſez bonne quantité. Lorſque notre ſouper fut prêt, on nous conduiſit dans la partie de la maiſon où Wiverou était aſſis. Mathiabo ſoupa avec nous, & Wiverou faiſant venir des alimens en même-temps; nous fîmes notre repas d'une manière très-ſociable & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes où nous coucherions, & on nous montra un endroit de la maiſon qui nous était deſtiné pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux; M. Banks ſe deshabilla comme à ſon ordinaire; mais après ce qui lui était arrivé à *Atahourou*, il eut la précaution de faire porter ſes habits au batteau, ſe propoſant de ſe couvrir avec une pièce d'étoffe d'Otahiti. Mathiabo s'appercevant de ce que nous faiſions, prétendit qu'il avait auſſi beſoin d'un manteau: comme il s'était très-bien comporté à notre égard, & qu'il nous avait rendu quelques ſervices, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes en remarquant que Mathiabo n'était

pas avec nous; nous crûmes qu'il était allé se baigner, comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques inſtans, qu'un Otahitien, que nous ne connaiſſions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avaient diſparu. Ce chef avait tellement gagné notre confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow notre Indien le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avait point de temps à perdre. Nous ne pouvions pas eſpérer de rattrapper le voleur, ſans le ſecours des Indiens qui étaient autour de nous; M. Banks ſe leva promptement, leur raconta le délit, & les chargea de recouvrer le manteau; &, afin que ſa demande fît plus d'impreſſion, il montra un de ſes piſtolets de poche qu'il portait toujours avec lui. La vue du piſtolet alarma toute l'aſſemblée; &, au lieu de nous aider à pourſuivre le voleur, ou retrouver ce qui avait été pris, les Indiens s'enfuirent en grande précipitation; nous ſaiſîmes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; & quoique nous courussions pendant tout le chemin, l'alarme nous avait déja précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportait le manteau que Mathiabo, pénétré de frayeur, avait abandonné : nous ne

Cook.

Cook.

voulûmes pas le pourſuivre plus long-temps, & il s'échappa. En revenant, nous trouvâmes entièrement déſerte la maiſon qui était remplie auparavant de deux ou trois cent perſonnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que nous n'avions du reſſentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou, ſa femme & pluſieurs autres ſe rapprochèrent & logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant deſtinés à une nouvelle ſcène de trouble & d'inquiétude; notre ſentinelle nous donna l'alarme ſur les cinq heures du matin, & nous apprit qu'on avait pris le bateau. Il dit qu'il l'avait vu amarré à ſon grappin une demi-heure auparavant; mais qu'en entendant enſuite le bruit des rames, il avait regardé s'il y était encore, & qu'il ne l'avait pas apperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triſte nouvelle, & nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brillaient, & la matinée était claire; la vue s'étendait fort loin; mais nous n'apperçumes point de bateau. Nous étions dans une ſituation capable de juſtifier les plus terribles craintes; il faiſait calme tout plat, il était impoſſible de ſuppoſer que le bateau s'était détaché de ſon grappin; nous avions de fortes raiſons d'appréhender que les Indiens ne l'euſſent attaqué, & que, profitant du ſommeil de nos gens, ils

n'euſſent réuſſi dans leur entrepriſe. Nous n'étions que quatre, nous n'avions qu'un fuſil & deux piſtolets de poches chargés, mais ſans aucune proviſion de balles ni de poudre. Nous reſtâmes long-temps dans cet état d'anxiété & de détreſſe, attendant à tout moment que les Indiens fondraient ſur nous, lorſque nous vîmes revenir le bateau qui avait été chaſſé par la marée; nous fûmes confus & ſurpris de n'avoir pas fait attention à cette circonſtance. Cook.

Dès que le bateau fut de retour, nous déjeûnâmes & quittâmes bien vîte ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quelqu'autre accident. Il eſt ſitué au côté ſeptentrional de *Tiarrabou*, péninſule ſud-eſt d'Otahiti, à environ cinq milles au ſud-eſt de l'iſthme; on y trouve un havre grand & commode, & auſſi bon qu'aucun autre qui ſoit dans l'île : la terre dans les environs eſt très-riche en productions. Quoique nous euſſions eu peu de communication avec ce diſtrict, les habitans nous reçurent par-tout amicalement : il eſt fertile & peuplé, & autant que nous en pûmes juger, dans un état plus floriſſant qu'*Opoureonu*, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de ſon étendue.

Nous débarquâmes enſuite dans le dernier diſtrict de *Tiarrabou*, qui était gouverné par un chef appellé *Omoé*. Omoé bâtiſſait une maiſon,

Cook.

il avait très-grande envie de ſe procurer une hache, qu'il aurait achetée volontiers au prix de tout ce qu'il poſſédait. Malheureuſement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des clous, mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandiſe. Nous nous rembarquâmes; mais le chef n'abandonnant pas tout eſpoir d'obtenir de nous quelque choſe qui pût lui être utile, nous ſuivit dans une pirogue avec ſa femme *Whanno-Ouda*. Quelque temps après, nous les prîmes dans notre bateau, & lorſque nous eûmes vogué l'eſpace d'une lieue, ils demandèrent que nous les miſſions à terre; nous les ſatisfîmes ſur le champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs ſujets qui apportaient un très-gros cochon. Nous étions auſſi empreſſés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'était d'acquérir la hache, & certainement il valait bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaiſſeau. Nous trouvâmes un expédient, nous dîmes à l'Otahitien que s'il voulait amener ſon cochon au fort à *Matavaï*, nom Indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donnerions une grande hache, & par-deſſus le marché un clou pour ſa peine. Après avoir délibéré avec ſa femme ſur cette propoſition, il y conſentit; & il nous remit une grande pièce d'étoffe de ſon

pays, pour gage qu'il remplirait la convention, ce qu'il ne fit pourtant pas. Cook.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité singulière : c'était la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'était point mal dessinée ; elle avait plus de sept pieds de haut, & elle était trop grosse d'après cette proportion. La carcasse était entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où ils laissent à leur peau sa couleur naturelle, & noires dans celles où ils ont coutume de se peindre ; on avait formé des espèces de cheveux sur la tête, & quatre protubérances, trois au front & une par-derrière, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décoraient du nom de *Tate-Eté*, petits hommes. Cette figure s'appellait *Manioe*, & on nous dit qu'elle était seule dans son espèce à Otahiti. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi elle servait, & quel avait été leur but en la faisant ; mais nous ne connaissions pas assez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la suite que c'était une représentation de *Mauwe*, un de leurs *Eatuas*, ou dieux de la seconde classe.

Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bientôt *Opoureonu*, la péninsule nord-oueſt. Nous parcourûmes quel-

Cook. ques milles, & nous allâmes encore à terre; nous n'y vîmes rien qui fut digne de remarque, qu'un lieu de dépôt pour les morts, ſingulièrement décoré. Le pavé était extrêmement propre, & on y avait élevé une piramide d'environ cinq pieds de haut, entièrement couverte des fruits de deux plantes qui ſont particulières à Otahiti. Il y avait près de la pyramide une petite figure de pierre groſſièrement travaillée; c'eſt le ſeul exemple de ſculpture en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples; les Indiens paraiſſaient y mettre un grand prix; car ils l'avaient revêtue d'un angar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du temps.

Notre bateau paſſa dans le ſeul havre qui ſoit propre pour un mouillage ſur la côte méridionale d'*Opoureonu*. Il eſt ſitué à environ cinq milles à l'oueſt de l'iſthme, entre deux petites îles qui giſſent près du rivage, & qui ſont éloignées l'une de l'autre à peu près d'un mille; le fond y eſt bon par onze ou douze braſſes d'eau. Nous étions près du diſtrict appellé *Paparra*, qui appartenait à Oamo & Oberéa nos amis, & nous nous propoſions d'y coucher. Lorſque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étaient abſens; ils avaient quitté leur habitation, pour aller nous rendre viſite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choiſîmes

pour logis la maiſon d'Oberéa, qui, quoique petite, était très-propre : il n'y avait d'autre habitant que ſon père, qui nous reçut de manière à nous faire penſer que nous étions les bien venus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui reſtait ; nous allâmes à une pointe de terre, ſur laquelle nous avions vu de loin des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & qui diſtinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts ; ils donnent le nom de *morai* à ces cimetières, qui ſont auſſi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le *morai* d'Oamo & d'Oberéa, & le principal morceau d'architecture qui fût dans l'île : c'était une fabrique de pierre élevée en pymamide, ſur une baſe en quarré-long, de deux cent ſoixante-ſept pieds de long, & de quatre-vingt-ſept de large ; elle était conſtruite comme les petites élévations pyramidales, ſur leſquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran ſolaire, & dont chaque côté eſt en forme d'eſcalier ; les marches des deux côtés étaient plus larges que celles des bouts, de ſorte que l'édifice ne ſe terminait pas en parallélogramme comme la baſe, mais en un faîte reſſemblant au toît de nos maiſons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de quatre pieds, ce qui

Cook.

Cook. ſur ces autels des cochons tout entiers, & nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'objet principal de l'ambition de ces peuples eſt d'avoir un magnifique *morai* : celui-ci était un monument frappant du rang & du pouvoir d'Oberéa. Nous avons déja remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçait lors du voyage du *Dauphin*; nous en ſavons à préſent la raiſon. En allant de ſa maiſon au morai, le long de la côte de la mer, nous apperçûmes par-tout ſous nos pieds une multitude d'oſſemens humains, ſur-tout de côtes & de vertèbres : nous demandâmes l'explication d'un ſpectacle ſi étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de *Owarahew*, qui répond au mois de décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de *Tiarrabou*, péninſule ſud-eſt d'Otahiti, avait fait une deſcente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os ſur le rivage; que dans cette occaſion Oberéa & Oamo, qui adminiſtrait alors le gouvernement de l'île pour ſon fils, s'étaient enfuis dans les montagnes; que les vainqueurs avaient brûlé toutes les maiſons, qui étaient très-grandes, & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avaient pu

trouver,

tiré le corail de deſſous l'eau ; quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il eſt toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avaient pu tailler les pierres de rocher & le corail qu'avec des inſtrumens de même matière, ce qui eſt un ouvrage d'un travail incroyable. Il leur était plus facile de les polir : ils ſe ſervent pour cela d'un ſable de corail dur, qu'on trouve par-tout ſur les côtes de la mer. Il y avait au milieu du ſommet de cette maſſe une figure d'oiſeau ſculptée en bois, & près de celle-ci une autre figure briſée de poiſſon, ſculptée en pierre. Toute cette pyramide faiſait partie d'une place ſpacieuſe preſque quarrée, dont les grands côtés avaient trois cent ſoixante pieds de long, & les deux autres trois cent cinquante-quatre : la place était environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute ſon étendue; il y croiſſait, malgré le pavé, pluſieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & des planes. A environ cent verges à l'oueſt de ce bâtiment, il y avait une eſpèce de cour pavée, où l'on trouvait pluſieurs petites plate-formes élevées ſur des colonnes de bois, de ſept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *Ewattas*. Il nous parut que c'étaient des eſpèces d'autels, parce qu'ils y plaçaient des proviſions de toute eſpèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis

Cook.

Cook. à *Matavai*, après avoir fait le tour de l'île, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninſules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit-à-pain, mais les Indiens nous aſſurèrent que la récolte de la dernière ſaiſon était preſque épuiſée, & que les fruits que nous avions vus ſur les arbres ne ſeraient pas mangeables avant trois mois; ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé ſi peu dans notre voyage.

Pendant que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Otahitiens tirent quelques ſecours des arbres qu'ils ont plantés ſur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les temps; mais la quantité n'en eſt pas ſuffiſante pour prévenir la diſette. Ils ſe nourriſſent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie*, de fruits du plane ſauvage & de noix d'ahée, qui ſont en maturité; à moins que les fruits-à-pain ne mûriſſent quelquefois plutôt. Je ne puis pas expliquer pourquoi le *Dauphin*, qui était dans l'île à la même ſaiſon que nous, y en trouva une ſi grande abondance ſur les arbres.

Les Indiens nos amis ſe raſſemblaient en foule autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchait les mains vuides. Quoique j'euſſe réſolu de rendre les pirogues détenues, à ceux qui en étaient les propriétaires, on ne

ne l'avait pas encore fait; les Otahitiens les redemandèrent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer à cette occaſion, que ces peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaiſe foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaiſe opinion de leur caractère, que les vols qu'ils commettaient en ſuccombant aux tentations violentes qui les ſollicitaient à s'approprier nos métaux & les productions de nos arts, qui ont pour eux un prix ineſtimable. Cook.

Parmi ceux qui s'adreſsèrent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avait un certain *Pottatow*, homme de quelque importance, que nous connaiſſions tous : j'y conſentis, ſuppoſant qu'une d'elles lui appartenait, ou qu'il la réclamait en faveur d'un de ſes amis; il alla en conſéquence ſur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençait d'emmener à l'aide de ſes gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander; &, ſoutenus par les autres Indiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il volait leur bien, & ils ſe mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. *Pottatow* demanda à être entendu, & dit, pour ſa juſtification, que la pirogue avait appartenu, il eſt vrai, à ceux qui la réclamaient, mais que je l'avais confiſquée & la lui avais vendue pour un co-

chon. Ces mots terminèrent toutes les clameurs ;
Cook. les propriétaires ſachant qu'ils ne pouvaient pas appeller de mon autorité, ſouſcrivaient à qu'avait dit le voleur ; & il aurait profité de ſa proie, ſi quelques-uns de nos gens ne m'étaient pas venu rendre compte de la diſpute qu'ils avaient entendue. J'ordonnai ſur le champ qu'on détrompât les Indiens ; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, & *Pottatow* ſentit ſi bien ſa faute, que ni lui ni ſa femme, qui était complice de ſa friponnerie, n'osèrent de long-temps nous regarder en face.

Le 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Otahitiens qui lui ſervaient de guides, partit pour ſuivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle ſort, & voir juſqu'où ſes bords étaient habités. Ils rencontrèrent, dans les ſix premiers milles de chaque côté de la rivière, des maiſons qui n'étaient pas éloignées les unes des autres ; la vallée avait par-tout environ quatre cent verges de largeur entre les pieds des collines ; on leur montra enſuite une maiſon qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verraient.

Lorſqu'ils y arrivèrent, le propriétaire leur offrit, pour rafraîchiſſemens, des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent : après s'y être arrêtés peu de temps, ils continuèrent leur route dans un

eſpace aſſez long. Il n'eſt pas facile de compter les diſtances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avaient encore fait environ ſix milles; ils paſsèrent ſous des voûtes formées par des fragmens de rochers, où on leur dit que couchaient ſouvent les Indiens, lorſqu'ils étaient ſurpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches eſcarpées bordaient la rivière. Il en ſortait une caſcade qui formait un lac dont le courant était ſi rapide, que les Otahitiens aſſurèrent qu'il était impoſſible de le paſſer. Ils ne paraiſſaient pas connaître la vallée au-delà de cet endroit; ils ne vont que ſur le penchant des rochers & ſur les plaines qui ſont au ſommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane ſauvage, qu'ils appellent *vaé*. Le chemin qui conduiſait des bords de la rivière ſur ces rochers, était effrayant; les côtés preſque perpendiculaires avaient quelquefois cent pieds d'élévation: les ruiſſeaux qui jaiſſaient par-tout des fentes de la ſurface, le rendaient d'ailleurs extrêmement glaiſant; cependant à travers ces précipices, on avait fait un ſentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*hibiſcus tiliaceus*, dont les morceaux, joints l'un à l'autre, ſervaient de corde à l'homme qui voulait y grimper: en la ſerrant fortement, il s'élevait d'une ſaillie de rochers à l'autre, où il n'y avait qu'un

Cook.

Cook. Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avait près de trente pieds de long; les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il voulait la monter; & ils lui firent entendre qu'à peu de diſtance de là, il trouverait un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appellaient un meilleur chemin; mais il le trouva ſi mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y haſarder, d'autant plus que rien ne pouvait récompenſer les fatigues & les dangers du voyage, qu'un bocage de planes ſauvages ou de vaé, eſpèce d'arbre qu'il avait déja vue ſouvent.

Pendant cette excurſion, il eut une occaſion favorable d'examiner s'il y avait des mines dans les rochers qui étaient preſque par-tout à nud; mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainſi que ceux de *Madère*, avaient été brûlés; & de toutes les pierres qui ont été recueillies à Otahiti, il n'y en a pas une ſeule qui ne porte des marques inconteſtables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, & même parmi ceux-ci, nous en trouvâmes qui étaient brûlés juſqu'à être preſque réduits en pierre-ponce. On apperçoit auſſi les traces du feu dans l'argile qui eſt ſur les

collines, & l'on peut ſuppoſer, avec raiſon, qu'Otahiti & les îles voiſines ſont les débris d'un continent, que quelques naturaliſtes ont cru néceſſaire dans cette portion du globe, pour y conſerver l'équilibre de ſes parties, après qu'il eut été englouti ſous la mer, par l'exploſion d'un feu ſouterrein. D'autres croient que ces îles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, avaient ſervi de lit à la mer, & élevés par une exploſion ſemblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces ſuppoſitions paraiſſent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degré, à meſure qu'on approche de la côte, & que les îles ſont preſque partout environnées de récifs briſés & informes, & dans l'état où ſerait naturellement la ſubſtance ſolide du globe qui ſerait fracaſſée par quelque commotion violente. Il faut remarquer, à cette occaſion, qu'on doit vraiſemblablement attribuer la cauſe des tremblemens de terre à des eaux qui ſe précipitent tout-à-coup ſur quelque grande maſſe d'un feu ſouterrein. Ces eaux raréfiées dans un inſtant & réduites en vapeurs, la mine éclate & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent foſſiles, & enfin les couches qui couvraient le foyer, tandis que les portions de terre des envi-

Cook.

Cook. rons du trou, s'éboulent & tombent dans le goufre. Tous les phénomènes qu'on obſerve dans les tremblemens de terre ſemblent être d'accord avec cette théorie; la terre, en s'affaiſſant, laiſſe ſouvent dans les endroits qu'elle occupait, des lacs & différentes ſubſtances qui portent d'une manière viſible l'empreinte de l'action du feu. Il eſt vrai que le feu ne peut pas ſubſiſter ſans air; mais il ne faut pas tirer de-là une objection contre notre ſyſtême, qui ſuppoſe qu'il y a du feu au-deſſous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur, même ſur les plus hautes montagnes, & à la plus grande diſtance des côtes de la mer.

M. Banks planta lui-même, le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avait raſſemblés à *Rio-Janéiro*. Il prépara pour cela un terrein de chaque côté du fort & dans le bois, & choiſit le ſol qui parut le plus convenable, & on a lieu d'eſpérer que ſes ſemences réuſſiront. Il en donna une grande quantité aux Indiens; il avait mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrèrent enſuite les plantes qui croiſſaient très-bien, & ils lui en

demandaient continuellement un plus grand nombre. Cook.

Nous commençâmes alors à nous disposer à notre départ : nous enverguâmes les voiles, & fîmes les autres préparatifs nécessaires : notre eau était déja à bord, & nous avions examiné les provisions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites, nous reçumes une autre visite d'Oamo & d'Oberéa, accompagnés de leur fils & de leur fille ; les Otahitiens témoignèrent leur respect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes s'appellait *Toïmata*, avait fort envie de voir le fort ; mais son père ne voulut pas le lui permettre. *Téarée*, fils de *Wahéatua*, souverain de *Tiarrabou*, péninsule sud-est d'Otahiti, était aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne desirions point la compagnie ; c'était l'habile filou qui vola notre quart de nonante. On nous dit qu'il prétendait encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit ; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permission de coucher au fort, ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, dé-

Cook.

ſeſpérant du ſuccès, abandonna ſon entrepriſe.

Les charpentiers paſsèrent le 7, à abattre les portes & les paliſſades de notre petite forterelſe, & elles nous ſervirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut aſſez adroit pour dérober la penture & le gond ſur lequel tournait la porte. Nous pourſuivîmes à l'inſtant le voleur, & nos gens, après une courſe de ſix milles, s'apperçurent qu'il s'était caché parmi des joncs, & qu'ils l'avaient dépaſſé. On viſita les joncs; le filou s'était échappé, mais on y trouva un rateau qui avait été volé au vaiſſeau quelque temps auparavant; & bientôt après Toubouraï-Tamaïdé, notre ami, rapporta la penture.

Nous continuâmes le 8 & le 9 à démanteler notre fort; les Otahitiens qui étaient nos amis, s'y rendirent en foule; quelques-uns, je penſe, fâchés de voir approcher notre départ, & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourraient pendant notre ſéjour.

Nous eſpérions quitter l'île ſans faire ou recevoir aucune autre offenſe; mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant ſortis du fort avec ma permiſſion, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probablement des moyens violens. Les Indiens l'attaquèrent & le bleſsèrent dangereuſement d'un coup de pierre. Après

avoir fait une autre bleſſure légère à la tête de ſon compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurais été mortifié de prendre aucune connaiſſance ultérieure de l'affaire, je vis ſans regret que les délinquans s'étaient échappés; mais je fus bientôt après enveloppé, malgré moi, dans une querelle qu'il n'était pas poſſible d'éviter. Cook.

Clément Webb, & Samuel Gibſon, deux jeunes ſoldats de marine, déſertèrent le fort, au milieu de la nuit du 8 au 9, & nous nous en apperçûmes le matin. Comme on avait publié que chacun devait venir à bord le lendemain; & que le vaiſſeau mettrait à la voile ce jour ou le jour ſuivant, je commençai à craindre que les abſens n'euſſent deſſein de reſter dans l'île. Je voyais qu'il n'était pas poſſible de prendre des meſures efficaces pour les retrouver, ſans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui régnait entre les Otahitiens & nous, & je réſolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

Le 10, au matin, voyant, à mon grand regret, que les deux ſoldats de marine n'étaient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avaient deſſein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étaient réfugiés dans les montag[illegible] il était

Cook.

impoſſible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquiſitions, & après avoir délibéré pendant quelque temps, deux d'entre-eux s'offrirent à ſervir de guides à ceux de nos gens que je jugerais à propos d'envoyer après les déſerteurs. Nous ſavions qu'ils étaient ſans armes; je crus que deux hommes ſeraient ſuffiſans pour les ramener; je chargeai de cette commiſſion un bas officier & le caporal des ſoldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs. Il était très-important pour nous de recouvrer ces deux déſerteurs; je n'avais point de temps à perdre; d'ailleurs les Otahitiens nous donnaient des doutes ſur leur retour, en nous diſant qu'ils avaient pris chacun une femme, & qu'ils étaient devenus habitans du pays. Je fis ſignifier à pluſieurs des chefs, qui étaient au fort avec leurs femmes, & entre-autres à Toubouraï-Tamaïdé, Tomio & Oberéa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller, tant que les déſerteurs ne ſeraient pas revenus. Cette précaution était d'autant plus néceſſaire, que ſi les Indiens avaient caché nos deux hommes pendant quelques jours, j'aurais été forcé de partir ſans les ramener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inſpira ni crainte, ni mécontentement; ils me proteſtèrent que mes gens ſeraient mis en ſûreté & renvoyés le plutôt poſſible.

Tandis que ceci ſe paſſait au fort, j'envoyai M. Hicks dans la pinaſſe, pour conduire Tootahah à bord du vaiſſeau, & il exécuta ſa commiſſion, ſans que le chef ni ſes ſujets en fuſſent alarmés. Si les Indiens qui ſervaient de guides étaient fidèles à leur parole & voulaient faire diligence, j'avais lieu d'attendre qu'ils rameneraient les déſerteurs avant le ſoir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon eſpoir trompé, & à l'approche de la nuit, je penſai qu'il n'était pas sûr de laiſſer au fort les Otahitiens que je détenais pour ôtages, & en conſéquence je fis mener au vaiſſeau Toubouraï-Tamaïdé, Oberéa & quelques autres chefs. Cette démarche répandit une conſternation générale; & lorſqu'on embarqua les Indiens dans le bateau, pluſieurs d'entre-eux, & ſur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignèrent leurs appréhenſions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks reſta au fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en aſſurer autrement. Cook.

Quelques Indiens ramenèrent Webb ſur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détiendraient Gibſon, le bas officier & le caporal, juſqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employaient contre moi le moyen que j'avais pris contre eux; mais j'étais allé trop loin pour reculer. Je dépê-

Cook.

chai ſur le champ M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de ſoldats, pour enlever les priſonniers; & je dis à Tootahah qu'il devait envoyer avec eux quelques-uns de ſes Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans ſon entrepriſe, & enfin, demander en ſon nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement ſa perſonne en répondrait. Il conſentit à tout volontiers; M. Hicks reprit mes hommes ſans la moindre oppoſition, & ſur les ſept heures du matin du 11, il les ramena au vaiſſeau; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avait priſes au bas officier & au caporal; mais une demi-heure après, on les rapporta au vaiſſeau, & je mis alors les chefs en liberté.

Lorſque je queſtionnai le bas-officier ſur ce qui était arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnaient, ainſi que ceux qu'il rencontra dans ſon chemin, n'avaient pas voulu lui rien apprendre ſur la retraite des déſerteurs; qu'au contraire, ils l'avaient troublé dans ſes recherches; qu'en s'en revenant au vaiſſeau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avaient été ſaiſis tout-à-coup par des hommes armés, qui apprenant la détention de Tootahah, s'étaient cachés dans un bois pour exécuter ce projet; qu'enfin, ils avaient été attaqués dans un mo-

ment défavorable ; que les Otahitiens leur avaient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils ſeraient détenus en priſon, juſqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant, que le ſentiment des Indiens n'avait pas été unanime ſur cette violence; que quelques-uns voulaient qu'on les relâchât, & d'autres qu'on les retînt; que la diſpute s'étant échauffée, ils en étaient venus des paroles aux coups, & qu'enfin, le parti qui opinait pour la détention avait prévalu. Il dit encore, que Webb & Gibſon furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, & qu'on les conſtitua priſonniers pour ſervir de nouveaux ôtages à la perſonne de leur chef; qu'après quelque débat, ils ſe décidèrent à renvoyer Webb, pour m'informer de leur réſolution, m'aſſurer que ſes compagnons étaient ſains & ſaufs, & m'indiquer un endroit où je pourrais faire parvenir ma réponſe. On voit par-là, que quelque fâcheuſe que fût pour nous la détention des chefs, je n'aurais jamais recouvré mes gens ſans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaiſſeau débarquèrent à terre, on rendit la liberté aux priſonniers du fort, & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. A cette occaſion, ainſi qu'ils avaient déja fait dans une autre ſemblable, ils nous donnèrent

Cook.

Cook. des marques de leur joie, par une libéralité que nous ne méritions guère; ils nous preſsèrent beaucoup d'accepter quatre cochons : nous refuſâmes abſolument de les recevoir en préſent, & comme ils perſiſtèrent également à ne pas recevoir quelque choſe en échange, nous laiſſâmes leurs cochons. En interrogeant les déſerteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens était vrai; ils étaient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avaient formé le projet de ſe cacher juſqu'à ce que le vaiſſeau eût mis à la voile, & de fixer leur réſidence à Otahiti. Comme nous avions tranſporté de terre tout ce qui était au fort, chacun paſſa la nuit à bord du vaiſſeau.

Tupia, dont on a parlé ſi ſouvent dans cette partie de notre voyage, était au nombre des naturels du pays, qui vivaient preſque toujours avec nous. Nous avons déja obſervé qu'il avait été premier miniſtre d'Oberéa, lorſqu'elle jouiſſait de l'autorité ſouveraine; il était d'ailleurs le principal *Tahowa* ou prêtre de l'île, & par conſéquent, il était bien inſtruit des principes & des cérémonies de la religion de ſon île. Il avait auſſi beaucoup d'expérience & de lumières ſur la navigation, & il connaiſſait particulièrement le nombre & la ſituation des îles voiſines. Tupia nous avait témoigné pluſieurs fois le deſir de

de s'embarquer avec nous; il nous avait quittés le 11 avec ſes autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune homme d'environ treize ans, qui lui ſervait de domeſtique, & il nous preſſa de lui permettre de faire voyage ſur notre vaiſſeau. Pluſieurs raiſons nous engageaient à y conſentir; en apprenant ſon langage, & en lui enſeignant le nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connaiſſances, ſur les coutumes, le gouvernement & la religion de ces peuples, que nous n'en avions puiſé pendant le court ſéjour que nous fîmes parmi eux; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite & notre ſeconde ancre d'affourche, qui avaient été entièrement rongés par les vers, Tupia dit qu'il voulait encore aller à terre une fois, & il nous fit ſigne de l'y faire tranſporter le ſoir ſur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portrait en miniature de M. Banks, qu'il avait envie de montrer à ſes amis, & pluſieurs bagatelles pour leur donner en faiſant ſes adieux. Cook.

Après dîner, M. Banks déſirant ſe procurer un deſſein du morai, appartenant à Tomatuah à Eparre, je l'y accompagnai, ainſi que la

docteur Solander, dans la pinaſſe. Dès que nous eûmes débarqué, pluſieurs de nos amis vinrent à notre rencontre ; d'autres cependant s'abſentèrent par reſſentiment de ce qui était arrivé la veille. Nous marchâmes ſur le champ vers la maiſon de Tootahah, où nous rencontrâmes Oberéa & des Otahitiens qui ne nous étaient pas venus recevoir à la deſcente à terre. Nous eûmes bientôt fait une entière réconciliation, & lorſque nous leur dîmes que nous mettrions sûrement à la voile l'après-midi du jour ſuivant, ils nous promirent que, dès le grand matin, ils viendraient nous rendre viſite, pour nous faire leurs derniers adieux. Nous trouvâmes auſſi Tupia à Eparre, nous le ramenâmes avec nous au vaiſſeau, & il paſſa la nuit à bord pour la première fois.

Cook.

Le lendemain 13 juillet, le vaiſſeau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portaient d'autres Indiens d'une claſſe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre 11 heures & midi, & dès que le vaiſſeau fut ſous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous, & verſèrent des larmes, pénétrés d'une triſteſſe modeſte & ſilencieuſe, qui avait quelque choſe de très-tendre & de très-intéreſſant. Les Indiens qui étaient dans les pirogues, ſemblaient

au contraire ſe diſputer à qui pouſſerait les plus grands cris; mais il y entrait plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia ſoutint cette ſcène avec une fermeté & une tranquilité vraiment admirables; il eſt vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ſes larmes, faiſaient encore plus d'honneur à ſon caractère. Il envoya par Othéothéa une chemiſe pour dernier préſent à Potomaï, maîtreſſe favorite de Tootahah, il alla enſuite ſur la grande hune avec M. Banks, & il fit des ſignes aux pirogues, tant qu'il continua à les voir. Cook.

C'eſt ainſi que nous quittâmes l'île d'Otahiti & ſes habitans, après un ſéjour de trois mois; nous vécûmes pendant la plus grande partie de ce temps, dans l'amitié la plus cordiale, & nous nous rendîmes réciproquement toute ſorte de bons offices : les petits différends qui ſurvinrent par intervalles, ne firent pas plus de peine aux Indiens qu'à nous-mêmes; ces diſputes étaient toujours une ſuite de la ſituation & des circonſtances où nous nous trouvions, des faibleſſes de la nature humaine, de l'impoſſibilité de nous entendre mutuellement, & enfin, du penchant des Otahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un ſeul cas, ces brouilleries n'entraînèrent point de conſéquences fatales, & c'eſt à cet accident

Cook. que ſont dues les meſures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles, qui pouvaient arriver dans la ſuite. J'eſpérais profiter de l'impreſſion qu'aurait faite ſur les Indiens la mort de ceux qui avaient péri dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, &, je comptais pouvoir ſéjourner dans l'île, ſans y répandre du ſang. J'ai dirigé ſur cela toutes mes démarches pendant le temps que j'y ai demeuré, & je deſire ſincèrement que les navigateurs qui y aborderont à l'avenir, ſoient encore plus heureux. Notre traſic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits ſur-tout par M. Banks, qui était infatigable, pour nous procurer des proviſions & des rafraîchiſſemens, lorſqu'on pouvait en avoir; mais ſur la fin de notre ſéjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande conſommation que nous en faiſions au fort & au vaiſſeau, & par l'approche de la ſaiſon où les noix de cocos & les fruits-à-pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des quincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque choſe qui valût quarante *pences*, (un peu moins de quatre livres de France); mais dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de dix ou douze livres peſant, pour moins

d'une hache. Quoique ces peuples missent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avaient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer, qu'en nous apportant des provisions. Cook.

Les meilleurs articles pour le trafic d'Otahiti, sont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries; & avec quelques-unes de ces marchandises, on peut acheter tout ce que possèdent ces Insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi-écu a chez eux plus de valeur qu'une pièce d'étoffe de vingt schelins.

D'après un résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur les lieux, nous avons trouvé que la pointe Vénus, extrémité septentrionale de l'île & pointe orientale de la baie, gisait au 149d 30′ de longitude. L'île est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs baies & ports excellens; le mouillage est assez vaste, & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux; nous avons déja décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de Port-Royal, appellée par les naturels du pays

Cook. Matavai, & qui ne le cède en bonté à aucune autre d'Otahiti, peut facilement être reconnue au moyen d'une très-haute montagne, ſituée au milieu de l'île, & au ſud de la pointe Vénus. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui eſt en face de la pointe Vénus, ou prendre le large d'environ un demi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail, ſur lequel il n'y a que deux braſſes & demie d'eau. Le meilleur ancrage eſt au côté oriental de la baie, où la ſonde rapporte de quatorze à ſeize braſſes, fond de vaſe. La côte de la baie eſt compoſée d'une belle grève de ſable, & par-derrière, il coule une rivière d'eau douce, où toute une flotte pourrait faire de l'eau, ſans que les vaiſſeaux s'incommodaſſent les uns les autres. Il n'y a dans toute l'île d'autre bois à brûler, que celui des arbres fruitiers; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien ſe brouiller avec eux. On rencontre à l'oueſt de cette baie, quelques havres dont nous n'avons pas fait mention; mais comme ils ſont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'eſt pas néceſſaire d'en donner une deſcription.

Excepté la partie qui borde la mer, la ſurface du pays eſt très-inégale; elle s'élève en hauteurs qui traverſent le milieu de l'île & y forment des montagnes qu'on peut voir à ſoixante milles de

distance. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre basse qui environne presque toute l'île, & il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutissent directement sur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie suivant les différens endroits; mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi. Hors sur le sommet des montagnes, le sol est par-tout extrêmement riche & fertile, arrosé par un grand nombre de ruisseaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverses espèces, qui ont un si épais feuillage & une tige si forte, qu'ils forment un bois continu; quoique la cîme des montagnes soit en général stérile & brûlée par le soleil, la terre y donne cependant des productions en plusieurs endroits. Cook.

Quelques-unes des vallées & la terre basse, qui est située entre le pied des montagnes & la mer, sont les seules parties de l'île qui soient habitées, & l'on peut dire qu'elles sont très-peuplées. Les maisons n'y forment pas des villages; elles sont rangées le long de toute la bordure, à environ cinquante verges de distance les unes des autres, & environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Otahitiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'île, suivant le rapport de Tupia, qui sûrement

Cook.

la connaiſſait très-bien, pouvait fournir ſix mille ſept cent quatre-vingt combattans, d'où il eſt facile de calculer quelle était la population générale.

L'île d'Otahiti produit des fruits-à-pain, des noix de cocos; des bananes de treize ſortes & les meilleures que nous ayons jamais mangées; des planes, un fruit aſſez reſſemblant à la pomme, & qui eſt très-agréable lorſqu'il eſt mûr; des patates douces, des ignames, du cacao, une eſpèce d'*arum*, un fruit connu dans l'île ſous le nom de *jambu*, & que les Inſulaires regardent comme le plus délicieux; des cannes de ſucre que les habitans mangent crues, une racine de l'eſpèce du ſalep, qu'ils appellent *pea*; une plante nommée *étée*, & dont ils ne mangent que la racine; un fruit appellé par les naturels du pays *ahée*, qui croît en gouſſe comme la fève, & qui, lorſqu'il eſt rôti, a une ſaveur très-reſſemblante à celle de la châtaigne; un arbre appellé *wharra*, qu'on nomme *pandanes* dans les Indes orientales, & dont le fruit approche de la pomme de pin; un arbriſſeau appellé *nono*; le *morinda* qui produit auſſi un fruit; une eſpèce de fougère dont on mange la racine & quelquefois les feuilles; une plante appellée *theve*, dont on mange auſſi la racine. Au reſte, il n'y a que la claſſe inférieure des Otahitiens qui ſe

nourriſſe des fruits du *nono*, de la fougère & du *theve*; à moins que ce ne ſoit dans un temps de diſette, ils ne ſervent pas d'alimens aux autres Inſulaires. Tous ces fruits qui compoſent la nourriture des Otahitiens, ſont des productions ſpontanées de la nature; ou bien la culture ſe réduit à ſi peu de choſe, qu'ils ſemblent exempts de l'anathême général, qui porte que l'homme mangera ſon pain à la ſueur de ſon front. On trouve auſſi dans l'île le mûrier dont on fait le papier chinois, *morus papyrifera*», que les naturels du pays appellent *aouta*; un arbre reſſemblant au figuier ſauvage des îles d'Amérique; une autre eſpèce de figuier, qu'ils nomment *matte*; *le cordia ſebeſtina orientalis*, qu'ils appellent *étou*; une eſpèce de ſouchet, qu'ils appellent *moo*; une eſpèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*; une autre du *convolvulus poluce*, qu'ils appellent *eurhe*; le *ſolanum centifolium*, qu'ils appellent *ebooa*; le *calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *tamannu*; le *hibiſcus tiliaceus*, appellé par eux *poerou*, & qui eſt une ortie en arbre; l'*urtica argentea*, qu'il appellent *erowa*, & pluſieurs autres plantes, dont on ne peut pas faire ici une mention particulière. Cook.

Les Otahitiens n'ont aucune eſpèce de fruits, jardinage, légumes ou graines d'Europe.

Cook.

Les cochons, les chiens & la volaille ſont les ſeuls animaux apprivoiſés de l'île; excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiſeaux, & les rats, il n'y a point d'animaux ſauvages; on n'y trouve aucun ſerpent & point de quadrupèdes d'une race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces Inſulaires une grande quantité d'excellent poiſſon de toute ſorte, qui eſt de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & dont la pêche fait leur principale occupation.

Les Otahitiens ſont d'une taille & d'une ſtature ſupérieure à celle des Européens. Les hommes ſont grands, forts, bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avait ſix pieds trois pouces & demi; il était habitant d'une île voiſine, appellée *Huaheine*. Les femmes d'un rang diſtingué ſont en général au-deſſus de notre taille moyenne; mais celle d'une claſſe inférieure ſont au-deſſous, & quelques-unes mêmes ſont très-petites : cette diminution dans la ſtature provient vraiſemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes; de toutes les circonſtances qui peuvent affecter la taille, c'eſt la ſeule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang ſupérieur.

Leur teint naturel eſt cette eſpèce de teint

brun clair ou olive, que pluſieurs perſonnes d'Europe préfèrent au plus beau mélange de blanc & de rouge. Il eſt très-foncé dans les habitans qui ſont expoſés à l'air & au ſoleil; mais dans ceux qui vivent à l'abri, & ſur-tout chez les femmes d'une claſſe ſuperieure, il conſerve ſa nuance naturelle; leur peau délicate eſt douce & polie, & ils n'ont point ſur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur viſage eſt agréable; les os des joues ne ſont pas élevés; ils n'ont point les yeux creux, ni le front proéminent. Le ſeul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté, eſt le nez, qui en général eſt un peu applati. Leurs yeux, & ſur-tout ceux des femmes, ſont pleins d'expreſſion, quelquefois étincelans de feu, ou remplis d'une douce ſenſibilité. Leurs dents ſont auſſi, preſque ſans exception, très-égales & très-blanches, & leur haleine eſt parfaitement pure.

Les cheveux ſont ordinairement noirs & un peu rudes; les hommes portent leurs barbes de différentes manières; cependant ils en arrachent toujours une grande partie, & ils ont grand ſoin de tenir le reſte très-propre. Les deux ſexes ont auſſi la coutume d'épiler tous les poils qui croiſſent ſous les aiſſelles, & ils nous accuſaient de mal-propreté pour ne pas faire la même

Cook.

choſe. Leurs mouvemens ſont remplis de vigueur & d'aiſance, leur démarche agréable, leurs manières nobles & généreuſes, & leur conduite entr'eux & envers les étrangers affable & civile. Il ſemble qu'ils ſont d'un caractère brave, ſincère, ſans ſoupçon ni perfidie, & ſans penchant à la vengeance & à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ſes meilleurs amis; pluſieurs de nous, & en particulier M. Banks, paſsèrent ſouvent la nuit dans leurs maiſons au milieu des bois ſans être accompagnés de perſonne, & par conſéquent entièrement à leur diſcrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils ſont tous voleurs; mais, à cela près, ils n'ont point à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre. Pendant notre ſéjour à *Otahiti*, nous vîmes cinq ou ſix perſonnes ſemblables à celles que rencontrèrent MM. Banks & Solander, le 24 avril, dans leur promenade à l'eſt de l'île. Leur peau était d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc; ils avaient auſſi les cheveux, la barbe, les ſourcils & les cils blancs, les yeux rouges & faibles, la vue courte, la peau teigneuſe, & revêtue d'une eſpèce de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avait pas deux de ces hommes qui appartinſſent à la même famille, & nous en conclûmes qu'ils ne formaient pas une race, mais que c'étaient plutôt de malheu-

reux individus, tenus ensemble par [illegible]

Dans la plupart des pays [illegible] ont des chevaux longs, [illegible] tume de les couper court, [illegible] de tirer vanité de leur longueur. [illegible] cependant contraire à l'usage [illegible] portent toujours comme [illegible] & les hommes, il n'en est [illegible] qui font presque continuellement [illegible] les laissent flotter en grandes [illegible] épaules, ou les relèvent en touffe [illegible] de la tête.

Ils ont aussi comme le [illegible] ce qu'ils appellent du monoi, [illegible] exprimée du coco, dans [illegible] infuser des herbes & des fleurs [illegible] comme l'huile est ordinairement [illegible] est d'abord très-désagréable pour [illegible] Comme ils vivent sans [illegible] connaître l'usage des peignes [illegible] pas tenir leurs têtes extrêmement [illegible] les enfans & la jeunesse [illegible] fois. Cet usage [illegible] rent du reste de leurs mœurs, [illegible] & leur propreté à [illegible] que sans exemple, & [illegible] nâmes des peignes, [illegible] de leurs poux, [illegible]

Cook. nous fit voir qu'ils n'avaient pas moins d'averſion que nous pour cette vermine.

Ils impriment ſur leurs corps des taches, ſuivant l'uſage de pluſieurs autres parties du monde, ce qu'ils appellent *tattow*. Ils piquent la peau, auſſi profondément qu'il leur eſt poſſible ſans en tirer du ſang, avec un petit inſtrument qui a la forme d'une houe. La partie qui répond à la lame eſt compoſée d'un os ou d'une coquille, qu'on a ratiſſé pour l'amincir, & qui eſt d'un quart de pouce à un pouce & demi de largeur. Le tranchant eſt partagé en dents ou pointes aiguës, qui ſont depuis le nombre de trois juſqu'à vingt, ſuivant la grandeur de l'inſtrument. Lorſqu'ils veulent s'en ſervir, ils plongent la dent dans une eſpèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, & qui eſt délayée avec de l'eau. On place ſur la peau la dent ainſi préparée, & en frappant à petits coups ſur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau, & impriment dans le trou un noir qui y laiſſe une tache ineffaçable : l'opération eſt douloureuſe, & il s'écoule quelques jours avant que les bleſſures ſoient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sèxes, lorſqu'ils ont douze à quatorze ans ;

on leur peint ſur pluſieurs parties du corps différentes figures, ſuivant le caprice des parens, ou peut-être ſuivant le rang qu'ils occupent dans l'île. Les hommes & les femmes portent ordinairement une de ces marques, dans la forme d'un Z, ſur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & ſouvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quarrés, des cercles, des demi-lunes & des figures groſſières d'hommes, d'oiſeaux, de chiens ou différens autres deſſins, peints ſur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avaient une ſignification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le ſens. Les feſſes ſont la partie du corps où ces ornemens ſont répandus avec le plus de profuſion; les deux ſèxes les portent couvertes d'un noir foncé, au-deſſus duquel ils tracent différens arcs les uns ſur les autres juſqu'aux fauſſes-côtes. Ces arcs ont ſouvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées, & non pas droites, en forment la circonférence. Ces figures ſur les feſſes leur donnent de la vanité; & les hommes & les femmes les montrent avec un mêlange d'oſtentation & de plaiſir; il nous eſt impoſſible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité

Cook.

Cook. & de leur courage à ſupporter la douleur. En général, ils ne peignent point leur viſage, & nous n'avons vu qu'un ſeul exemple du contraire. Quelques vieillards avaient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une dentelure profonde dans les bords, ce qui imitait imparfaitement la flamme; mais on nous apprit qu'ils venaient d'une île voiſine appellée *Noouoora*, & qu'ils n'étaient pas originaires d'Otahiti.

M. Banks a vu faire l'opération du *tatow* ſur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'inſtrument dont ſe ſervirent les Indiens dans cette occaſion, avait trente dents : ils firent plus de cent piquures dans une minute, & chacune entraînait après ſoi une goutte de féroſité un peu teinte de ſang. La petite fille ſouffrit la douleur pendant l'eſpace d'un quart-d'heure avec le plus ferme courage; mais, bientôt accablée par les nouvelles piquures qu'on renouvellait à chaque inſtant, elle ne put plus les ſupporter; elle éclata d'abord en plaintes, elle pleura enſuite, & enfin pouſſa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faiſait l'opération de la ſuſpendre; il fut pourtant inexorable, & lorſqu'elle commença à ſe débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'appaiſaient en la flattant, & d'autres

tres fois la grondaient & la battaient même, lorſqu'elle redoublait ſes efforts pour échapper. M. Banks reſta une heure dans une maiſon voiſine, pour examiner l'opération, qui n'était pas finie lorſqu'il s'en alla; cependant on ne la fit que d'un côté, l'autre avait deja été gravé quelque temps auparavant, & il reſtait à imprimer ſur les reins ces arcs dont ils ſont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent ſur leur corps, & dont l'opération eſt la plus douloureuſe. Cook.

Il eſt étrange que ce peuple ſoit ſi jaloux d'avoir des marques qui ne ſont pas des ſignes de diſtinction; je n'ai vu aucun Otahitien, homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainſi peint. Peut-être cet uſage a-t-il ſa ſource dans la ſuperſtition. Cette conjecture eſt d'autant plus probable, qu'il ne produit aucun avantage viſible, & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayions demandé à plusieurs centaines d'Indiens, nous n'avons pu nous procurer aucune

Leur habillement eſt

natte de différentes

rons en parlant

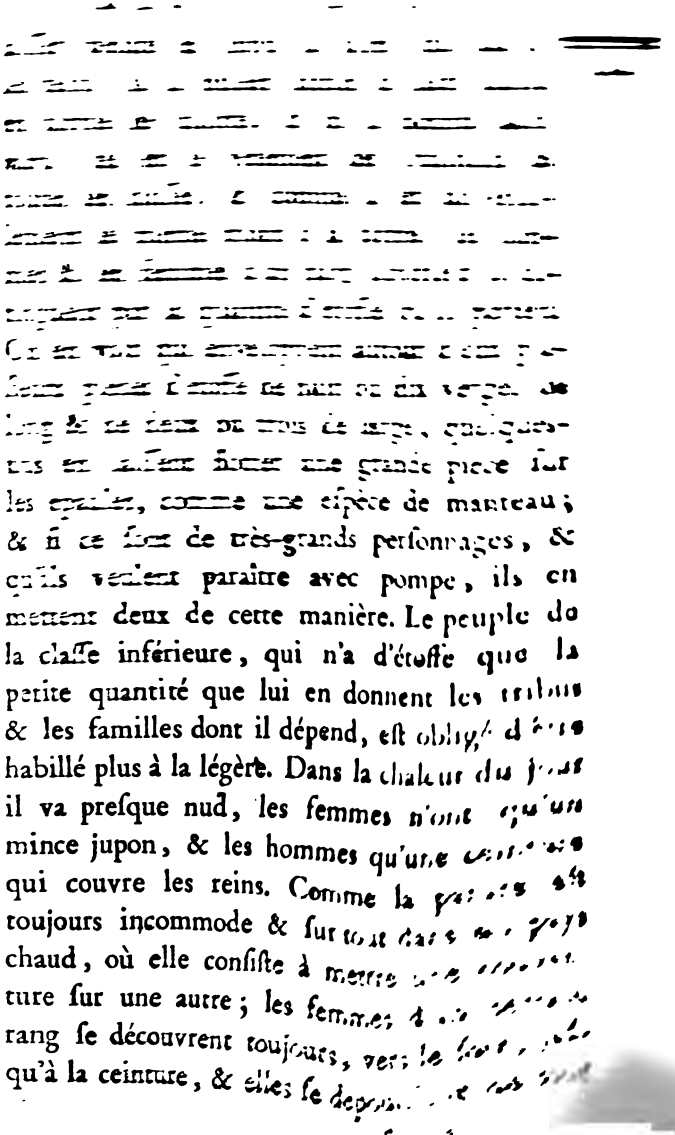
tent dans les

ne reſte pas à

Cook.

pluie, ils en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverſes manières, ſuivant leurs caprices; car il n'eſt point taillé en forme régulière, & il n'y a jamais deux morceaux couſus enſemble. L'habillement des femmes les plus diſtinguées eſt compoſé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de largeur & onze de long, qu'elles enveloppent pluſieurs fois autour des reins, de manière qu'elle pend en forme de jupon juſqu'au milieu de la jambe; on l'appelle *parou*. Les deux ou trois autres pièces d'environ deux verges & demie de long & d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu: elles les mettent l'une ſur l'autre, & paſſant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant & derrière en ſcapulaire, qui, étant ouvert par les côtés, laiſſe le mouvement du bras en liberté. Les Otahitiens donnent à ces pièces le nom de *tebuta*: ils les raſſemblent autour des reins, & les ſerrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui eſt aſſez longue pour faire pluſieurs fois le tour du corps. Ce vêtement reſſemble exactement à celui des habitans du Pérou & du Chili, & que les Eſpagnols appellent *poncho*.

L'habillement des hommes eſt le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de



habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va preſque nud, les femmes n'ont qu'un mince jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure eſt toujours incommode & ſurtout dans un pays chaud, où elle conſiſte à mettre une ordure ture ſur une autre; les femmes de ce rang ſe découvrent toujours, vers le ſoir, juſqu'à la ceinture, & elles ſe dépouillent

Cook. ce qu'elles portent ſur la partie ſupérieure du corps, avec auſſi peu de ſcrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorſque les chefs nous rendaient viſite, quoiqu'ils portaſſent ſur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en fallait, pour habiller douze hommes, ils avaient d'ordinaire le reſte du corps entièrement nud.

Leurs jambes & leurs pieds ne ſont point couverts, mais ils garantiſſent leur viſage du ſoleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos, qu'ils font dans quelques minutes, lorſqu'ils en ont beſoin; ce n'eſt pourtant pas-là toute leur coëffure: les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *tomou*, & qui leur ſied beaucoup mieux. Le *tomou* eſt compoſé de cheveux, treſſés en fils qui ne ſont guère plus gros que de la ſoie à coudre. M. Banks en a des pelotons qui ont plus d'un mille de long ſans un ſeul nœud. Ils entortillent en très-grande quantité ces cheveux autour de la tête, & d'une manière qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portait cinq ou ſix pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente eſpèce, & en particulier du jaſmin du Cap, dont ils ont

toujours une grande quantité planté près de leur maiſon. Les hommes qui, comme je l'ai obſervé, relèvent leurs cheveux ſur le ſommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiſeau du Tropique; d'autres fois ils portent une eſpèce de guirlande bizarre, compoſée de diverſes fleurs placées ſur un morceau d'écorce de plane ou collées avec de la gomme ſur du bois. Ils portent auſſi une ſorte de perruque faite de cheveux d'hommes & de poil de chien, ou peut-être de filaſſes de noix de cocos, attachés ſur un réſeau qui ſe place ſous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle eſt ſuſpendue par-derrière. Excepté les fleurs, les Otahitiens connaiſſent peu d'autres ornemens; les deux sèxes ont des pendans d'oreilles, mais d'un ſeul côté. Lorſque nous arrivâmes dans l'île, ils employaient pour cela de petites coquilles, des cailloux, graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon; mais nos quincailleries ſervirent bientôt ſeules à cet uſage. Cook.

Les enfans ſont entièrement nuds; les filles vont dans cet état juſqu'à l'âge de trois ou quatre ans, & les garçons juſqu'à celui de ſix ou ſept.

Nous avons déja eu occaſion de parler des

Cook.

maiſons ou plutôt des huttes de ce peuple; elles ſont toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs caſes, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles ſont couvertes ne pourriſſe par l'eau qui dégouterait des branches, de manière qu'en ſortant de ſa cabane, l'Otahitien ſe trouve ſous un ombrage le plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer; ce ſont par-tout des boccages de fruit-à-pain & de noix de cocos ſans brouſſailles, & entrecoupés de chaque côté par des ſentiers qui conduiſent d'une habitation à l'autre. Rien n'eſt plus délicieux que ces ombrages dans un climat ſi chaud, & il eſt impoſſible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de brouſſailles, on y goûte la fraîcheur; un air pur y circule librement; & les maiſons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphir & les vents du côté qu'ils ſoufflent. Je vais donner une deſcription particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur; comme la ſtructure eſt la même par-tout, on pourra de-là ſe former une idée exacte de celles qui ſont plus étendues ou qui le ſont moins.

Le terrein qu'elle occupe eſt un parallélogramme de vingt-quatre pieds de longueur &

de onze de large; il y a un toit dreſſé ſur trois rangées de colonnes ou de poteaux paralèles entre-eux, un de chaque côté, & l'autre au milieu; cette ouverture eſt compoſée de deux côtés plats inclinés l'un vers l'autre, & qui ſe terminent en faîte comme nos maiſons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur eſt de neuf pieds, & les bords de chaque côté du toit retombent en bas à environ trois pieds de terre; au-deſſous, la cabane eſt entièrement ouverte, ainſi qu'aux deux extrémités, juſqu'au ſommet du faîte. Le toit eſt couvert de feuilles de palmier; du foin répandu ſur la ſurface de la terre à quelques pouces de profondeur forme le plancher; & par-deſſus ils étendent des nattes ſur leſquelles ils s'aſſeaient pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant, il y a un ſiège qui ſert ſeulement au maître de la famille, & ſi l'on y ajoute quelques petits billots creuſés dans la partie ſupérieure & qui leur ſervent d'oreillers, ils n'ont point d'autres meubles. Cook.

La hutte eſt deſtinée principalement à y paſſer la nuit; car, à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voiſin. Les habillemens qu'ils portent

Cook. pendant le jour leur ſervent de couverture pendant la nuit; le plancher eſt le lit commun de tout le ménage, & il n'y a aucune ſéparation. Le maître de la maiſon & ſa femme ſe couchent au milieu; & près d'eux les gens de la famille qui ſont mariés, enſuite les filles qui ne le ſont pas, & à peu de diſtance les garçons; les ſerviteurs ou *toutous*, comme les appellent les Otahitiens, dorment à la belle étoile, lorſqu'il ne tombe point de pluie; & dans ce cas, ils ſe réfugient ſur les bords de l'habitation.

Il y a des huttes d'une autre eſpèce, appartenantes aux chefs & moins ouvertes; elles ſont plus petites que les autres, & conſtruites de manière qu'ils les tranſportent ſur leurs pirogues d'un endroit à l'autre, & les dreſſent comme des tentes dans l'occaſion. Elles ſont enfermées par les côtés avec des feuilles de cocos, qui ne les bouchent pas aſſez exactement pour empêcher l'air d'y entrer; le chef & ſa femme vont y coucher ſeuls.

Les Otahitiens ont d'autres maiſons beaucoup plus grandes, qui ne ſont pas bâties pour un ſeul chef ou une ſeule famille, mais pour ſervir d'aſſemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton: quelques-unes de celles-ci ont deux cent pieds de long, trente

de large & vingt d'élévation juſqu'au faîte ; elles ſont conſtruites & entretenues aux frais communs du diſtrict pour lequel elles ſont deſtinées, & elles ont à un des côtés une vaſte place environnée de petites paliſſades. Cook.

Ces maiſons, ainſi que celles des familles particulières, n'ont point de murailles ; ce peuple n'a pas beſoin de lieu retiré ; il n'a aucune idée de l'indécence, & il ſatisfait en public ſes deſirs & ſes paſſions, avec auſſi peu de ſcrupule que nous appaiſons notre faim, en mangeant avec nos parens & nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en avoir relativement aux paroles ; il n'eſt pas beſoin de remarquer que la converſation de ces Inſulaires roule principalement ſur ce qui eſt la ſource de leurs plus grands plaiſirs, & que les deux ſexes y parlent de tout ſans retenue & dans les termes les plus ſimples.

Les végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déja dit, qu'excepté les cochons, les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoiſés, & ceux-là mêmes n'y ſont pas en grande quantité. Lorſqu'un chef tue un cochon, il le partage preſque également entre ſes ſujets ; & comme ils ſont très-nombreux, la portion qui revient

Cook.

à chaque individu dans ces feſtins, qui n'arrivent pas ſouvent, eſt néceſſairement très-petite. Les Otahitiens du commun ſe régalent plus fréquemment avec des chiens & de la volaille; je ne puis pas vanter beaucoup la ſaveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de la mer du ſud était preſque auſſi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût, parce qu'ils ſe nourriſſent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces Inſulaires beaucoup de poiſſons de toute eſpèce; ils mangent crus les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, & ils tirent parti de toutes les productions de la mer. Ils aiment paſſionnément les écreviſſes de mer, les cancres & les autres coquillages qu'ils trouvent ſur la côte. Ils ne mangent pas ſeulement les inſectes de mer, mais encore ce que les marins Anglais appellent *blubbers*, quoiqu'ils ſoient ſi durs, qu'il faille les laiſſer pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux qui leur ſervent d'alimens, le fruit-à-pain eſt le principal; & pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper ſur un arbre. Cet arbre n'eſt pas tout-à-fait une production ſpontanée de la nature; mais l'Otahitien qui dans ſa vie en plante une dixaine, ce qui exige un travail

d'une heure, remplit ſes obligations à l'égard de ſes contemporains & de la génération à venir, auſſi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver, moiſſonne à la chaleur de l'été, toutes les fois que reviennent ces ſaiſons, & qui, après avoir nourri ſa famille, trouve moyen de laiſſer à ſes enfans de l'argent & du bien.

Cook.

Il eſt vrai qu'il n'ont pas toute l'année du fruit-à-pain, mais les noix de cocos, les bananes, les planes & beaucoup d'autres fruits ſuppléent à ce défaut.

On imagine bien que la cuiſine chez ce peuple n'eſt pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de faire cuire leurs alimens; l'une de les griller, & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque choſe eſt ſi ſimple, qu'il n'eſt pas beſoin de la détailler ici. Nous avons déja parlé de leur manière de cuire au four, dans la deſcription du repas que nous préparâ l'Indien. Ils apprêtent ainſi fort bien les cochons & les gros poiſſons, & ſuivant moi, ils ſont plus succulens & plus ſavoureux cuits que dans nos meilleures cuiſines d'Europe. Ils font auſſi du fruit-à-pain dans un four pareil à celui dont nous avons donné la deſcription. Ils font

Cook.

aſſez ſemblable à une pomme de terre parbouillie, ſans être pourtant auſſi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure eſpèce. Ils apprêtent le fruit à-pain de trois manières, ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos, & le réduiſent en pâte avec un caillou; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs, ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *mahie.*

Le mahie ſupplée au fruit-à-pain, lorſque la ſaiſon ne leur permet pas d'en avoir du frais; voici comment ils le font.

Ils cueillent le fruit avant qu'il ſoit parfaitement mûr, & après l'avoir mis en tas, ils le couvrent exactement avec des feuilles : dans cet état il ſubit une fermentation & devient d'une douceur déſagréable; ils en ôtent tout le trognon & jettent enſuite le reſte dans un trou qui eſt creuſé pour cet effet ordinairement dans les habitations : ce creux eſt garni proprement d'herbe au fond & dans les côtés; ils couvrent le tout de feuilles & de groſſes pierres; il éprouve alors une ſeconde fermentation, prend un goût aigrelet, & ſe conſerve enſuite pendant pluſieurs mois. Ils le tirent du trou à meſure qu'ils en ont beſoin; & après l'avoir mis en boule & l'avoir enveloppé de feuilles,

ils le font cuire dans leur eſpèce de four ; il ſe garde cinq ou ſix ſemaines ainſi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid & chaud, & c'eſt communément un des mets de tous leurs repas ; il était pour nous d'un goût auſſi déſagréable qu'une olive fraîche, lorſqu'on en mange pour la première fois. Cook.

Le mahie ſe fait, comme la bière, par fermentation, & quelquefois, ainſi que dans nos braſſeries, l'opération manque ſans qu'on puiſſe en déterminer la cauſe ; il eſt donc très-naturel que ce peuple groſſier joigne des idées & des cérémonies ſuperſtitieuſes à ce travail. Les vieilles femmes en ſont chargées le plus ſouvent ; excepté ceux qui les aident, elles ne ſouffrent pas que perſonne touche rien de ce qu'elles emploient, & même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie de la maiſon où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertance une des feuilles qui était ſur la pâte. La vieille femme qui préſidait à ces myſtères lui dit que l'opération manquerait, & dans un tranſport de douleur & de déſeſpoir, elle découvrit le trou ſur le champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avait cauſé, mais il ſe conſola, parce qu'il eut occaſion d'examiner par-là la manière dont les Otahitiens procèdent à cette grande œuvre,

Cook. qu'il n'aurait peut-être pas pu connaître autrement.

Tels ſont leurs alimens auxquels l'eau ſalée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, ſert de ſauce univerſelle. Ceux qui vivent près de la mer, vont en puiſer, lorſqu'ils en ont beſoin, & ceux qui habitent à quelque diſtance, la conſervent dans des vaſes de bambous qu'ils dreſſent pour cet uſage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre ſauce que l'eau ſalée; ils en font une ſeconde avec l'amande de la noix de coco qu'ils laiſſent fermenter, juſqu'à ce qu'elle ſe diſſolve en pâte aſſez reſſemblante à du beurre, & qu'ils pétriſſent enſuite avec de l'eau ſalée. La ſaveur de cette ſauce eſt très-forte & nous parut très-déſagréable, lorſque nous en goûtâmes pour la première fois; quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la ſuite ſi mauvaiſe, & même ils la préféraient à celle que nous employions dans nos repas, ſur-tout quand elle était mêlée avec le poiſſon. Les Otahitiens ſemblaient la regarder comme une friandiſe, & ils ne s'en ſervaient pas dans leurs repas ordinaires; ſoit parce qu'ils imaginent que c'eſt prodiguer mal-à-propos les noix de coco, ou que, lors de notre ſéjour dans l'île, elles ne fuſſent pas aſſez mûres pour cela.

En général, l'eau & le jus de la noix de coco forment toute leur boiſſon. Ils ignorent heureuſement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelques autres pays font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques-uns des Inſulaires burent librement de nos liqueurs fortes, & s'enivrèrent de temps en temps; mais ceux qui tombèrent dans l'ivreſſe étaient ſi peu diſpoſés à réitérer la même débauche, que par la ſuite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boiſſon qui les avait mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *ava ava*. Cette plante n'était pas dans ſa maturité lorſque nous étions à Otahiti, de maniere que nous n'avons vu aucun exemple de ces effets; & puiſqu'ils regardent l'ivrognerie comme une choſe honteuſe, ils nous en auraient probablement caché [illegible] circonſtances, ſi nous y euſſions [illegible] notre ſéjour. Ce vice eſt [illegible] aux chefs & aux perſonnes [illegible] qui ſe diſputent à qui vous [illegible] nombre de coups, & chacun [illegible] vivons une partie [illegible] femmes ſe [illegible]

Cook.

Ils n'ont point de tables, mais leurs repas ſe font avec beaucoup de propreté; leurs mêts ſont trop ſimples & en trop petit nombre, pour qu'il y règne de l'oſtentation : ils mangent ordinairement ſeuls; cependant lorſqu'un étranger leur rend viſite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une deſcription particulière du repas d'un de leurs principaux perſonnages.

Il s'aſſied ſous un arbre voiſin ou au côté de ſa maiſon qui eſt à l'ombre, & on étend proprement ſur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit-à-pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient ſa proviſion, & deux coques de noix de cocos, l'une remplie d'eau douce; la chair où le poiſſon ſont tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les gens de ſa ſuite, qui ne ſont pas en petit nombre, s'aſſéient autour de lui, & lorſque tout eſt prêt, il commence par laver ſes mains & ſa bouche avec de l'eau douce, ce qu'il répète preſque continuellement pendant le repas; il tire enſuite du panier une partie de ſa proviſion, qui eſt compoſée ordinairement d'un ou deux petits poiſſons, de deux ou trois fruits-à-pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de ſix ou ſept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un fruit-à-pain;

fruit-à-pain, qu'il pèle & dont il arrache la chair avec ſes ongles ; il en met dans ſa bouche autant qu'elle en peut contenir, &, pendant qu'il la mâche, il prend un de ſes poiſſons qu'il morcele dans l'eau ſalée, & il place l'autre, ainſi que le reſte du fruit-à-pain, ſur les feuilles qui ſont étendues devant lui ; il empoigne enſuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poiſſon qui a été mis dans l'eau ſalée, & il le ſuce dans la bouche de manière à en exprimer autant d'eau qu'il eſt poſſible : il en fait de même ſur les autres morceaux, & entre chacun d'eux, ou moins ordinairement, il humecte un peu d'eau ſalée, qu'il puiſe dans une conque de trou de coco ou dans le creux de la main [illegible] entrefaites un des gens de ſa ſuite pele une noix de coco verte, en [illegible] térieure avec ſes dents, [illegible] très-ſurprenante à un [illegible] ſi peu difficile, que [illegible] à bout avant [illegible] paravant ils [illegible] Lorſque le [illegible] de coco ainſi [illegible] avec ſon [illegible] liqueur [illegible] fruit-à-pain [illegible]

Cook.

du plane, dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il ſoit auſſi gros qu'un *pudding* noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne ſoient pelées; pour cela un de ſes domeſtiques ramaſſe à terre une des coquilles qui y ſont toujours en quantité, & la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais ſi mal-adroitement, qu'il emporte une grande partie du fruit. Si, au lieu de poiſſon, ſon repas eſt compoſé de viande, il doit avoir, pour la couper, quelque inſtrument qui lui tienne lieu de couteau; dans ce cas, on lui préſente un morceau de bambou qu'il partage tranſverſalement avec ſes ongles, & il découpe ſa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle quelques perſonnes de ſa ſuite ſont occupées à piler du fruit-à-pain, avec un caillou, ſur un tronçon de bois. Lorſque le fruit-à-pain eſt pilé de cette manière & arroſé d'eau de temps en temps, il ſe réduit à la conſiſtance d'une pâte molle; on le met alors dans un vaſe aſſez reſſemblant à un baquet de boucher : on y mêle quelquefois de la banane ou du mahie, ſuivant le goût du maître, en y verſant de l'[illegible] de temps en temps, & en l'exprimant enſuite avec la main. Le fruit-à-pain, ainſi préparé, reſſemble aſſez à un flan

épais ; on en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui, il l'hume, comme nous ſucerions une gelée, ſi nous n'avions point de cuiller pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, & le maître ſe lave encore les mains & la bouche. On replace enſuite dans le panier ce qu'il a laiſſé, & on nettoie les noix de cocos. Cook.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuſe d'alimens dans un ſeul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poiſſons auſſi grands qu'une perche, trois fruits à pain, dont chacun était plus gros que les deux poings ; quatorze ou quinze fruits du pisang ou bananier, qui avaient ſix ou ſept pouces de long & quatre ou cinq de circonférence, & presque la quarte de fruit-à-pain pilé, qui est à-la-fois substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire qu'à peine voudrais-je le croire, & je ne l'aurais pas rapporté, ſi je n'avais eu d'autres garans que moi-même ; mais MM. Banks & Solander, & pluſieurs de nos officiers, en ont été témoins oculaires, & j'interpelle leur témoignage dans cette occaſion.

Il eſt très-ſurprenant que ce peuple, qui aime paſſionnément la ſociété, & la converſation des femmes, s'en interdiſe les plaiſirs dans les repas, quoique ce ſoit ſur-tout à table que

Cook.

toutes les autres nations, policées & ſauvages, aiment à jouir des agrémens de la ſociété. Nous avons ſouvent recherché comment les repas, qui par-tout ailleurs raſſemblent les familles & les amis, les iſolent à Otahiti, & nous n'avons jamais rien pu apprendre ſur cette matière : ils mangent ſeuls, diſent-ils, parce que cela eſt convenable ; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il eſt convenable de manger ſeul. Telle eſt cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignaient la plus grande répugnance & même de l'averſion de ce que nous mangions en ſociété, ſurtout avec nos femmes, & des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange ſingularité provenait de quelque opinion ſuperſtitieuſe ; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous obſervâmes auſſi dans cette coutume quelques caprices que nous fûmes auſſi embarraſſés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'aſſeoir avec nous à table, lorſque nous dînions en compagnie ; elles allaient pourtant cinq ou ſix enſemble dans les chambres des domeſtiques, & y mangeaient de bon cœur tout ce qu'elles pouvaient trouver : j'en ai cité un exemple plus haut, & lorſque nous les y attrapions, elles n'étaient point déconcertées.

Si quelqu'un de nous ſe trouvait ſeul avec une femme, elle mangeait quelquefois avec lui; mais alors elle témoignait combien elle ſerait fâchée que cette action fût connue, & exigeait toujours par avance les ſermens les plus forts de garder le ſecret. Cook.

Dans leurs familles, deux freres & même deux ſœurs ont chacun leur panier ſéparé, ainſi que les proviſions & l'appareil de leurs repas. Lorſqu'ils vinrent nous rendre viſite pour la première fois dans nos tentes, ils apportaient tous un panier où étaient leurs alimens; & quand nous nous aſſéyions à table, ils ſortaient, ſe plaçaient à terre à deux ou trois verges de diſtance les uns des autres, & en ſe tournant le dos, chacun prenait ſon repas de ſon côté ſans proférer un ſeul mot.

Les femmes ne s'abſtiennent pas ſeulement de manger avec les hommes & de prendre les mêmes alimens, leur nourriture eſt encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui après avoir préparé les proviſions, vont les dépoſer dans un angar ſéparé, & aſſiſtent à leurs repas.

Quoique les Otahitiens ne mangeaſſent pas enſemble & ne vouluſſent pas s'aſſeoir à notre table, lorſque nous allions voir dans leurs maiſons ceux que nous connaiſſions particu-

Cook. lièrement, ils nous ont ſouvent engagés à dîner avec eux; & dans ces occaſions nous avons pluſieurs fois mangé au même panier & bu au même vaſe. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offenſées de cette liberté; & s'il nous arrivait de toucher à leurs proviſions, & même au panier qui les contenait, ſur le champ elles jettaient le tout fort loin.

Les Otahitiens d'un moyen âge & d'un rang diſtingué, dorment ordinairement après le repas & dans la chaleur du jour : ils ſont extrêmement indolens, & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui ſont plus âgés ſont moins pareſſeux, & les jeunes garçons & les petites filles reſtent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre ſéjour dans l'île, j'ai déja parlé par occaſion de leurs amuſemens, & en particulier de leur muſique, danſe, combat de lutte & maniement de l'arc; ils ſe diſputent auſſi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une flèche, comme ils ne viſent point à un but, mais à la plus grande diſtance; en décochant la javeline, au contraire, ils ne cherchent pas à la pouſſer le plus loin poſſible, mais à frapper une marque qui

ést fixée : cette javeline eſt d'environ neuf pieds de long ; le tronc d'un plane placé à environ vingt verges de diſtance, ſert de but. Cook.

Les flûtes & les tambours ſont les ſeuls inſtrumens de muſique qu'ils connaiſſent ; les flûtes ſont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long ; &, comme nous l'avons déja dit, elles n'ont que deux trous, & par conſéquent que quatre notes, avec leſquelles ils ne ſemblent avoir compoſé juſqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche & le doigt du milieu de la droite.

Le tambour eſt compoſé d'un tronc de bois de forme cylindrique, creuſé, ſolide à l'un des bouts, & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connaiſſent point la manière d'accorder enſemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'uniſſon les flûtes qui jouent enſemble ; ils prennent une feuille qu'ils roulent & qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte, ils la raccourciſſent ou ils l'alongent, comme on tire les tuyaux des téleſcopes, juſqu'à ce qu'il aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paraît juger avec beaucoup de délicateſſe.

Ils joignent leurs voix aux inſtrumens, &

Cook.

comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improviſent en chantant : ils appellent *pehai*, ou chanſon, chaque diſtique ou couplet : ces vers ſont ordinairement rimés, & lorſqu'ils étaient prononcés par les naturels du pays, nous y reconnaiſſions un mètre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques uns qui furent faits à notre arrivée ; il tâcha d'exprimer leurs ſons par la combinaiſon de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut poſſible ; mais en les liſant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions y retrouver ni le mètre ni la rime.

Nous connaiſſons trop imparfaitement la langue d'Otahiti, pour entreprendre de traduire leurs vers. Ils s'amuſent ſouvent à chanter des couplets, lorſqu'ils ſont ſeuls ou avec leur famille, & ſur-tout quand il eſt nuit : quoiqu'ils n'aient pas beſoin de feu pour ſe chauffer, ils ſe ſervent pourtant d'une lumière artificielle, entre le coucher du ſoleil & le temps où ils vont ſe repoſer. Leurs chandelles ſont faites d'une eſpèce de noix huileuſe, dont ils embrochent pluſieurs dans une baguette ; après avoir allumé celle qui eſt à un des bouts, le feu prend enſuite à la ſeconde, en brûlant en même-temps la partie de la brochette qui la traverſe, comme

la mèche de nos bougies. Lorſque la ſeconde eſt conſumée, le feu ſe communique à la troiſième, & ainſi de ſuite; quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un temps conſidérable, & donnent une lumière aſſez forte. Les Otahitiens ſe couchent ordinairement une heure après que le crépuſcule du ſoir eſt fini; mais lorſqu'ils ont des étrangers qui paſſent la nuit dans leurs habitations, ils laiſſent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller ſur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à à leurs hôtes. Cook.

En d'autres pays, les petites filles & toutes les perſonnes du sèxe qui ne ſont pas mariées, ſont ſuppoſées ignorer entièrement les myſtères de l'amour; leur conduite & leur converſation ſont ſoumiſes à la plus grande réſerve, & on a ſoin d'écarter de leur eſprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive préciſément ici le contraire : parmi les divertiſſemens de ces Inſulaires, il y a une danſe appellée *timorodée*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent ſe raſſembler au nombre de huit ou dix. Cette danſe eſt compoſée de poſtures & de

Cook.

geſtes extrêmement laſcifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années; elle eſt accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Otahitiens obſervent la meſure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danſeurs ſur les théâtres d'Europe. Ces amuſemens, permis à une jeune fille, lui ſont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons & réaliſer les ſymboles de la danſe.

On ne peut pas ſuppoſer que ces peuples eſtiment beaucoup la chaſteté : les hommes offrent aux étrangers leurs ſœurs ou leurs filles, par civilité ou en forme de récompenſe; & l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'eſt punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des mœurs & la lubricité à un point que les autres nations, dont on a parlé depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, n'avaient pas encore atteint, & qu'il eſt impoſſible de concevoir.

Un nombre très-conſidérable d'Otahitiens des deux sèxes forment des ſociétés ſingulières, où tous les femmes ſont communes à tous les hommes; cet arrangement met dans leurs plai-

Cook.

firs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement beſoin, que le même homme & la même femme n'habitent guère plus de deux ou trois jours enſemble.

Ces ſociétés ſont diſtinguées ſous le nom d'*arreory ;* ceux qui en ſont partie ont des aſſemblées auxquelles les autres Inſulaires n'aſſiſtent point : les hommes s'y divertiſſent par des combats de lutte, & les femmes y danſent en liberté la *timorodée*, afin d'exciter en elles des deſirs, qu'elles ſatisfont ſouvent ſur le champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'eſt rien encore : ſi une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement que ſi chacune habitait avec un ſeul homme, l'enfant eſt étouffé au moment de ſa naiſſance, afin qu'il n'embarraſſe point le père, & qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaiſirs de ſon abominable proſtitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère reſſent pour ſon enfant la tendreſſe que la nature inſpire à tous les animaux pour la conſervation de leur progéniture, & elle ſurmonte alors par inſtinct la paſſion qui l'avait entraînée dans cette ſociété ; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de ſauver la vie de ſon enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui ; elle prévient alors le

meurtre ; mais l'homme & la femme étant cen-
Cook. ſés, par cet acte, s'être donnés excluſivement l'un à l'autre, ils ſont chaſſés de la communauté & perdent pour l'avenir tout droit aux privilèges & aux plaiſirs de l'*arreory :* la femme eſt appellée *Whannownow*, « qui a fait des » enfans », mot qu'ils emploient en cette occaſion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la ſageſſe, de l'humanité & de la ſaine raiſon, il n'y ait rien de plus honorable & de plus conforme aux ſentimens qui diſtinguent l'homme de la brute.

Il ne faudrait pas attribuer à un peuple, ſur de légères preuves, une pratique ſi horrible & ſi étrange ; mais j'en ai d'aſſez convaincantes pour juſtifier le récit que je viens de faire. Les Otahitiens, loin de regarder comme un deshonneur d'être aggrégés à cette ſociété, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande diſtinction. Lorſqu'on nous a indiqué quelques perſonnes qui étaient membres d'un *arreory*, nous leur avons fait M. Banks & moi, des queſtions ſur cette matière, & nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Pluſieurs Indiens nous ont avoué qu'ils étaient aggrégés à ces exécrables ſociétés, & que pluſieurs de leurs enfans avaient été mis à mort.

Cook.

Je ne dois pas terminer la deſcription de la vie domeſtique des Otahitiens, ſans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être & augmente les maux de la vie eſt un vice, sûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté & ſanté de l'homme, & mêle du dégoût juſques dans ſes plaiſirs les plus vifs. Les Inſulaires d'Otahiti ſe lavent conſtamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque diſtance qu'ils ſoient de la mer ou d'une rivière ; le matin, dès qu'ils ſont levés, à midi & le ſoir avant de ſe coucher. J'ai déja remarqué que dans leurs repas ils ſe lavent les mains & la bouche preſque à chaque morceau qu'ils mangent : on ne trouve ſur leurs vêtemens & ſur leur perſonne, ni tache ni mal-propreté ; de manière que dans une grande compagnie d'Otahitiens on n'eſt jamais incommodé que de la chaleur, & il n'eſt peut-être pas poſſible d'en dire autant de nos aſſemblées les plus brillantes en Europe.

Si la néceſſité eſt la mère de l'invention, on ne peut pas ſuppoſer que l'induſtrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ces ſecours

Cook.

preſque ſuperflus. On en retrouve cependant chez les Otahitiens quelques exemples, qui ſont d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adreſſe, qu'ils ne connaiſſent point l'uſage des métaux pour faire des inſtrumens.

L'étoffe qui leur ſert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma deſcription.

Cette étoffe eſt de trois ſortes, & compoſée de l'écorce de trois différens arbres, le mûrier dont on fait le papier chinois, le fruit-à-pain, & un arbre qui reſſemble au figuier ſauvage des îles d'Amérique.

La plus belle & la plus blanche eſt faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta;* elle ſert de vêtement aux principaux perſonnages de l'île, & la couleur rouge eſt celle qu'elle prend le mieux; la ſeconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit-à-pain, nommée *oo roo*, eſt inférieure à la première en blancheur & en douceur, & ce ſont ſur-tout les Otahitiens de la dernière claſſe qui en font uſage; la troiſième ſorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, eſt groſſière & rude, & de la couleur du

papier gris le plus foncé : quoiqu'elle ſoit moins agréable à l'œil & au toucher que les deux autres, c'eſt pourtant la plus utile, parce qu'elle réſiſte à l'eau, avantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troiſieme étoffe, qui eſt la plus rare, eſt parfumée, & les chefs d'Otahiti la portent pour les habits de deuil.

Cook.

Ils ont grand ſoin de multiplier tous les arbres qui fourniſſent la matiere premiere de ces étoffes ; ils donnent ſur-tout une attention particuliere au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en ſervent que lorſqu'il a deux ou trois ans, lorſqu'il eſt de la groſſeur du bras, & un peu plus gros que le poignet. Les Otahitiens croient que la meilleure écorce qu'il puiſſe avoir eſt d'être mince, unie, & ſans branches : lorſque la tige pour avoir ces qualités, doit être privée de ſes branches, ils ne font point difficulté de la couper.

Quoique les étoffes compoſées de l'écorce de ces trois arbres ſoient différentes, elles ſont cependant fabriquées de la même maniere. Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine. Lorſque les arbres ſont d'une grandeur convenable, on plante les arbriſeaux, les dépouille de leurs branches, & on coupe

Cook. enſuite les racines & les ſommets. L'écorce de ces arbriſſeaux, étant fendue longitudinalement, ſe détache avec facilité, & lorſqu'ils en ont amaſſé une aſſez grande quantité, ils la portent à quelque ruiſſeau, & l'y laiſſent tremper, après l'avoir chargée de pierres peſantes, pour qu'elle ne ſoit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle eſt ſuffiſamment macérée, les ſervantes vont au ruiſſeau, ſe mettent toutes nues, s'aſsèient dans l'eau pour ſéparer l'écorce intérieure de la verte, qui ſert d'enveloppe à l'arbre ; elles placent pour cela le morceau de bois ſur une planche polie & applatie, & elles le ratiſſent très-ſoigneuſement avec la coquille que nos marchands appellent *langue de tigre*, *tellina gargadia*, & elles le plongent continuellement dans l'eau, juſqu'à ce qu'il ne reſte rien que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'écorce, ainſi préparée dans l'après-midi, eſt étendue le ſoir ſur des feuilles de plane. Il paraît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage, puiſque la maîtreſſe de la famille eſt toujours chargée de ſurveiller à cette opération : ils placent les écorces l'une à côté de l'autre, juſqu'à la longueur d'onze ou douze verges, & à la largeur d'environ un pied ; ils en mettent deux ou trois couches l'une ſur l'autre : ils ont grand

ſoin

ſoin que l'étoffe ſoit par-tout d'une égale épaiſſeur, & s'il arrive que l'écorce ainſi couchée ſoit plus mince dans un endroit que dans un autre, on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vuide. L'écorce reſte dans cet état juſqu'au lendemain matin ; alors la plus grande partie de l'eau qu'elle contenait étant imbibée ou évaporée, les fibres adhèrent ſi bien enſemble, que toutes les couches ſe lèvent de terre en une ſeule pièce.

Coula.

Après qu'on a ainſi levé la pièce, on la poſe ſur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet, & les ſervantes la battent avec de petits maillets d'environ un pied de long & de trois pouces d'épaiſſeur, faits d'un bois dur que les Inſulaires appellent *étoa*. La forme de cet inſtrument reſſemble aſſez à un cuir quarré de raſoir, excepté ſeulement que le manche eſt un peu plus long, & que chacune des quatre faces eſt ſillonnée de rainures & de lignes prominentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un des côtés ſont de la groſſeur d'une petite ficelle ; les plus petites de celle d'un fil de ſoie ; & dans cet intervalle, les autres diminuent par degrés.

Ils battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où ſont les plus groſſes rainures, & ils

Cook. frappent en cadence, comme nos forgerons ſur leur enclume. L'écorce s'étend très-promptement ſous les coups, & les rainures de l'inſtrument y laiſſent l'empreinte d'un tiſſu : on la bat ſucceſſivement avec les autres côtés du maillet, & l'on finit par le plus uni ; alors l'étoffe ſort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique pluſieurs doubles de cette étoffe, qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas, elle s'amincit, devient preſque auſſi légère qu'une mouſſeline, & ils lui donnent le nom d'*hoboo*. L'étoffe ſe blanchit très-bien à l'air ; mais elle acquiert plus de blancheur & de douceur, lorſqu'on la lave & qu'on la bat derechef après qu'on l'a portée.

Il y a pluſieurs ſortes de cette étoffe, de différens degrés de fineſſe, ſuivant qu'elle eſt plus ou moins battue ſans être doublée. Les autres étoffes ſont auſſi plus ou moins belles, ſuivant qu'elles ont été battues ; mais elles diffèrent en même-temps les unes des autres par les différens matériaux dont elles ſont compoſées. On ne prend l'écorce de l'arbre à pain que lorſque les tiges ſont beaucoup plus longues & plus épaiſſes que celles du figuier, qu'on emploie quand elles ſont plus jeunes.

Quand les Otahitiens veulent laver cette

étoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laiſſent pendant quelque temps, après l'avoir fixée au fond avec une pierre; ils la tordent enſuite légèrement, pour en exprimer l'eau. Quelquefois il lui donnent alors une nouvelle fabrication; ils en mettent pluſieurs pièces l'une ſur l'autre, & les battent enſemble avec le côté le plus raboteux du maillet : elles deviennent d'une épaiſſeur égale à nos draps d'Angleterre, & plus douces & plus unies que ces draps, après qu'elles ont un peu ſervi, quoiqu'en ſortant de deſſous le maillet, elles paraiſſent avoir été empeſées. Cook.

Cette étoffe ſe déchire quelquefois lorſqu'on la bat; mais ils la raccommodent aiſément, en y joignant un morceau avec une colle compoſée de la racine du *pea*; & ils font cette opération avec tant d'adreſſe, qu'on ne s'en apperçoit pas. Les femmes s'occupent auſſi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds.

La fraîcheur & la douceur ſont les principales qualités de cette étoffe; & ſon défaut eſt d'être ſpongieuſe comme le papier, & de ſe déchirer preſque auſſi facilement.

Ils teignent ſur-tout cette étoffe en rouge & en jaune. Leur rouge eſt très-beau, & j'oſerai

Cook.

dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate eſt celui qui en approche davantage; & le peintre d'hiſtoire naturelle qu'avait amené M. Banks, ne put l'imiter qu'imparfaitement en mêlant enſemble du vermillon & du carmin. Le jaune eſt encore très-brillant; mais nous en avons d'auſſi beaux. Leur rouge eſt compoſé des ſucs de deux végétaux mêlés enſemble, & qui, ſéparément pris, n'ont aucune tendance à cette couleur: l'un eſt une eſpèce de figuier, appellée à Otahiti, *matte*; & l'autre, le *cordia ſebeſtina*, que les Inſulaires nomment *étou*: ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du *cordia*.

Le fruit du figuier eſt à peu près auſſi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-petite groſeille; & lorſqu'on en rompt la tige, il ſort une liqueur laiteuſe reſſemblante au jus de nos figues, dont ce fruit eſt en effet une eſpèce. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco; & il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainſi une roquille. Dès qu'ils en ont tiré une quantité ſuffiſante, on y trempe les feuilles de l'*étou*, & on les met enſuite ſur une feuille de plane: on les y retourne juſqu'à ce qu'elles ſoient plus flaſques; & quand elles ſont parvenues à ce point, on les ſerre dou-

cement, en augmentant la preſſion par degrés, de manière à ne pas rompre les feuilles. A meſure qu'elles deviennent plus molles & plus ſpongieuſes, elles imbibent plus de liqueur : dans l'eſpace d'environ cinq minutes, la couleur commence à paraître ſur les veines des feuilles ; & dans dix minutes ou un peu plus, elles en ſont parfaitement ſaturées. Les Inſulaires les preſſent alors auſſi fortement qu'il leur eſt poſſible. Cook.

Les jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de *moo*, en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons, juſqu'à ce qu'il ſoit dépouillé de ſon écorce verte & de la ſubſtance farineuſe qui eſt deſſous, & qu'il n'y reſte plus qu'un réſeau clair de fibres : ils y enveloppent les feuilles de l'*étou*, qui diſtillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à meſure qu'on les preſſe. Comme ces feuilles ont peu de ſuc par elles-mêmes, elles ne donnent guère que celui dont elles étaient imbibées. Lorſque ce premier ſuc eſt entièrement exprimé, ils imprègnent de nouveau les feuilles, & on continue la même opération juſqu'à ce que la liqueur qui paſſe à travers, ne ſoit plus teinte : les feuilles de l'*étou* ſont jettées de côté ; mais on conſerve le *moo*, qui, étant profondément imbibé de la cou-

leur, ſert de broſſe pour étendre la teinture ſur l'étoffe. Cook.

Ils reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vaſes faits de feuilles de plane. Je ne ſais pas ſi cette feuille a quelque qualité favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet uſage parce qu'il eſt facile de ſe procurer du plane, & de diſtribuer ces petits vaſes parmi les ouvriers.

Ils ne teignent ordinairement leur étoffe légère que dans les bords, & ils répandent des couleurs ſur toute la ſurface de celle qui eſt plus épaiſſe : ils ne les appliquent que d'un côté, comme la peinture; & quoique j'aie vu de l'étoffe légère trempée entièrement dans la liqueur, la couleur n'avait pas le même brillant & le même luſtre que lorſqu'elle y avait été miſe de l'autre manière.

La feuille de l'*étou* eſt généralement employée dans ce procédé, & produit probablement la plus belle couleur, cependant ils compoſent un rouge avec le jus de leurs figues, mêlé dans une eſpèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*, le *pohue*, l'*eurhe* ou *convolvulus braſilienſis*; & une ſorte de *ſolanum*, qu'ils nomment *ébooa*. Le mêlange de ces diverſes plantes, ou la différente doſe qu'ils en emploient, produit ſur leurs étoffes pluſieurs nuances de

couleurs, dont quelques-unes ſont fort ſupérieures aux autres.

Cook.

La beauté cependant de la meilleure n'eſt pas permanente : il eſt probable qu'on pourrait trouver quelque méthode pour la fixer, ſi l'on faiſait des expériences ſur cette matière ; & il ſerait très-utile de rechercher les qualités que donnerait le mêlange d'une ſubſtance végétale avec une autre. La manière dont on a découvert nos plus belles couleurs, ſuffit pour encourager cette entrepriſe : à l'inſpection de l'indigo, du paſtel, de l'herbe du teinturier, & de la plupart des plantes qu'on emploie dans nos teintures, on n'imaginerait pas qu'elles contiennent les couleurs qu'on en tire. Je terminerai ce que je viens de dire du rouge des Otahitiens, en ajoutant que les femmes qui ont ſervi à le préparer ou à l'appliquer ſur les étoffes, conſervent avec ſoin, comme un ornement, cette couleur ſur leurs ongles & leurs doigts, où elle paraît dans ſa plus grande beauté.

Leur jaune eſt compoſé de l'écorce de la racine du *morinda citrifolia*, appellé *nono*, qu'ils ratiſſent, & font infuſer dans l'eau. Après qu'on l'y a laiſſé tremper pendant quelque temps, l'eau ſe colore, & ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devrait examiner ſi le *morinda*, dont le *nono* eſt une eſpèce, ne

pourrait pas ſervir à la teinture. Brown, dans
Cook. ſon Hiſtoire de la Jamaïque, fait mention de trois eſpèces de *morinda*, qui ſont employées pour teindre en brun ; & Rumphius dit que les Inſulaires des Indes orientales ſe ſervent du *bançuda anguſtifolia*, qui approche beaucoup du *nona* d'Otahiti, comme d'une drogue qui fixe les couleurs rouges, avec leſquelles elle a une affinité particulière.

Les habitans d'Otahiti teignent auſſi en jaune avec le fruit du *tamanu* ; mais nous n'avons pas eu occaſion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une manière de teindre en brun & en noir : ces couleurs ſont ſi médiocres, que la méthode de les préparer n'a pas éxcité notre curioſité.

La fabrication des nattes eſt une autre manufacture conſidérable des Otahitiens. Il y en a quelques-unes qui ſont plus belles & meilleures que celles que nous avons en Europe : les plus groſſières leur ſervent de lits, & ils portent les plus fines dans les temps humides. Les Inſulaires prennent bien des peines & emploient beaucoup de ſoins à faire ces dernières, dont il y a deux eſpèces. Les unes ſe font avec l'écorce du *poërou*, l'*hibiſcus tiliaceus* de Linnée ; & il y en quelques-unes qui ſont auſſi fines qu'un drap groſſier. Ils appel-

leur nation l'autre espèce, qui est encore plus belle, plus noire, plus forte & mieux faite : ils la cultivent avec des feuilles de leur pays, parce que [illegible] ; mais nous n'avons pas eu occasion de voir de leurs nouvelles. Ils ont d'autres outils, de pierre, comme ils les nomment, des haches, qui leur servent de serpes & de hoyaux : elles sont composées de jade & d'herminette, & ils en fabriquent, ainsi que nous avons remarqué, avec une habileté & une promptitude étonnantes.

Ils font aussi des ustensiles à l'aide des paniers & des ouvrages d'osier. Leurs paniers sont de trois formes différentes, & il y en a quelques-uns très-artistement travaillés : ils s'occupent tous, hommes & femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de cocos, dans l'espace de quelques minutes ; & les femmes, qui nous venaient voir de très-grand matin, avaient coutume, dès que le soleil était élevé sur l'horizon, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formaient de petits chapeaux, pour mettre leur visage à l'ombre : cette opération leur coûtait si peu de travail & de temps, que lorsque le soleil baissait sur le soir, elles les jetaient là. Ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête ; ils ne consistent qu'en une bande qui

Cook. en fait le tour, & une corne avancée qui ombrage le front.

Ils font, avec l'écorce du *poërou*, des cordes & des lignes, dont les plus groſſes ont un pouce d'épaiſſeur, & les plus minces ſont de la groſſeur d'une petite ficelle : ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils compoſent, avec les fils de coco, un cordage pour joindre enſemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autres courroies tordues ou treſſées; & ils fabriquent, avec l'écorce de l'*erowa*, eſpèce d'ortie qui croît dans les montagnes, & qui pour cela eſt un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il ſoit poſſible de trouver. Ils attrapent, avec ces lignes, les poiſſons les plus forts & les plus fretillans, tels que les bonites & les albicores, qui rompraient dans un inſtant nos lignes de ſoie les plus fortes, quoiqu'elles ſoient deux fois auſſi épaiſſes que celles des Otahitiens.

Ils font auſſi une eſpèce de ſenne d'une herbe qui a les feuilles larges & groſſières, & dont la tige reſſemble au glaïeul. Ils entortillent & joignent enſemble ces herbes, juſqu'à ce que le filet, qui eſt à peu près auſſi large qu'un grand ſac, ait ſoixante à quatre-vingt braſſes de long. Ils la tirent dans les bas-fonds; & le propre poids de la ſenne la tient ſi bien au

fond de la mer, qu'un poiſſon peut difficilement échapper. Cook.

Les Otahitiens montrent une ſagacité & une induſtrie extrêmes dans tous les expédiens qu'ils emploient pour prendre des poiſſons. Ils ont des harpons de toutes ſortes de grandeur. Celui d'un bois dur, & ils frappent le poiſſon plus ſûrement avec cet inſtrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer, quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de maniere que ſi le coup manque le poiſſon, nous ſommes ſûrs de l'attraper, quand même il ſeroit déja bien loin.

Ils ont deux ſortes d'hameçons ſimples avec un art admirable, & qui approchent preſque en tout de ceux dont ſe ſervent les Européens; l'un d'eux eſt appellé *matau maoa*. La figure de la nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, & l'autre, qui eſt *matau pahoua*, la partie la plus éclatante, le ventre du poiſſon. Ils attachent à ces hameçons une touffe de poil de chien ou de fille de cocos, de maniere qu'elle reſſemble un peu à la queue d'un poiſſon. L'hameçon & l'avant-bras ſont unis au bout d'une ligne d'environ une verge de bambou. Le pêcheur, dès le matin dans ſon entrepriſe, fait attention au vol des oiſeaux, qui ſuivent toujours les bancs de poiſſons; il

Cook. dans les bas-fonds; il dirige ſa pirogue ſur leur marche, & lorſqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement ſans avoir fait une bonne pêche.

La ſeconde eſpèce d'hameçon eſt auſſi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur; ils ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres, mais pour ſuppléer à ce défaut, ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons ſont de différente grandeur, & ils s'en ſervent avec beaucoup de ſuccès pour attrapper toutes ſortes de poiſſons. La manière de les fabriquer eſt très-ſimple, & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux quarrés avec le taillant d'un autre coquillage, & avec un corail qui eſt aſſez raboteux pour ſervir de lime, ils leur donnent la forme d'un hameçon; ils font enſuite un trou au milieu, & ils n'ont pour cela d'autre villebrequin que la première pierre qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë; ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou, & ils tournent cet inſtrument dans leurs mains de la même manière que nous tournons un mouſſoir à chocolat. Lorſque la coquille eſt percée & que le trou eſt aſſez large, on y introduit une petite lime de corail, au moyen de laquelle l'hameçon eſt fini dans très-peu de temps; car l'ouvrier n'em-

ploie guère plus d'un quart-d'heure à ce travail.

Cook.

Le lecteur a déjà pris quelque idée de la maçonnerie, de la sculpture & de l'architecture des Otahitiens, dans la description que j'ai donnée des morais, ou lieux où ils déposent leurs morts. Les pirogues sont les autres articles les plus importans de leur art de construire & de sculpter en bois; c'est peut-être pour ces insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs instrumens, que de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

Ils ont une hache de pierre, un ciseau ou gouge fait avec un os humain & ordinairement avec l'os de l'avant-bras, une rape de corail, & la peau d'une espece de raie, qui, avec du sable de corail, leur sert de lime ou de pierre à aiguiser.

Voilà le catalogue complet de leurs instrumens, & avec ce petit nombre d'outils, ils bâtissent des maisons, construisent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent & polissent des bois.

La pierre dont ils forment le tranchant de leurs haches est une espece de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très-dure, mais qui ne s'égrene pourtant pas facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs: celles qui leur servent à abattre des bois, pèsent de 3 à

Cook. huit livres ; d'autres qu'ils emploient pour ſculpter ſont du poids de ſept ou huit onces : comme il eſt néceſſaire de les aiguiſer preſque à chaque inſtant, l'ouvrier a toujours près de lui pour cela une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

Le travail le plus difficile pour les Otahitiens, c'eſt d'abattre un arbre ; c'eſt auſſi celui où ils reſſentent davantage le défaut de leurs inſtrumens; cette beſogne demande un certain nombre d'ouvriers, & le travail conſtant de pluſieurs jours. Lorſque l'arbre eſt à bas, ils le fendent par les veines, dans toute ſa longueur & toute ſa largeur, en planches de trois à quatre pouces d'épaiſſeur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, & quarante dans les branches, & que l'épaiſſeur eſt à peu près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur ſert communément de bois de conſtruction ; la tige en eſt élevée & droite ; quelques-unes cependant des plus petites pirogues ſont faites d'arbres à pain, qui eſt un bois léger, ſpongieux, & qui ſe travaille aiſément; ils applaniſſent les planches avec leurs haches, très-promptement, & ils ſont ſi adroits, qu'ils peuvent enlever une légère écorce ſans donner un ſeul coup mal-à-propos. Comme ils ne connaiſſent

poit la maniere de faire une planche, toutes les pieces de la poupe sont en place sur : mises à la main.

Coupe

On peut juger en cette salle pareillement les pieces ou bancs dont se servent les rameurs d'Orient & des Iles voisines, ils appellent les unes scalis & les autres panes.

L'arcasse ou les enfoncements dans les parties exterieures à côté perpendiculairement & à fond plat, & le pont, ou le tillac dans les vaisseaux plus longs, a des côtés droits & à fond en forme de cuve. Les scalis sont aussi de la même forme, mais d'une grandeur différente, & servent à divers usages. Leur longueur est de dix à douze & douze pieds, mais la largeur ne suit pas cette proportion. Les scalis ayant dix pieds ont à peu près un pied de large, & ceux qui ont plus de douze & dix pieds de longueur, ont un pied & demi de large. Ils distinguent l'arcasse de devant, l'arcasse de poupe, & l'arcasse de milieu, les dimensions de ces derniers sont à une de l'autre à peu près de cette sorte : la proue étant divisée en neuf parties, le bâtiment dans le milieu en onze, & la poupe en quatorze ; la longueur de dix-huit pieds de large, sur neuf de haut, elle-même a en sa plus grande [illegible]

Cook. *ivahahs* ne vont jamais ſeuls à la mer : on les attache enſemble par les côtés, à la diſtance d'environ trois pieds, avec de groſſes cordes de fibres ligneuſes, qu'on paſſe à travers le bâtiment & qu'on amarre ſur les plat-bords. Ils dreſſent ſur l'avant de ces *ivahahs* un échafaud ou plate-forme, d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, & qui eſt ſoutenue par des poteaux de ſix pieds d'élévation. Les combattans, qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines, ſe placent ſur cette plate-forme ; ils ne ſe ſervent de leurs arcs & de leurs flèches que pour ſe divertir, comme on s'amuſe chez nous au diſque & au palet, ce qui doit être rangé au nombre des ſingularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs ſont aſſis au-deſſous de ces plates-formes, ils reçoivent les bleſſés & font monter de nouveaux hommes à leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un bien plus grand nombre de combattans ; mais nous n'en avons vu qu'une équipée de cette manière.

Les *ivahahs* de pêche ont de dix à quarante pieds de longueur ; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long & plus, de quelque eſpèce qu'ils ſoient,

foient, portent des voiles dans l'occaſion. L'*iva-hah* de voyage eſt toujours double & garni d'un petit pavillon propre, d'environ cinq ou ſix pieds de large & de ſix ou ſept de long, attaché ſur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux perſonnages qui s'y aſſeient pendant le jour & y dorment pendant la nuit. Les *ivahahs* de pêche ſont quelquefois joints enſemble, & ont une cabane à bord : mais cela n'eſt pas commun. Cook.

Les *ivahahs* qui ont moins de vingt-cinq pieds de long, portent rarement ou même preſque jamais de voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment eſt plat, & il y a une planche qui s'avance en ſaillie ſur le bord d'environ quatre pieds.

La longueur du *pahie* varie auſſi depuis trente à ſoixante pieds ; mais ce bâtiment, comme l'*ivahah*, eſt très-étroit : l'un d'eux que j'ai meſuré, avait cinquante-un pied de long, & ſeulement un pied & demi de largeur à l'un des bouts ; il n'a qu'environ trois pieds dans ſa plus grande largeur : telle eſt la proportion générale qu'ils ſuivent dans leur conſtruction. Le *pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés ; mais ſes côtés étant droits & parallèles, pendant un petit eſpace, au-deſſous du plat-bord, ils s'élar-

Cook. giſſent tout-à-coup & ſe terminent en angles vers le fond, de ſorte qu'en coupant tranſverſalement cette partie du bâtiment, elle préſente à peu près la forme d'un as de pique, & l'enſemble eſt beaucoup trop large pour ſa longueur. Les Otahitiens emploient ces *pahies* dans les combats, ainſi que les plus grands *ivahahs*, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le *pahie* de combat, qui eſt le plus grand de tous, eſt garni d'une plate-forme, qui eſt proportionnellement plus large que celle de l'*ivahah*, parce que ſa forme le met en état de ſoutenir un beaucoup plus grand poids. Les *pahies* de voyage ſont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne eſt celle de nos gros bateaux de met; ils font quelquefois d'une île à l'autre des voyages d'un mois, & nous avons de bonnes preuves qu'ils ſont quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourraient y reſter plus longtemps s'ils avaient plus de moyens d'y garder des proviſions & de l'eau douce.

Lorſque ces pirogues portent une ſeule voile, elles font uſage d'un morceau de bois attaché au bout de deux bâtons mis en travers du bâtiment, & qui s'avance ſur le côté du *pahie* de ſix à dix pieds, ſuivant la grandeur de la pirogue : il reſſemble à celui qu'emploient les

[illegible]

fur les [illegible]
est placé [illegible]
ronne de [illegible]
peut ni la [illegible]
de ces deux [illegible]
faut la couper, ce qu [illegible]
dans ces climats où [illegible]
Les Indiens attachent au [illegible]
l'orner, des plumes qui ont [illegible]
que en avant. Les rames [illegible]

Les

Cook. ſert dans ces pirogues, ont un long manche & une pale plate, & ſont aſſez reſſemblantes à la pelle d'un boulanger. Chaque perſonne à bord de la pirogue, excepté ceux qui ſont aſſis ſous le pavillon, manie une de ces rames, qui font marcher le bâtiment aſſez vîte : ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien occupé à la vuider. Ces bâtimens ſont très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte, lorſqu'il y a de la houle ; au moyen de leurs grandes longueurs & de leurs ponpes élevées, ils débarquent à ſec, quand nos bateaux pourraient à peine venir à bout d'aborder, & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage.

Les *ivahahs* ſont les ſeules pirogues employées par les Otahitiens, mais nous vîmes pluſieurs *pahies* qui venaient des autres îles.

Ils conſervent ces *pahies* avec beaucoup de ſoin dans une eſpèce d'angar, conſtruit à cet effet ; ces angars ſont des poteaux fichés en terre, qui ſe rapprochent au ſommet les uns vers les autres, & qu'ils attachent enſemble avec les plus forts de leurs cordages : ils forment une eſpèce d'arc gothique, recouvert par-tout d'herbages juſqu'à terre, excepté ſeu-

Cook. l'horiſon ; ils ſavent auſſi avec plus de préciſion que ne le croira peut-être un aſtronome d'Europe, le temps de l'année où elles commencent à paraître ou à diſparaître.

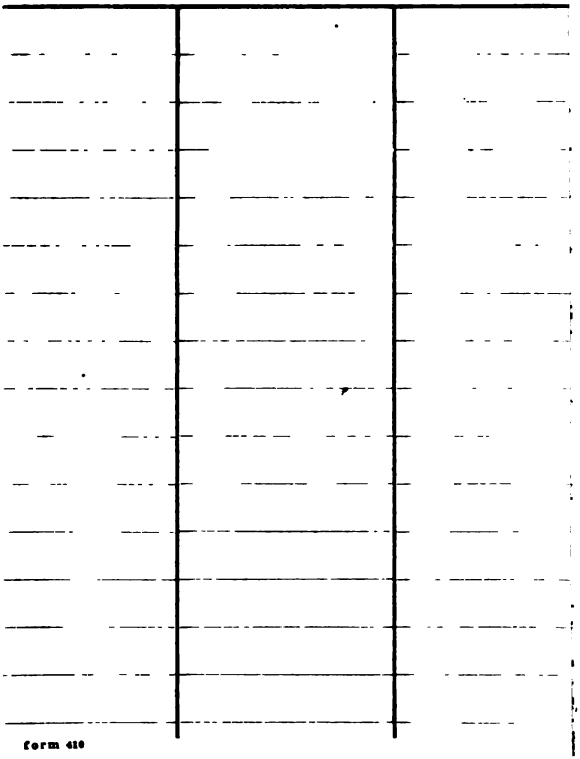
Fin du Tome dix-neuvième.

ERRATA.

Page	11,	ligne 7,	faient : *lisez* soient.
——	15,	—— 20,	publioient : *lisez* publiaient.
——	30,	—— 20,	imprimée : *lisez* imprimées.
——	33,	—— 25,	la plûpar : *lisez* la plûpart.
——	35,	—— 15,	Silberg : *lisez* Spil Berg.
Ibid.		—— 25,	contenté : *lisez* contentés.
——	36,	—— 4,	commandans : *lisez* commandant.
——	40,	—— 24,	puérile : *lisez* puéril.
——	41,	—— 4,	qui me paraît : *lisez* qu'il me paraît.
——	55,	—— 5,	qu'il fut : *lisez* qu'il était.
——	56,	—— 8,	plantés : *lisez* planté.
——	63,	—— 10,	s'enfuirent : *lisez* & s'enfuirent.
——	115,	—— 14,	ornaire : *lisez* ordinaire.
——	126,	—— 22,	hangars : *lisez* angars. *Corrigez cette même faute par-tout ailleurs.*
——	132,	—— 27,	n'étoit : *lisez* n'était.
——	141,	—— 26,	me fit : *lisez* [illegible].

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



form 410